COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
Publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

XÉNOPHON

BANQUET - APOLOGIE DE SOCRATE

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT

PAR

FRANÇOIS OLLIER
Professeur honoraire de l'Université de Lyon



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES LETTRES* »
95, BOULEVARD RASPAIL

—

1961

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique, qui a chargé M. R. Flacelière d'en faire la revision et d'en surveiller la correction en collaboration avec M. Fr. Ollier.

BANQUET

NOTICE

L'authenticité du *Banquet* de Xénophon, parfois mise en doute par certains modernes, n'a jamais été contestée dans l'antiquité et ne saurait l'être sérieusement. L'ouvrage porte nettement, pour le fond comme pour la forme, la signature de son auteur. Rien, d'autre part, n'autorise à considérer le *Banquet* comme n'étant pas une œuvre autonome, mais seulement une adjonction aux *Mémorables*. Le ἀλλά sur lequel il débute se retrouve en tête de la *République des Lacédémoniens* de Xénophon, qui est certainement un ouvrage autonome[1]. En fait, le *Banquet* se suffit parfaitement à lui-même. Il renferme, d'ailleurs, nombre d'idées que l'on retrouve dans les *Mémorables ;* s'il en faisait partie, on s'expliquerait mal ces répétitions.

Sujet de l'ouvrage. Le mot de συμπόσιον qui sert de titre à l'ouvrage serait mieux traduit par *beuverie* que par *banquet*, si ce terme ne suggérait en français des idées défavorables, qui s'appliqueraient mal à ce qui nous est ici décrit ou rapporté. On sait que les Grecs avaient coutume, une fois terminé le repas qui les avait assemblés, de prolonger la réunion, en buvant ensemble, par des conversations ou des divertissements.

1. Ἀλλά ou δέ au début d'un ouvrage de Xénophon ne signifie pas nécessairement que Xénophon ou un éditeur ait voulu rattacher ces œuvres, de dimensions généralement restreintes, à d'autres d'une étendue plus considérable. Cette façon de débuter (cf. pour δέ l'*Économique* et l'*Apologie de Socrate*) a quelque chose de familier et de naturel, proche de la conversation. Cf. Denniston, *The greek particles*, p. 21 et 172.

C'était le συμπόσιον. Il arrivait plus d'une fois qu'il se poursuivît de façon peu édifiante et dégénérât en orgie. Mais nous avons affaire dans le *Banquet* de Xénophon à des convives bien élevés qui ne dépassent pas la mesure d'une honnête gaieté.

Le συμπόσιον relaté par Xénophon a lieu chez le richissime Callias, dans sa maison du Pirée. C'est fête à Athènes, où l'on célèbre les Grandes Panathénées. Callias a rencontré dans la rue Socrate accompagné de Critobule, Hermogène, Antisthène et Charmide. Il les invite au dîner qu'il offre en l'honneur du jeune Autolycos, tout récemment vainqueur au pancrace, dont il est amoureux. Socrate et ses amis acceptent. Les autres convives seront Lycon, père d'Autolycos, et Nikératos, fils de Nicias. Un parasite et bouffon de profession, Philippe, viendra se joindre un peu plus tard, sans en avoir été prié, aux invités de Callias. Tels sont les personnages dont Xénophon, au cours du συμπόσιον, va nous faire entendre les propos variés. Mais les convives interrompront leurs conversations à plusieurs reprises pour jouir des spectacles procurés par la troupe d'un impresario syracusain, troupe composée de trois personnes : une joueuse de flûte, une danseuse acrobate, un jeune garçon à la fois musicien et danseur.

Il est facile de préciser la date de cette réunion chez Callias. Le poète comique Eupolis s'était moqué de la victoire d'Autolycos dans une pièce représentée en 421. Les Grandes Panathénées précédentes, date de cette victoire et du banquet où Callias fête Autolycos, ont donc eu lieu dans l'été de 422. Cette date rend impossible, ainsi que le remarque Athénée[1], que Xénophon, malgré son affirmation du début, ait été lui-même au nombre des convives. On s'accorde en effet à le faire naître vers 430 ; il aurait donc été beaucoup trop jeune pour figurer à ce banquet. Xénophon en se présentant comme témoin n'a eu d'autre but que d'inspirer confiance au lecteur en ce qui

1. V 216 D.

concerne la vérité de sa relation. Il est d'ailleurs très possible que le banquet en question ait réellement eu lieu, et que Xénophon ait recueilli plus tard des renseignements à son sujet. Une chose est certaine en tout cas, nous le verrons, c'est qu'il connaissait fort bien Callias lui-même et ceux qu'il nous présente comme ses invités. Enfin il n'est pas interdit de penser qu'il ait reproduit plus ou moins fidèlement certains propos que Socrate avait pu réellement tenir en d'autres occasions.

Composition.

La composition de cet ouvrage de Xénophon a été l'objet d'appréciations diverses, et même parfois diamétralement opposées. Si Rettig s'attache à faire ressortir la rigoureuse structure du *Banquet*[1], Léon Robin, par contre, se montre très dédaigneux pour cette « composition très décousue, surchargée de hors d'œuvre »[2]. On est tenté, reconnaissons-le, de lui donner raison lors d'une première lecture du *Banquet*, tant sont grands le foisonnement et la variété des actions représentées et des sujets abordés par les convives. C'est que Xénophon a voulu retracer l'image d'un véritable banquet et, en conséquence, nous donner une impression, au moins apparente, de laisser-aller, de liberté et même d'imprévu. Grâce à lui, plus encore que par le *Banquet* de Platon, nous pouvons nous représenter avec exactitude ce qu'était à Athènes une réunion de ce genre, du moins entre gens bien élevés. L'intérêt historique de son *Banquet* est considérable à cet égard. Xénophon a donc atteint le but qu'il se proposait en ne rendant pas trop visible dès l'abord la composition de son œuvre. Celle-ci existe cependant, et il n'est pas bien difficile de se rendre compte, pour peu que l'on y prête attention, que l'œuvre ne s'en va pas au hasard et comme à la dérive.

1. G. F. Rettig, Introduction à son édition du *Banquet* de Xénophon (Leipzig, 1881).

2. L. Robin, notice de son édition du *Banquet* de Platon (Collection des Univ. de France), p. CXI.

Elle forme vraiment un tout organisé, souvent même avec une réelle habileté. On ne peut s'attendre assurément à trouver chez un Xénophon la rigueur de composition du *Banquet* de Platon, mais il n'en est pas moins vrai que dans l'ensemble son œuvre ne manque pas de cohésion, et que l'on y peut suivre un fil conducteur d'une grande souplesse, qui peut sembler parfois perdu, mais que nous retrouvons toujours. Les exhibitions présentées par la troupe du Syracusain, auxquelles est accordée une large place — celle-là même que détenaient souvent dans les banquets athéniens les spectacles de ce genre — ne valent pas seulement pour elles-mêmes, mais elles ont une utilité réelle en ce qui concerne la marche de la conversation et le développement de la pensée de l'auteur, et font corps avec tout le reste.

Trois parties nettement distinctes l'une de l'autre, précédées d'un prologue et suivies d'un épilogue, telle est la division générale du *Banquet*. Le thème qui donne à l'œuvre son unité n'est pas, me semble-t-il, celui de l'amour. Bien que celui-ci détienne ici une grande place, le but de Xénophon me paraît avoir été avant tout de montrer ce que c'est qu'un véritable καλὸς κἀγαθός, et d'enseigner comment l'on parvient à la καλοκἀγαθία — qui représente pour lui « l'art de vivre » —, et, comment l'on s'y perfectionne. Ces deux termes, aimés de Xénophon — dont le premier apparaît, dès la première ligne de l'ouvrage — reviennent fréquemment dans le *Banquet*[1]. Leur acception n'est pas toujours identique chez les différents auteurs qui les emploient, ni même chez Xénophon[2], mais dans le *Banquet* ils désignent essentiellement la beauté morale et la façon dont elle se manifeste. L'homme qui possède cette beauté avec les qualités diverses qu'elle implique, l'homme véritablement « distingué », au sens le plus

1. 9 fois en tout. — Rettig, *loc. laud.*, a déjà signalé l'importance primordiale dans le *Banquet* de Xénophon de la notion de καλοκἀγαθία (p. 10 sqq.).

2. Cf. notamment P. Chantraine, édition de l'*Économique* de Xénophon (Collection des Univ. de France), p. 56, note 3.

complet et le plus noble du terme, tel est ici le καλὸς κἀγαθός pour Xénophon. Callias, malgré toutes ses prétentions, n'est pas καλὸς κἀγαθός, mais il y a peut-être en lui assez d'étoffe pour qu'il le devienne. Voilà pourquoi Socrate, qui réalise, lui, dans toute sa perfection ce type supérieur d'humanité, ne cesse de lui faire, plus ou moins directement, la leçon. Étant donné les circonstances, il insistera surtout sur l'amour de Callias pour Autolycos. Les autres convives ont aussi, bien entendu, à faire, chacun pour son propre compte et à des degrés divers, leur profit des paroles de Socrate, car ils pèchent tous par quelque côté. Socrate tient tout particulièrement à préserver le jeune Autolycos dont la délicate et charmante nature morale promet un si merveilleux épanouissement.

Le prologue (I) relate avec vivacité l'invitation de Callias et donne les noms des convives. Le repas commence, mais émus et rendus graves par la vue de la beauté d'Autolycos les convives demeurent silencieux. Survient à point pour leur rendre la parole et le rire le bouffon Philippe qui s'est invité de lui-même au banquet.

La première partie (II) est celle qui, de prime abord, paraît la plus désordonnée. On peut cependant y discerner assez bien l'intention directrice, la pente générale que suivent les méandres de la conversation. Au début du συμπόσιον Callias propose que l'on apporte du parfum, à quoi Socrate objecte qu'il n'est pas besoin d'un autre parfum que celui de la καλοκἀγαθία. Mais celle-ci peut-elle s'enseigner? Comme les convives sont là-dessus en désaccord, Socrate renvoie à une autre fois l'examen de cette question. Il ne l'abandonne cependant qu'en apparence, car, après l'intermède de la danseuse jonglant en mesure avec des cerceaux, il déclare qu'un tel spectacle montre que l'on peut enseigner même aux femmes ce que l'on veut, et lorsque la même danseuse se sera ensuite livrée à une acrobatie des plus périlleuses, il ajoutera qu'il n'est pas douteux pour qui a vu cela que le courage (certainement pour Xénophon un des aspects de la καλοκἀγαθία) ne puisse

s'enseigner. Le jeune garçon de la troupe du Syracusain exécute alors une danse gracieuse. Socrate se livre là-dessus à un vif éloge de la danse qui donne aux proportions du corps une parfaite harmonie ; il s'y exerce déjà tout seul dans sa demeure et désire s'y perfectionner encore. Avons-nous perdu de vue le καλὸς κἀγαθός ? Il ne le semble pas si l'on songe à l'importance que les Grecs, et Xénophon en particulier[1], accordaient au bon état du corps condition de celui de l'âme. Après ces propos sur la danse, le bouffon Philippe divertit les convives en dansant d'une façon comique et caricaturale, puis, assoiffé par l'effort, il demande qu'on lui verse largement à boire. Callias en faisant autant, c'est l'occasion pour Socrate de recommander la mesure dans la boisson, cette mesure qui pour un Grec est à la source même de la καλοκἀγαθία.

Le lien assez lâche qui unit entre eux les propos de la première partie va se resserrer avec la deuxième (III-VII). Après un chant applaudi du jeune garçon, Socrate propose aux convives d'employer plus utilement leur temps, et l'on décide que chacun dira ce dont il est le plus fier, et expliquera ensuite pour quelle raison. C'est là une utilisation des jeux qui avaient souvent lieu dans les συμπόσια, jeux auxquels chacun à son tour, apportait pour ainsi dire sa quote-part en proposant, par exemple, des devinettes ou des énigmes[2]. Pour une bonne part, tout au moins, les déclarations des convives de Callias font penser à un divertissement de ce genre, car si Callias se déclare fier de sa richesse, Nikératos de sa connaissance d'Homère, Critobule de sa beauté, Lycon de son fils et Autolycos de son père, on ne peut être que surpris et intrigué en apprenant que Charmide place sa fierté dans sa pauvreté, Antisthène dans sa richesse, Socrate dans ses talents de proxénète, Hermogène, qui est pauvre, dans la valeur et la puissance de ses amis (III).

A chacun d'eux maintenant — exception faite pour

1. *Mémor.* III, ch. XII.
2. Cf. O. Navarre, art. *Symposium*, dans *Dict. des Antiq.*, col. 1581.

Lycon et Autolycos pour qui c'est évidemment inutile — de donner ses raisons. Les explications de Callias font voir que, en dépit de ce qu'il pense, l'argent n'a rien à faire avec la καλοκἀγαθία. Il en est de même assurément pour la vaine érudition de Nikératos. La beauté physique de Critobule et l'ardent amour qu'il éprouve pour celle de Clinias ne font pas de lui un καλὸς κἀγαθός. Bien loin que ce soit dans la richesse, c'est dans la pauvreté que la καλοκἀγαθία trouvera un climat favorable. Charmide, en devenant pauvre, a acquis la plus grande liberté d'esprit et de mouvements ; il peut maintenant fréquenter Socrate tout à son aise. Quant à Antisthène, il se proclame riche en dépit des apparences, parce que la véritable richesse est uniquement intérieure et dépend de l'âme seule et de ses dispositions. Hermogène, à son tour, révélera que les amis dont il s'est vanté sont les dieux eux-mêmes dont il a obtenu l'affection par sa piété. Rien d'étonnant à ce que le pieux Xénophon lui accorde la καλοκἀγαθία par la bouche de Socrate. Ce dernier enfin, — s'abritant comiquement et avec modestie derrière la personnalité d'Antisthène —, fait l'éloge des métiers de proxénète et de courtier de prostitution, ce qui n'est pour lui qu'une façon plaisante et paradoxale de désigner l'activité du philosophe qui vise à conduire les hommes à la sagesse et à la vertu, à les rendre vraiment, pouvons-nous dire, καλοὶ κἀγαθοί. (IV).

Les convives ont achevé de s'expliquer, mais deux courts chapitres se rattachent encore à la conversation que l'on vient d'entendre.

Une plaisante contestation au sujet de leur beauté respective s'étant élevée entre Socrate et Critobule, il a été décidé que le différend serait tranché après l'épuisement des explications de chacun. Le moment est venu ; ce débat, au cours duquel Socrate décrit humoristiquement sa propre laideur, tend évidemment à nous suggérer que la beauté physique n'a en somme aucune importance ; seule importe la beauté morale (V)[1].

1. On rapprochera utilement de ce chapitre pour en dégager la valeur véritable, *Économique* VI, 14-16, où il est dit que la καλοκἀγαθία est indépendante des belles apparences.

Socrate a remarqué qu'Hermogène gardait presque constamment le silence. Il déclare qu'une telle attitude est désobligeante pour la compagnie, — tout comme l'est, assurément la brutalité agressive dont Antisthène a donné maintes preuves. Ce n'est pas, doit-il penser, la conduite qui convient à un καλὸς κἀγαθός dans une gaie réunion de gens bien élevés. Pour mieux marquer son intention Xénophon fait intervenir à ce moment le Syracusain, furieux de voir que pour causer entre eux les convives négligent les spectacles présentés par sa troupe. Sa grossiéreté sert de repoussoir et fait sentir par contraste ce que doivent être la bonne tenue et la politesse (VI).

Un court chapitre forme ensuite transition entre la deuxième et la troisième partie. Socrate suggère au Syracusain, maintenant calmé, l'idée d'un agréable spectacle ; celui-ci sort avec sa troupe en vue de le préparer (VII).

Le temps qui s'écoule jusqu'à leur retour est presque entièrement occupé par un long discours de Socrate sur l'amour (VIII). Le thème développé dans cette troisième partie est-il véritablement nouveau et sans rapport avec ce qui précède? Non, car il s'agit pour Socrate de montrer que l'amour charnel ne peut mener à rien de beau ni de bon. Seul l'amour qui s'adresse à l'âme est capable de procurer la καλοκἀγαθία à la fois à l'amant et à l'aimé, en les poussant à se perfectionner sans cesse moralement. C'est en aimant Autolycos de cette façon, seulement pour ses nobles qualités, que Callias pourra en arriver à accomplir lui-même de grandes choses. Tel est le thème essentiel des propos de Socrate. Leur but est toujours, on le voit, comme dans les parties précédentes du *Banquet*, l'exhortation à la καλοκἀγαθία. Si le thème de l'amour prend à un certain moment tant d'importance, la chose tient aux circonstances mêmes qui ont donné naissance à la réunion des convives, puisque ce banquet est une manifestation de l'amour de Callias pour Autolycos. La meilleure façon d'inciter Callias au progrès moral n'est-elle pas d'utiliser pour le bien cette ardente passion?

Le thème amoureux qui constitue ainsi le sujet de la troisième partie de l'œuvre n'apparaît pas brusquement. L'amour de Callias pour Autolycos, en tout bien tout honneur encore, nous a été montré dès le début du *Banquet*[1]. La laideur et la bassesse de l'amour purement charnel ont éclaté dans les paroles du Syracusain au sujet du garçon qu'il aime et qu'il veut se réserver jalousement[2]. Critobule a parlé avec enthousiasme de l'amour qu'il éprouve pour Clinias, et il a affirmé la bienfaisance morale d'une telle passion, mais sans être capable de faire la distinction nécessaire entre l'amour charnel et l'amour de l'âme[3]. Aussi Socrate se préoccupe-t-il de le guérir, lui qui n'ignore pas, en vertu de sa propre expérience, tout ce qu'il y a de dangereux dans le baiser[4]. C'est donc sur un terrain bien préparé que s'épanouit la dissertation amoureuse de Socrate.

Une fois terminés les quelques propos qui suivent le discours de Socrate, Autolycos s'est levé pour sortir avec son père (qui, se retournant au seuil de la salle, traite avec conviction Socrate de καλὸς κἀγαθὸς ἄνθρωπος). Ici va commencer, en effet, un spectacle peu convenable pour des yeux d'adolescent, et qui formera l'épilogue de l'ouvrage (IX). Le Syracusain revenu fait représenter par deux de ses jeunes artistes les amours d'Ariadne et de Dionysos, pantomime qui excite au plus haut point la sensualité des spectateurs. Les gens mariés rentrent ensuite chez eux au plus vite, à l'exception de Socrate qui, avec le reste des convives, va rejoindre Autolycos et Lycon dans leur promenade nocturne[5].

1. I, 10.
2. IV, 52-54.
3. IV, 12-22.
4. IV, 23-28.
5. Il faut avouer que, si joli soit-il, avec sa gracieuse pantomime, cet épilogue est un peu déconcertant, car si Xénophon a voulu ici recommander le mariage, on s'étonne qu'il n'ait fait appel qu'à la sensualité. Mieux vaut penser qu'il n'a eu d'autre désir que de terminer sur une scène agréable et ne pas lui prêter ici de bien sérieuses intentions.

Telle est donc, à ce qu'il me paraît, la composition d'ensemble de l'ouvrage, où s'entremêlent avec souplesse le thème, essentiel, de la καλοκἀγαθία et celui de l'amour. A considérer le détail, il n'est que juste de reconnaître l'habileté souvent déployée par Xénophon. On admirera notamment le naturel avec lequel les propos des convives se rattachent aux divertissements procurés par la troupe du Syracusain. Xénophon a su faire aussi, de façon très frappante, un heureux emploi des effets de contraste. C'est ainsi que les facéties du bouffon Philippe s'opposent au début à la gravité silencieuse des convives, qu'Antisthène vantant sa richesse forme un piquant contraste avec Charmide qui, immédiatement avant, vient de vanter sa pauvreté, que ce même Antisthène est fréquemment chargé de faire ressortir par son manque de tact et sa rudesse l'urbanité des autres convives, rôle qui est également dévolu à la grossiéreté du Syracusain.

Socrate.

Socrate est aux yeux de Xénophon le καλὸς κἀγαθός par excellence. L'éloge que lui décerne Lycon au moment de quitter avec son fils la salle du banquet[1] exprime, à n'en pas douter, la pensée de l'auteur.

Le Socrate du *Banquet* diffère peu, pour l'essentiel, de celui que Xénophon nous fait connaître dans les *Mémorables* ou dans l'*Économique*. C'est toujours le même bon sens, le même désir d'enseigner l'art de vivre selon la raison. Mais Xénophon présentait ici Socrate dans une situation nouvelle : celle de convive du fastueux banquet offert par le richissime Callias. Il le fait voir buvant avec de gais compagnons et assistant à des spectacles qui, à en croire le *Protagoras* de Platon, sont peu dignes d'être vus par des philosophes[2]. Il semble qu'il ait voulu montrer comment Socrate, sans

1. IX, 1.
2. *Protagoras* 347, d. Propos placé par Platon dans la bouche de Socrate lui-même : « Quand des gens distingués et cultivés

pourtant jamais cesser d'être lui-même, était capable de s'adapter parfaitement à bien des situations et à bien des compagnies. Socrate avait une façon d'être partout à l'aise et à sa place qui trouvait naturellement dans une réunion de ce genre l'occasion d'apparaître en pleine lumière. C'est là un aspect de la personnalité de son maître auquel Xénophon pouvait être particulièrement sensible, lui qui, dans son existence mouvementée, semble avoir toujours évolué avec aisance dans les situations et parmi les gens les plus divers.

Socrate estime que dans une réunion joyeuse un convive a le devoir d'être gai, à l'unisson des autres convives, et de se montrer constamment aimable envers tous. C'est ainsi qu'il est également éloigné de l'attitude trop sérieuse d'Hermogène et de celle, discourtoise, d'Antisthène. Socrate, pour sa part, est homme de bonne compagnie. C'est un peu malgré lui, et à cause de l'insistance de Callias, qu'il a accepté de participer à ce banquet (I, 7), mais, puisque l'y voilà, il se gardera d'y faire maussade figure. Il ne se formalisera pas du rire général qui accueille l'expression de son désir d'apprendre la danse (II, 17-19) ; il n'en voudra pas à Critobule de faire allusion à sa laideur (IV, 20), ni à Charmide d'évoquer son attitude peu convenable aux côtés de Critobule enfant (IV, 27) ; aux attaques grossières du Syracusain il répondra sur un ton plaisant et sans colère (VI, 6-10). Socrate plaisante volontiers, surtout à l'égard d'Antisthène, qui est l'objet préféré de ses taquineries, mais sans jamais dépasser la mesure convenable. Au reste, il tourne facilement ses plaisanteries contre lui-même, soit qu'il se présente comme un proxénète (III, 10), soit qu'il se livre avec humour à la description de sa propre laideur (V, 5-7). S'il a pris, à un certain moment, un ton qui peut paraître trop élevé ou trop sérieux pour une telle réunion, il s'en excuse (VII, 41). Mais il y a

(καλοὶ κἀγαθοί... καὶ πεπαιδευμένοι) sont réunis pour boire, on ne voit auprès d'eux ni joueuses de flûte, ni danseuses, ni citharistes ». Cf. aussi Platon, *Banquet*, 176 e.

toujours au moins un grain de sérieux dans les plaisanteries de Socrate[1]. Ce mélange de sérieux et de gaieté ravissait Xénophon. Il s'est plu à le montrer aussi chez ses autres héros, Agésilas ou Cyrus l'Ancien.

Ainsi, tout en multipliant les leçons à Callias et à ses invités, Socrate prend soin de demeurer toujours dans le ton de la réunion, ainsi que d'y maintenir les convives. Il renverra à une autre fois la discussion sur le sujet suivant : la vertu est-elle matière d'enseignement? (II, 7). Ce n'est pas le lieu ni le moment d'examiner avec méthode cette importante question. Socrate arrêtera Antisthène, lorsque celui-ci prétendra engager une âpre dispute avec Callias pour lui démontrer que ce n'est pas au moyen de l'argent que l'on peut inculquer aux hommes la vertu de justice (IV, 5). Il s'opposera à ce que Philippe, à l'instigation d'Antisthène, bafoue le grossier Syracusain (VI, 8-10). Cependant ce Socrate qui, d'une façon ou d'une autre, se montre toujours préoccupé de tirer un enseignement moral des propos des convives ou des spectacles qui s'offrent à eux, ne nous paraît pas toujours tout à fait exempt d'un didactisme un peu pédant. Mais nous pouvons être certains qu'il ne paraissait pas tel à Xénophon lui-même, cet éternel donneur de conseils. D'une façon générale, d'ailleurs, il est probable que les Anciens, toujours si amateurs de leçons morales, ne trouvaient rien à critiquer à cet égard dans le Socrate du *Banquet*.

Socrate n'est que l'invité de Callias, et pourtant on a maintes fois l'impression que c'est lui qui véritablement mène le jeu. Grâce à lui le συμπόσιον ne dégénère jamais en aucune façon, mais il le maintient fermement dans la bonne voie. Non seulement il impose silence, à l'occasion, à Antisthène ou à Philippe, mais il refuse comme trop peu virils les parfums proposés par Callias

1. Cf. *Mémor.* I, 3, 8, où il est dit de Socrate ἔπαιζεν ἅμα σπουδάζων. — Il faut avouer que les plaisanteries de Socrate ou des autres nous paraissent parfois froides et laborieuses. Les Anciens en jugeaient certainement autrement que nous. Certaines plaisanteries vieillissent vite.

(II, 3), et il fait décider que l'on boira avec modération (II, 24-26). C'est lui qui, mettant provisoirement un terme aux exhibitions des jeunes artistes, qu'il a, d'ailleurs, loués comme il convient, oriente la compagnie vers un emploi du temps plus profitable (III, 2 sq.). C'est encore lui qui suggère au Syracusain l'idée de faire représenter une pantomime (VII, 5). Cette sorte de présidence que l'on semble bien reconnaître à Socrate ne tient pas seulement à son âge, — il a largement dépassé la quarantaine[1] et se qualifie lui-même de πρεσβύτης — mais surtout au fait qu'il possède une autorité naturelle à laquelle il n'cst pas possible de résister. Le Syracusain lui-même, si malgracieux qu'il se montre tout d'abord, se laisse finalement diriger par Socrate. Telle est la force de son ascendant sur ceux qui l'entourent.

Mais la question se pose de savoir quelle est la valeur historique du portrait de Socrate que Xénophon a tracé dans le *Banquet*. Elle serait bien peu de chose, à en croire certains[2], et Xénophon, dans lc *Banquet* comme dans les *Mémorables*, ne nous aurait transmis de Socrate qu'une image peu ressemblante, parce qu'il n'aurait vu son maître qu'à travers sa propre médiocrité. Qu'on le veuillc ou non, le Socrate de Platon fait toujours le plus grand tort à celui de Xénophon. Il est indiscutable que l'on aperçoit souvent Xénophon derrière Socrate, et qu'il est plus d'une fois malaisé de distinguer ce qui lui appartient en propre de ce qu'il doit à l'enseignement du philosophe. Si Socrate n'avait jamais émis que des idées aussi pcu profondes que celles qu'on lui voit d'ordinaire dans le *Banquet* ou les *Mémorables*, on ne comprendrait pas comment il aurait pu devenir le maître de Platon. Mais on peut se demander si Socrate se montrait toujours le mcrveilleux penseur et le redoutable dialecticien que l'on admire dans les dialogues platoniciens. Les idées qu'il développait devant un Platon, — et auxquelles celui-ci a certai-

1. On s'accorde à faire naître Socrate vers 470.
2. Cf. notamment L. Robin, *La pensée grecque*, p. 187.

nement ajouté de son crû —, ou devant des esprits véritablement philosophiques, il est bien peu vraisemblable que Socrate les ait développées devant n'importe quel auditeur. Il était avant tout soucieux de faire du bien à ceux qui l'écoutaient ; le meilleur moyen pour cela n'était-il pas de donner à chacun l'enseignement qui lui était le mieux adapté ? A planer constamment dans les hauteurs, ou à se montrer sans cesse un raisonneur trop tendu et trop exigeant, il aurait sans doute rebuté plus d'une âme de bonne volonté. Je ne serais donc nullement surpris que, bien que Socrate ait été capable de s'élever beaucoup plus haut, ses propos aient maintes fois ressemblé à ceux qu'il profère ici chez Callias. Avec Xénophon en particulier, esprit essentiellement pratique, ne devait-il pas se tenir de préférence sur le terrain de la morale pratique ? Cela n'expliquerait-il pas, mieux que l'incompréhension dont on accuse Xénophon, que les idées émises par son Socrate aient une telle infériorité par rapport à celles du Socrate de Platon ? Elles n'en montreraient pas moins un aspect du véritable Socrate. Mais ce qui me paraît encore plus vraisemblable, c'est que Socrate, non plus en tant que penseur, mais dans ses façons de faire habituelles, a été plus fidèlement représenté par Xénophon dans son *Banquet* que par Platon dans le sien. Chez ce dernier en effet il nous apparaît comme un personnage extraordinaire, inimitable, presque divin, que l'on soupçonne avoir été plus ou moins embelli par l'idéalisation. Xénophon nous présente un homme, supérieur aux autres hommes assurément, mais qui cependant demeure pleinement l'un d'entre eux. Il guide aimablement et gaiement les convives ; il ne les domine pas de toute sa hauteur. Tout comme les autres personnages du *Banquet* il nous donne par son ton, ses gestes, ses manières une très forte impression de réalité. Entre les caricatures des poètes comiques et le Socrate ennobli de Platon, je crois que nous tenons vraiment ici l'homme que fut Socrate, tout au moins dans le train ordinaire de son existence. Xénophon ne nous montre pas un penseur

de génie, un personnage aux capacités étonnantes ; ce qu'il peint, c'est le Socrate de tous les jours, moins prestigieux que celui de Platon, sans aucun doute, mais plus accessible à tous et plus proche de la commune humanité.

Callias.

Callias, fils d'Hipponicos, est avec Socrate le personnage le plus important du *Banquet*. C'est un très grand seigneur, un des hommes les plus en vue de l'Athènes d'alors. Sa mère après son divorce avec Hipponicos devint la femme de Périclès. Sa sœur Hipparète épousa Alcibiade. Son père, mort en 423/22, lui avait laissé une énorme fortune. Callias est proxène de Sparte et porte-flambeau (δᾳδοῦχος) des divinités éleusiniennes, ce qui est une dignité héréditaire dans sa famille. Né vers 455 il a une trentaine d'années à l'époque où se situe le *Banquet* de Xénophon.

Xénophon a tracé de Callias un portrait extrêmement vivant. L'homme est vigoureux et d'une belle prestance (VIII, 40). C'est un hôte fastueux et qui fait très bien les choses : non seulement le repas et les vins sont de tout premier ordre (II, 2), mais il a aussi procuré à ses invités le divertissement de l'excellente troupe du Syracusain. Il est aimable et courtois. Antisthène seul — et ce n'est pas sans motif — paraît provoquer chez lui une certaine irritation (IV, 4 ; VI, 5). Mais Callias est pourri de vanité, non seulement à cause de sa très grande richesse dont il surfait la valeur et l'influence (IV, 1-4), mais à cause des talents qu'il estime avoir acquis dans la fréquentation des sophistes (I, 5-6). Esprit superficiel, mû par le désir de briller, il s'écoute volontiers parler. Un tel homme sera plus qu'aucun autre sensible à la flatterie, et Socrate le sait bien qui se sert aussi de ce moyen pour lui faire la leçon (VIII, 40). Mais s'il y a chez lui des ridicules, on ne lui voit point de vices. Sa passion pour Autolycos, qui comporte sans doute un danger aux yeux de Socrate, demeure encore parfaitement honnête. On doit lui savoir gré de son goût pour l'instruction et la philosophie, tout frelaté qu'il peut être. Socrate, d'ailleurs, ne

prendrait pas la peine de lui faire si copieusement la leçon pour l'inciter à tourner exclusivement son amour vers l'âme d'Autolycos et pour l'exhorter à participer aux affaires publiques, s'il n'estimait qu'il y a en lui une certaine étoffe et que Callias peut, s'il le veut, devenir quelqu'un de bien.

On a l'impression tout au long du *Banquet* que Callias n'est pas sans agacer Xénophon, mais, que pourtant il le traite avec une sorte d'indulgence amusée. Le personnage nous porte à sourire ; il n'est pas antipathique. Mais les témoignages, passablement nombreux, que nous a laissés sur lui l'Antiquité sont loin de lui être aussi peu défavorables. Il a été violemment pris à partie par Andocide dans son discours *Sur les Mystères*, où l'orateur raconte à son sujet toute une histoire scandaleuse qui donne la plus triste idée de sa moralité. Callias a eu aussi à subir des attaques répétées de la part des poètes comiques. A en croire Aristophane[1], Callias n'était qu'un débauché qui vivait dans le luxe et la prodigalité. Eupolis a composé contre lui sa comédie des *Flatteurs*, représentée aux Grandes Dionysies de 421. Il y apparaissait comme un noceur stupide, dupe des adulations des sophistes et des parasites, que l'on voyait s'empiffrer chez lui dans le plus coûteux des banquets[2]. Si Platon, sans doute à cause de leurs liens de parenté[3] l'avait, par contre, ménagé dans son *Protagoras*, usant seulement d'ironie à l'égard de son affection immodérée pour les sophistes, il semble qu'Eschine de Sphettos dans son dialogue intitulé *Callias*, — œuvre écrite, selon Dittmar[4], vers 390, et dont il ne reste que fort peu de chose —, l'avait passablement malmené à cause de son amour de la sophistique et du mauvais usage qu'il faisait de sa richesse.

1. *Grenouilles*, 428 ; *Oiseaux*, 283 sqq ; *Assemblée des femmes*, 810.
2. Cf. Meineke *F.C.G.*, p. 170 sqq. Kock *C.A.F.*, fr. 146 sqq.
3. Cf. P. Welzel, *Kallias, ein Beitrag zur athenischen Gesch.*, progr. Breslau, 1888, p. xxv.
4. *Aischines von Sphettos*, p. 205.

Non content de s'en prendre à Callias lui-même Eupolis avait aussi violemment attaqué ses amis en la personne d'Autolycos et de ses parents. Il avait fait représenter en 421 un *Autolycos* qui connut un tel succès qu'une seconde représentation en fut donnée, paraît-il, en 411[1]. Le poète y tournait en dérision la victoire remportée par l'adolescent, et présentait ses rapports avec Callias sous le jour le plus défavorable. Autolycos, Lycon son père et Rhodia sa mère étaient dépeints par lui comme des prostitués de bas étage, et sans doute comme de pauvres diables qui vivaient aux crochets de Callias.

On peut donc se demander pourquoi Xénophon a choisi de montrer Socrate banquetant chez Callias et, qui pis est, aux côtés d'Autolycos et de Lycon. Xénophon n'ignorait certainement pas les attaques injurieuses des poètes comiques contre Callias et ses deux amis, pas plus qu'il n'ignorait, comme le montrent les propos du Syracusain[2], les railleries d'Aristophane à l'égard de Socrate. Mais il a suffisamment fait voir le peu de cas qu'il faisait de celles-ci en plaçant les moqueries qu'il emprunte à la comédie des *Nuées* dans la bouche du grossier Syracusain. Même le cas de Socrate mis à part, les outrances calomnieuses de l'Ancienne Comédie n'étaient guère de nature à lui plaire avec son tempérament naturellement si opposé à toutes les exagérations. Pour lui, les injures d'Eupolis à l'égard de Callias et d'Autolycos ne méritaient qu'un haussement d'épaules. Cependant elles avaient pu impressionner fâcheusement l'opinion ; dans quelle mesure, d'ailleurs, n'étaient-elles pas issues de l'opinion elle-même? Xénophon pouvait donc bien considérer ces attaques comme de véritables calomnies, mais il n'en était pas moins, pourrait-on penser, maladroit pour la mémoire de Socrate de le montrer en pareille compagnie.

Xénophon avait certainement sur le cœur les repro-

1. Cf. Meineke *F.C.G.* p. 155 ; Kock *C.A.F.* I fr. 267 sqq.
2. VI, 6-8.

ches que l'on avait adressés à Socrate au sujet de la fréquentation de la « jeunesse dorée » d'Athènes qu'il aurait poussé dans les voies de la paresse et de la corruption[1]. On savait, en particulier, qu'il avait fréquenté Callias[2]. Peut-être avait-il réellement pris part au banquet offert par celui-ci en l'honneur de la victoire d'Autolycos. Il est possible qu'Eupolis l'ait fait figurer parmi les flatteurs de Callias, en compagnie de Chéréphon[3], son disciple dévoué. Xénophon aura voulu montrer, ainsi que l'a fait Platon dans son *Banquet* en ce qui concerne les rapports de Socrate et d'Alcibiade, que l'attitude et l'influence de Socrate, lorsqu'il se trouvait aux côtés d'un Callias, étaient bien loin d'être répréhensibles. C'était, d'ailleurs, un peu malgré lui, nous l'avons vu, que, selon Xénophon, il avait accepté de participer à ce banquet ; mais après s'y être décidé il s'était constamment efforcé de persuader Callias de devenir un parfait καλὸς κἀγαθός. Une telle tentative de sa part ne montrait-elle pas que Callias valait mieux que la réputation qu'on lui avait faite ? Ses rapports avec Autolycos n'étaient donc pas ceux que l'on avait dits, et l'adolescent et son père étaient gens parfaitement honorables.

Au reste, il est vraisemblable qu'à l'époque où Xénophon écrivait son *Banquet* — époque dont on ne peut préciser la date mais certainement très postérieure à celle de la joyeuse réunion du Pirée — l'hostilité que l'opinion avait pu nourrir à l'encontre de Callias s'était beaucoup atténuée, si même elle n'avait pas complètement disparu. Callias avait désormais perdu une bonne partie de sa fortune, ce qui naturellement désarmait l'envie[4]. Il avait, d'autre part, rendu des services à Athènes soit comme stratège[5], soit comme ambas-

1. Cf. notamment Xénophon, *Apologie de Socrate*, 19 sqq ; *Mémor.* I, ch. 2.
2. Cf. le *Protagoras* de Platon.
3. Pour la présence vraisemblable de Chéréphon parmi les flatteurs de Callias, cf. Kock, *C.A.F.*, I, p. 304, fgmt. 165.
4. Cf. Kirchner, R. E. Pauly-Wissowa, s. v. Kallias, col. 1620.
5. Callias est stratège en 391/90. Cf. Xénophon, *Hellén.* IV, 5, 13.

sadeur envoyé à Lacédémone[1]. Quant à Autolycos, sa conduite courageuse à l'égard de l'harmoste Callibios, commandant de la garnison lacédémonienne d'Athènes sous les Trente, lui avait fait le plus grand honneur. Il était mort victime de la servilité des Trente envers les Spartiates[2].

Il semble, malgré tout, que Xénophon ait plus ménagé Callias que celui-ci ne le méritait réellement. Il se garde bien, notamment, d'insister sur le luxe et les recherches de sa table ; il ne dit mot de ses dépenses insensées. Est-ce seulement à cause de Socrate qu'il n'a pas voulu montrer participant à un banquet exagérément somptueux? Peut-être ménageait-il aussi en Callias le proxène de Sparte, le personnage en faveur auprès du peuple dont il était lui-même le protégé. Xénophon était, d'autre part, l'ami d'Hermogène[3], ce parfait honnête homme, que nous voyons dans le *Banquet* soucieux du perfectionnement moral de Callias, son demi-frère[4]. Ne serait-ce pas en partie à cause de lui que Xénophon se serait abstenu de mettre en relief ou même d'indiquer certains des traits du personnage de Callias qui n'étaient pas à son honneur?[5]

1. *Hellén.* VI, 3, 3 sqq. — Callias déclare être déjà venu deux fois en ambassade à Lacédémone.

2. Plutarque, *Lysandre*, 15 ; Diodore, XIV, 5, 7 ; Pausanias, IX, 32, 8 (Chez lui Callibios est remplacé par le Spartiate Étéonicos). — Selon Pline (*Hist. Nat.* XXXIV, 79), une statue d'Autolycos, aurait été faite par Léocharès, qui travaillait dans la seconde moitié du ɪvᵉ siècle, et, d'après Pausanias (I, 8, 3 ; IX, 32, 8), les Athéniens l'auraient placée au Prytanée. Mais n'y a-t-il pas eu confusion et s'agit-il bien de notre Autolycos ? si oui, la cité aura voulu honorer celui qui fut à la fois un athlète victorieux et une glorieuse victime des Trente.

3. Cf. Xénophon, *Apologie de Socrate; Mémorables*, II, 10; IV, 8.

4. VIII, 12.

5. Callias, qu'il ait été ou non exhorté par Socrate, n'est jamais devenu un personnage bien remarquable. Il a conservé jusqu'à la fin de ses jours une vanité ridicule et un langage des plus superficiels, s'il faut en croire le discours que lui prête Xénophon, lors de son ambassade à Sparte en 371 (*Hellén.* VI, 3, 2-3) ; discours qu'il fait précéder de cette appréciation : « Il était homme à prendre autant de plaisirs aux éloges qu'il se décernait à lui-même qu'à ceux que lui faisaient les autres ».

Les autres personnages.

Si Socrate et Callias dans le *Banquet* sont assurément très vivants et nous donnent d'une façon intense l'impression de la réalité on en peut dire autant des autres personnages présentés ici par Xénophon. Aucun d'eux n'a été laissé dans l'ombre, presque tous sont nettement caractérisés dans la variété de leurs caractères et de leurs façons d'agir[1].

Le groupe des amis de Socrate comprend d'abord un personnage dont la physionomie s'accuse avec un relief vigoureux. C'est Antisthène, le futur fondateur de l'école cynique, alors jeune encore[2]. Dans ses fréquentes interventions il tranche fortement, nous l'avons vu, sur le reste des convives par son rude manque de tact et son absence de courtoisie. Il a l'humeur brutale et agressive, et ses réactions sont d'une excessive vivacité. Il est pédant et discute volontiers à contre-temps. Il comprend mal la plaisanterie. On se rend compte à lire le *Banquet* que Xénophon ne devait pas éprouver pour lui beaucoup de sympathie. Le tempérament de l'aimable Athénien qu'il était diffère par trop de celui de ce demi-barbare né d'une mère Thrace. Mais tout en soulignant ,avec un malin plaisir, semble-t-il, les côtés désagréables du caracère d'Antisthène, Xénophon se garde de le tourner en caricature, et il fait voir aussi en lui le disciple de Socrate ardemment dévoué à son maître et assouplissant pour lui seul sa raideur naturelle, le philosophe qui unit au mépris absolu du luxe et de la richesse l'art d'apparier les gens capables de se rendre mutuellement service en vue de l'acquisition de la science et de la vertu (IV, 61 sqq.).

Hermogène contraste vivement avec Antisthène par son silence et par sa réserve. Frère, ou plutôt demi-

1. Cela a été bien mis en lumière par Ivo Bruns, *Das literarische Porträt der Griechen*, p. 384 sqq.

2. On ignore la date de naissance d'Antisthène, mais il devait être jeune à cette date, si, ainsi que le déclare Diog. L. (15, 76), il vivait encore en 366.

frère de Callias, bâtard selon toute vraisemblance, nous savons par les *Mémorables* qu'Hermogène est pauvre, très pauvre même[1], n'ayant eu aucune part à l'héritage d'Hipponicos. Il ne montre cependant aucune jalousie à l'égard de l'opulence de son frère, qu'il voudrait seulement plus sage et plus vertueux. Socrate estime beaucoup le caractère d'Hermogène, qui obtient de lui un bel éloge (IV, 49). Sa piété est intense et profonde, reposant sur une confiance totale envers les dieux. Grande est sa délicatesse morale, et il s'alarme lorsque Socrate lui paraît faire preuve de trop de complaisance pour les amours de Critobule. Son seul défaut paraît être de demeurer constamment grave et sérieux ; il lui manque de savoir se détendre en aimable et gai compagnon.

Charmide, le jeune et beau Charmide, neveu de Critias, futur membre du gouvernement des Trente et destiné à périr en 403, au combat de Munychie[2], est un grand seigneur tombé dans la pauvreté. Il n'en reste pas moins dans sa situation actuelle un aristocrate désinvolte et méprisant pour le *démos*, qui se livre avec humour à l'éloge de sa misère actuelle ... dont il ne demande d'ailleurs qu'à sortir.

C'est un bien amusant gamin que Critobule, fils de Criton, le bon ami de Socrate[3]. On lui passe à la faveur de la vivacité et de la spontanéité de sa jeunesse ses impertinences et ses écarts de langage. Il nous touche par l'intensité de la passion qu'il éprouve pour Clinias et par l'enthousiasme avec lequel il l'exprime. Il possède à la fois de l'assurance, de la vanité et de la candeur. Charmant portrait d'un tout jeune homme, qu'aurait pu signer Platon.

Les amis de Callias n'ont pas, à l'exception de

1. *Mémor.*, II, 10.

2. Xénoph., *Hellén.* II, 4, 19. Au moment de la bataille de Potidée, qui eut lieu en 432, Charmide n'était encore qu'un adolescent (cf. Platon, *Charmide*, 154 a-b).

3. Critobule est l'interlocuteur de Socrate pendant les six premiers chapitres de l'*Économique*. Cf. aussi *Mémor.* I, 3, 8 ; II, 6.

Nikératos, autant de relief que ceux de Socrate. D'Autolycos nous savons qu'à son admirable beauté sont jointes la modestie et la réserve. Vainqueur au pancrace, il ne l'a certainement pas été sans peine, et cela suppose chez cet adolescent de belles qualités d'endurance et d'énergie. Cependant son image demeure un peu floue. C'est que sa grande jeunesse lui interdit de se mêler aux propos des autres convives. Il ne parlera qu'en réponse à une question pour exprimer sa tendresse filiale. Il est d'ailleurs encore à l'âge où les traits de la physionomie morale ne sont pas individualisés avec netteté. Quant à Lycon, Xénophon n'a fait voir en lui que le père fier de son fils et soucieux à l'extrême de le préserver moralement[1]. Mais Nikératos est, lui, vigoureusement caractérisé comme un maniaque de premier ordre. Grand seigneur, lui aussi, comme Callias et Charmide, ce riche fils de Nicias, le célèbre stratège athénien, est devenu, à l'instigation de son père, un fanatique admirateur d'Homère, dont il sait tous les vers par cœur. Il ne jure désormais que par Homère, en qui est contenue, selon lui, toute science[2]. Mais Nikératos est un homme du monde qui sait accueillir la plaisanterie sans se fâcher. Ajoutons pour parfaire le portrait du personnage qu'il tient un peu trop à l'argent et qu'il est amoureux de sa femme.

Xénophon qui a côtoyé tant de gens au cours de son existence s'intéresse à un tel point à la diversité humaine qu'il n'a pas dédaigné dans son *Banquet* d'attirer nos regards sur des personnages d'aussi mince importance

1. Il me paraît impossible, conformément à l'avis d'E. Meyer, *Gesch. d. All.* V, p. 852, de me ranger à l'opinion de ceux qui voient en Lycon le futur accusateur de Socrate. S'il en était ainsi, Xénophon ne l'aurait pas présenté comme un parfait honnête homme et, qui plus est, comme un admirateur du philosophe. — Rien n'autorise non plus à affirmer que notre Lycon est le traître qui aurait livré Naupacte aux Spartiates en 400 (cf. Meineke *F.C.G.* II, 755, Metag. fr. 10).

2. Nikératos avait, au dire d'Aristote (*Rhétor.*, III 11, p. 1413 a 8), participé à un concours pour la récitation des poèmes homériques. — Il était destiné à devenir une des victimes des Trente (Xén. *Hellén.* II, 3, 39).

qu'un parasite ou un impresario syracusain. Ils sont bien vivants eux aussi, Philippe avec ses plaisanteries, son attention à bien jouer son rôle d'amuseur, sa danse grotesque, le Syracusain avec son insolence, sa grossiéreté et son cynisme. Cependant ils nous apparaissent plutôt comme des types que comme les portraits d'individus bien déterminés. Philippe, c'est le parasite tel que le représentera la Comédie Nouvelle, et le Syracusain est lui aussi fortement marqué par sa profession. Les personnages composant sa troupe ne sont connus que par les spectacles, qu'ils donnent aux convives, mais leurs gestes et leurs attitudes ont été croqués par quelqu'un qui sait voir et faire voir.

L'art du dialogue.

Tels sont donc les personnages qui figurent dans le *Banquet* de Xénophon. L'auteur a su choisir avec justesse les traits qui caractérisent chacun d'eux. Il a su aussi les faire dialoguer d'une façon telle qu'il nous donne l'impression d'avoir reproduit avec la plus grande exactitude ce qui s'est dit chez Callias ce soir-là, tant les propos sont naturels et bien adaptés au caractère de chacun. De là une très grande variété, car Xénophon use ici de tous les tons, qu'il s'agisse de faire parler Callias affecté et prétentieux, Antisthène rude et impérieux, Hermogène sérieux et grave, Critobule désinvolte et gamin. Nous croyons entendre la voix badine ou moqueuse de Philippe, les grossières intonations du Syracusain. Quant à Socrate, il emploie pour son compte les tons les plus divers, tour à tour plaisant, taquin, railleur, aimable, sérieux ou grave. Joignons à cela les gestes, les jeux de physionomie, fort bien notés eux aussi. Le mouvement, d'autre part, ne languit jamais. Ne reconnaîtra-t-on pas ici chez Xénophon des qualités qui auraient pu faire de lui un excellent auteur dramatique? On a vu plus haut qu'il n'appréciait guère l'esprit grossièrement satirique de l'Ancienne Comédie ; cela pourtant ne pouvait l'empêcher de la goûter à d'autres égards. En fait, il semble qu'en écrivant les dialogues du

Banquet il s'en soit parfois souvenu. A. Körte a signalé certaines réminiscences[1]. Il convient d'ajouter qu'il est des passages du *Banquet* qui pourraient être facilement transportés sur le théâtre et prendre place dans une véritable comédie. Telle est la scène de l'arrivée inopinée de Philippe et de son accueil par les convives, scène dans laquelle Xénophon indique d'une façon si précise le ton et les gestes du bouffon parasite ; un acteur s'y conformerait aisément. Tels sont aussi les dialogues entre Socrate et le Syracusain, l'échange de propos entre Socrate et Antisthène au sujet de Xanthippe, femme de Socrate, ou au sujet de l'attribution à Antisthène du métier de προαγωγός. Du même genre est encore le concours de beauté entre Socrate et Critobule.

Xénophon et Platon. But de Xénophon.

Les ressemblances entre le *Banquel* de Xénophon et celui de Platon sont nombreuses et frappantes. Non seulement il s'agit dans l'un et l'autre ouvrage d'un banquet dans une riche maison, destiné à fêter une victoire, non seulement le thème de l'Amour est prépondérant chez Platon, important chez Xénophon, mais les deux *Banquets* se rapprochent souvent aussi dans le détail. A. Hug, éditeur de l'ouvrage de Platon, a dressé avec soin le tableau de ces ressemblances[2]. Comme rien ne nous autorise à admettre que Platon et Xénophon aient imité un même modèle, qui demeurerait purement hypothétique, la question se pose de savoir laquelle des deux œuvres a précédé l'autre.

Si l'œuvre de Platon peut se situer avec vraisemblance vers 385[3], nous ne savons pas du tout à quel moment a été composée celle de Xénophon. Très nombreuses ont été cependant les tentatives faites pour accorder la priorité soit à Xénophon, soit à Platon.

1. A. Körte, *Aufbau und Ziel von Xenophons Symposium*, p. 44 sqq.
2. A. Hug, p. xxvviii-xxx.
3. Cf. Robin, notice du *Banquet* de Platon, p. xi.

Sans reprendre ici l'examen et la critique des argumentations qui se sont affrontées à ce sujet, qu'il me soit permis de renvoyer le lecteur aux pages si prudentes et si mesurées que L. Robin a consacrées à la question dans la notice de son édition du *Banquet* de Platon[1]. Il me paraît difficile de ne pas admettre la conclusion à laquelle il aboutit : « La question, déclare-t-il, ne semble susceptible d'aucune réponse assurée. » Cependant l'on peut estimer, à ce qu'il pense, que les vraisemblances sont plutôt en faveur de la priorité de Platon. Comment admettre, en effet, qu'un écrivain et un artiste de génie comme Platon ait eu besoin pour composer son *Banquet* d'imiter l'ouvrage de Xénophon? Dira-t-on qu'il aurait eu pour but de corriger une image de Socrate, — de Socrate assistant à un banquet de fête —, qui lui aurait paru pauvre et insuffisante? Rien n'indique dans son *Banquet* une telle intention de redressement. Il est probable que Xénophon et son œuvre comptaient fort peu à ses yeux.

Si l'on veut bien admettre que Xénophon ait été le second en date, il est possible de se faire une idée assez satisfaisante du but, ou plutôt d'un des buts qu'il poursuivait en composant son *Banquet*. Loin de le considérer comme un imitateur plus ou moins adroit de l'ouvrage de Platon[2], il faudrait voir dans le sien le désir de rectifier celui de son prédécesseur. On ne saurait être surpris, en effet, pour peu que l'on connaisse Xénophon, qu'il ait plus d'une fois réagi avec humeur à la lecture du *Banquet* de Platon. Dépourvu d'esprit vraiment philosophique, mais amoureux de la réalité et de la vie dans sa mouvante variété, Xénophon aura trouvé que, dans sa majeure partie, l'œuvre était

1. P. CIX sqq.
2. Il semble bien, en revanche, que Xénophon en III 5-6 et IV 6-7 ait délibérément imité l'*Ion* de Platon (530 c-d, 537 a-b, 538 c). Les ressemblances sont si frappantes qu'elles ne sauraient être fortuites, et la gaucherie de l'introduction des citations d'Homère chez Xénophon décèle chez lui l'imitateur (Cf. L. Méridier, notice de l'*Ion* de Platon, éd. des Belles-Lettres, p. 25-26).

trop concertée, avec son sujet unique dont Platon ne dévie jamais. Il aura estimé peu naturels les longs exposés, si bien conduits, des divers convives d'Agathon. Surtout il aura mal retrouvé son maître Socrate dans le personnage extraordinaire dépeint par Platon. Ce Socrate-là était de nature à l'intimider et à le déconcerter ; il était trop au-dessus de l'humanité commune. Xénophon aura donc voulu présenter à son tour Socrate tel qu'il pouvait se montrer dans un banquet, et nous avons vu précédemment le portrait qu'il en a tracé.

De plus, comme dans les *Mémorables* ou l'*Apologie*, Xénophon se proposait de répondre aux critiques et aux railleries dont Socrate avait été l'objet. Il a eu à cœur notamment d'effacer l'image du Socrate gueux, fier, arrogant, occupé de problèmes grotesques, qu'Aristophane avait présenté dans ses *Nuées*. Il ne me paraît pas non plus inadmissible, quoiqu'en dise L. Robin[1], que Xénophon ait songé en écrivant son *Banquet* au pamphlet de Polycrate contre Socrate, paru en 393/2[2]. S'il est exact que Polycrate reprochait à Socrate d'avoir été le maître de Critias et d'Alcibiade et d'avoir enseigné la paresse et l'incivisme[3], Xénophon, en utilisant ici le personnage de Callias, aura eu l'intention de faire voir comment en réalité Socrate poussait à l'activité civique les jeunes gens riches et bien doués. Socrate, au dire de Polycrate, excitait les enfants contre leurs parents ; Lycon, dans le *Banquet*, n'approuve-t-il pas entièrement les conseils donnés par le philosophe à son fils Autolycos (IX, 1), et n'est-ce pas à Socrate que Criton a confié son fils Critobule pour le guérir de sa folle passion? (IV, 24). C'est donc bien à tort que l'on avait accusé Socrate de corrompre la jeunesse, lui qui, loin de favoriser les amours coupables, s'efforçait au contraire de l'en détourner.

Redresser Platon peut-être, faire en tout cas sous une

1. *Loc. laud.*, p. CXIV-XV.
2. Cf. J. Humbert, *Polycratès. L'accusation de Socrate et le Gorgias*, p. 11.
3. J. Humbert, *loc. laud.*, p. 13.

une forme indirecte l'apologie de Socrate présenté comme le parfait καλὸς κἀγαθός, montrer l'excellence d'un art de vivre fondé sur la καλοκαγαθία, tels me paraissent être les buts de Xénophon dans son *Banquet*, mais ce serait, je crois, mal le connaître que d'y attacher une importance trop exclusive. Xénophon en écrivant le *Banquet* s'est visiblement intéressé au spectacle de la vie en elle-même, qu'il s'est efforcé de reproduire avec la plus grande exactitude. Personne peut-être dans l'antiquité n'a eu autant que lui le goût de la vie et ne l'a autant aimée. Il a éprouvé, n'en doutons pas, le plus vif plaisir à faire vivre avec toute son amusante animation la gaie réunion des convives de Callias ; par là s'explique qu'une sorte d'allégresse parcoure le *Banquet* d'un bout à l'autre.

Rien n'est moins équitable que de vouloir humilier le *Banquet* de Xénophon devant celui de Platon. Même si l'on admet que l'œuvre de Xénophon dérive plus ou moins de celle de Platon, elle n'en demeure pas moins autonome. Xénophon a composé une œuvre personnelle et qui lui appartient bien en propre. Il a voulu faire, il a fait toute autre chose que ce qu'avait réalisé Platon. Le *Banquet* de ce dernier est assurément une œuvre de génie, mais celui de Xénophon révèle un très grand talent, et il ne paraît pas excessif de déclarer que c'est en son genre un chef-d'œuvre. Loin de mépriser le *Banquet* de Xénophon, les Anciens le comparaient volontiers à celui de Platon[1]. Philon le Juif estimait que Xénophon s'y était montré plus humain (ἀνθρωπικώτερος)[2]. Pline le Jeune aurait préféré, pour sa part, assister à un banquet à la façon de Xénophon qu'à un banquet à la façon de Platon[3]. L'empereur Julien, lorsqu'il composait son propre Συμπόσιον avait surtout présent à l'esprit celui de Xénophon[4].

1. Cf. K. Münscher, *Xenoph. in der Griechisch-Römischen Literatur*, Philologus, Supplem. XIII, Heft II (1920), p. 65.
2. Philon, *Sur la vie contemplative*, 7.
3. Pline le jeune, *Epist.* III, 12, 1.
4. Cf. Münscher, *loc. laud.*, p. 196.

LE TEXTE DU BANQUET.

Tradition directe. Nombreux sont les manuscrits du *Banquet*. Ils datent pour la plupart du xve siècle ; aucun n'est antérieur au xiiie siècle. Leur valeur est généralement médiocre, et il est parfois difficile de se rendre compte si l'on a affaire à une leçon authentique ou seulement à une conjecture.

Les manuscrits utilisés pour la présente édition sont les suivants :

A *Parisinus gr.* 1643 du xve siècle. — Copié par Michel Apostolias, qui y a introduit des conjectures.

B *Parisinus gr.* 1645, du xve siècle.

C *Parisinus gr.* 2955, du xve siècle. — Il ne contient qu'une faible partie du texte du *Banquet;* seulement à partir de VIII, 28.

D *Laurentianus* LXXXV-9, du xiiie siècle.

E *Laurentianus philol.* LXXX-13, du xiiie ou xive siècle.

F *Vindobonensis philol.* CIX, du xve siècle.

G *Vindobonensis philol.* XCV, du xve siècle.

H^1 et H^2 représentent deux copies du *Banquet* contenues dans un même manuscrit, le *Vindobonensis* XXXVII, du xve siècle ; les deux copies ne sont pas de la même main.

H^a *Britannicus Addit.* 5110, du xve siècle.

Q *Ambrosianus* A-157-sup., daté de 1426.

R *Ambrosianus* E-119 sup., du xve siècle. Il s'arrête en VIII 36 après ἐπισκοπῶμεν.

V *Venetus Marcianus* 511, du xiiie siècle.

Ceux de ces manuscrits qui avaient pu être recensés par K. Schenkl avaient été répartis par lui en deux familles[1]. La première se composait de A B E H^1,

1. K. Schenkl, *Xenophontische Studien*, II, *Symposion*, p. 141 sqq. (Sitzungber. der phil.-hist. Classe der Akad. der Wissensch. (Wien) 83, 1876).

auxquels Marchant ajouta ensuite H^3 après sa recension de ce manuscrit. La seconde famille comprenait CDFH^2. Le manuscrit G occupait une position intermédiaire entre les deux familles, mais il était plus proche de la première. C'est à la seconde que Schenkl attribuait la plus grande valeur, alors que Rettig dans son édition donnait le pas à la première.

La classification de Schenkl, adoptée successivement par Rettig, Thalheim et Marchant dans leurs éditions du *Banquet*, a été critiquée par L. Castiglioni[1] qui, grâce surtout à des manuscrits non encore recensés ou méprisés jusqu'alors, a montré ce qu'elle avait de fautif. Il établit pour sa part quatre groupes de manuscrits.

1) E et ses dérivés très probables A B H^1 H^3 ;

2) V recensé par Raeder forme avec G une section voisine de E, mais présentant quelques particularités propres ;

3) H^2 Q R présentent de notables concordances. Castiglioni a bien montré la valeur de Q, qui avait été méconnue par les différents éditeurs du *Banquet*[2] ;

4) D F.

Il n'est pas encore possible, quels que soient les résultats intéressants obtenus par le travail de Castiglioni, de se prononcer avec une complète assurance sur la valeur de chacun de ces manuscrits ni de dresser avec certitude un arbre généalogique. On ne saurait donc, dans l'état actuel des choses, employer pour l'établissement du texte d'autre méthode que celle de l'éclectisme, à laquelle s'est rallié pour des motifs semblables un récent éditeur de l'*Économique*[3].

Aux manuscrits sur lesquels repose la présente édition

1. L. Castiglioni, *Studi Senofontei*, II (*Rendic. della Accad. dei Lincei, classe di scienze morali*, etc., V, 21, 1912, pp. 507-24).

2. J'ai moi-même revu entièrement les manuscrits Q et R grâce aux photographies qui m'ont été procurées par l'Institut de recherche et d'histoire des textes.

3. P. Chantraine, notice de l'édition de l'*Économique* (Belles-Lettres) p. 29.

s'ajoutent utilement deux fragments de papyrus qui contiennent de courts morceaux du *Banquet*. Le premier (pap. Giessen, n° 175), publié par E. Kornemann[1] donne en partie VIII 15-18. Le second, qui se trouve au British Museum (Arch. Papf. II 368, n° 125), conserve la partie supérieure de deux colonnes (VIII 6-9), et a été publié par H. J. M. Milne[2]. Les deux fragments sont des débris du même rouleau. Celui-ci datait du IIe siècle de notre ère. Il représentait un état de la tradition antérieur à l'archétype de nos manuscrits[3].

Tradition indirecte[4]. Elle est assez abondante en ce qui concerne le *Banquet*, et sa contribution à l'établissement du texte n'est pas négligeable. Des citations nous sont fournies par le rhéteur Aelius Aristide dans la deuxième partie de ses Τέχναι ῥητορικαί, ainsi que par Athénée. Quelques-unes de leurs leçons améliorent réellement le texte, bien que celui qu'ils fournissent soit fréquemment corrompu. Une courte citation de Diogène Laërce (II, 49), empruntée à IV, 12, donne un texte meilleur dans une certaine mesure que celui des manuscrits. Stobée, enfin, demeure plus près d'eux dans ses citations, peu nombreuses, du *Banquet*, et n'offre qu'une faible utilité pour l'amélioration du texte.

J'ai plaisir à remercier ici l'excellent réviseur qu'a été pour moi mon collègue et ami, M. Robert Flacelière.

1. *Philologus*, 67, 1908, p. 321-25.
2. *Aegyptus*, 4, 1923, p. 41 sqq.
3. Cf. A. W. Persson, *Zur Textgeschichte Xenophons*, p. 50.
4. Cf. Persson, *loc. laud.*

SIGLA

A Parisinus gr. 1643, xve s.

B Parisinus gr. 1645, xve s.

C Parisinus gr. 2955, xve s.

D Laurentianus LXXXV-9, xiii^{e} s.

E Laurentianus LXXX-13, xiii^{e}/xiv^{e} s.

F Vindobonensis philol. CIX, xiii^{e} s.

G Vindobonensis philol. XCV, xve s.

H Vindobonensis philol. XXXVII, xve s. (H^{1}, H^{2} utraque pars codicis).

H^{a} Britannicus Addit. 5110, xve s.

Q Ambrosianus A-157-sup., a. 1426.

R Ambrosianus E-119-sup., xve s.

V Venetus Marcianus 511, xiiie s.

Dans la traduction, l'astérisque renvoie aux notes complémentaires.

LE BANQUET

I

1 Ce ne sont pas seulement, à mon avis, les actions sérieuses des hommes distingués qui sont dignes de mémoire, mais aussi leurs divertissements. Je le sais pour en avoir été témoin, et mon désir est aujourd'hui de les faire connaître.

2 C'était lors des courses de chevaux des Grandes Panathénées ; Callias, fils d'Hipponicos, qui était amoureux du jeune Autolycos, l'avait, après la victoire de l'enfant au pancrace, conduit à ce spectacle. Une fois les courses terminées, il se dirigea avec Autolycos et le père de celui-ci vers sa maison du Pirée[1] ; il était aussi accompagné de Nikératos. 3 Ayant aperçu un groupe composé de Socrate, Critobule, Hermogène, Antisthène et Charmide, il chargea l'un de ses gens de conduire Autolycos et les autres, et s'avança vers Socrate et ses compagnons. 4 « L'heureuse rencontre ! dit-il ; je reçois tout à l'heure à dîner Autolycos et son père, et je pense que la fête que j'ai préparée serait bien plus brillante encore si ma salle à manger était ornée de la présence d'hommes à l'âme purifiée comme vous que si elle l'était de celle de stratèges, d'hipparques et d'ambitieux personnages »[2]. 5 Socrate lui répondit :

1. Outre sa maison en ville, Callias possède une maison au bord de la mer, ce qui est plus agréable en été, saison où se célébraient les Grandes Panathénées.

2. Callias exprime ici avec affectation son dédain d'homme qui s'est tenu jusqu'alors à l'écart de la vie publique pour ceux qui, absorbés par l'action ou tournés vers la brigue et l'intrigue, ne se préoccupent pas d'acquérir la science et la sagesse.

ΣΥΜΠΟΣΙΟΝ

I

1 Ἀλλ' ἐμοὶ δοκεῖ τῶν καλῶν κἀγαθῶν ἀνδρῶν ἔργα οὐ μόνον τὰ μετὰ σπουδῆς πραττόμενα ἀξιομνημόνευτα εἶναι, ἀλλὰ καὶ τὰ ἐν ταῖς παιδιαῖς. Οἷς δὲ παραγενόμενος ταῦτα γιγνώσκω δηλῶσαι βούλομαι.

2 Ἦν μὲν γὰρ Παναθηναίων τῶν μεγάλων ἱπποδρομία, Καλλίας δὲ ὁ Ἱππονίκου ἐρῶν ἐτυγχάνεν Αὐτολύκου παιδὸς ὄντος, καὶ νενικηκότα αὐτὸν παγκράτιον ἧκεν ἄγων ἐπὶ τὴν θέαν. Ὡς δὲ ἡ ἱπποδρομία ἔληξεν, ἔχων τόν τε Αὐτόλυκον καὶ τὸν πατέρα αὐτοῦ ἀπῄει εἰς τὴν ἐν Πειραιεῖ οἰκίαν· συνείπετο δὲ αὐτῷ καὶ Νικήρατος. 3 Ἰδὼν δὲ ὁμοῦ ὄντας Σωκράτην τε καὶ Κριτόβουλον καὶ Ἑρμογένην καὶ Ἀντισθένην καὶ Χαρμίδην, τοῖς μὲν ἀμφ' Αὐτόλυκον ἡγεῖσθαί τινα ἔταξεν, αὐτὸς δὲ προσῆλθε τοῖς ἀμφὶ Σωκράτην, καὶ εἶπεν· 4 « Εἰς καλόν γε ὑμῖν συντετύχηκα· ἑστιᾶν γὰρ μέλλω Αὐτόλυκον καὶ τὸν πατέρα αὐτοῦ. Οἶμαι οὖν πολὺ ἂν τὴν κατασκευήν μοι λαμπροτέραν φανῆναι εἰ ἀνδράσιν ἐκκεκαθαρμένοις τὰς ψυχὰς ὥσπερ ὑμῖν ὁ ἀνδρὼν κεκοσμημένος εἴη μᾶλλον ἢ εἰ στρατηγοῖς καὶ ἱππάρχοις καὶ σπουδαρχίαις. »

Titulus. ξενοφῶντος ῥήτορος συμπόσιον D, ξεν. συμπ. E.

1 **1** 1 ἔμοιγε Aristid. (II 517, 2 et 525, 12) || ἔργα om. Aristid. || 2 τὰ om. GH[a] || 3 τὰ om. H[2]QR || **4** 4 ἐκκεκαθαρμένοις Aristid. II 554, 14 et A s. v. : ἐγκεκαθαρμένοις codd. || 6 ἱππάρχοις : ἱππάρχαις DFG et E s. v. et Aristid. ὑπάρχαις B. || σπουδαρχίαις Dindorf : σπουδάρχαις codd. σπουδαρχίδαις Mehler.

« Tu es toujours à nous railler dédaigneusement, parce que, tandis que tu as prodigué l'argent à Protagoras, en vue d'acquérir la science, ainsi qu'à Gorgias, à Prodicos[1] et à tant d'autres, tu ne vois en nous que des autodidactes de la philosophie. » **6** « Jusqu'à maintenant, reprit Callias, je vous ai caché que j'étais capable de tenir nombre de savants propos, mais aujourd'hui, si vous venez chez moi, je vous montrerai qu'il vaut vraiment la peine de m'entendre. » **7** D'abord Socrate et ses compagnons, tout en le remerciant de son invitation, ce qui était naturel, n'acceptèrent pas de dîner avec lui[2]. Puis, comme il était visiblement navré de leur refus, ils se décidèrent à lui dire oui. Ensuite ils se rendirent chez lui, les uns après avoir pris de l'exercice et s'être frottés d'huile, les autres après s'être baignés. **8** Autolycos s'assit auprès de son père ; les autres convives, comme de juste, s'étendirent sur les lits[3]. A observer ce qui se produisit alors, on aurait pu immédiatement se rendre compte que la beauté est de sa nature chose royale, surtout quand elle est jointe chez son possesseur, comme c'était le cas pour Autolycos, à la modestie et à la réserve. **9** D'abord, en effet, comme une lumière apparaissant dans la nuit attire les regards de tous, ainsi alors la beauté d'Autolycos faisait se tourner vers lui tous les yeux. Puis il n'y avait personne parmi ceux qui le regardaient qui ne se sentît l'âme émue à son aspect. Certains devenaient silencieux, d'autres essayaient de se donner une contenance. **10** Tous ceux qui sont possédés par un dieu valent, semble-t-il, la peine d'être vus ; mais alors que la possession d'autres

1. Trois sophistes célèbres. C'est dans la maison de Callias que loge Protagoras dans le *Protagoras* de Platon. Prodicos s'y trouve aussi.

2. L'homme les agace par sa vanité prétentieuse, et ils ne tiennent guère à demeurer en sa compagnie. — Xénophon, d'autre part, n'a pas voulu montrer Socrate et ses amis acceptant trop vite d'aller dîner chez un riche connu pour sa prodigalité.

3. Les enfants et les femmes restent assis quand ils prennent part à un banquet.

5 Καὶ ὁ Σωκράτης εἶπεν· « Ἀεὶ σὺ ἐπισκώπτεις ἡμᾶς καταφρονῶν, ὅτι σὺ μὲν Πρωταγόρᾳ τε πολὺ ἀργύριον δέδωκας ἐπὶ σοφίᾳ καὶ Γοργίᾳ καὶ Προδίκῳ καὶ ἄλλοις πολλοῖς, ἡμᾶς δ' ὁρᾷς αὐτουργούς τίνας τῆς φιλοσοφίας ὄντας. » **6** Καὶ ὁ Καλλίας, « Καὶ πρόσθεν μέν γε, ἔφη, ἀπεκρυπτόμην ὑμᾶς ἔχων πολλὰ καὶ σοφὰ λέγειν, νῦν δέ, ἐὰν παρ' ἐμοὶ ἦτε, ἐπιδείξω ὑμῖν ἐμαυτὸν πάνυ πολλῆς σπουδῆς ἄξιον ὄντα. » **7** Οἱ οὖν ἀμφὶ τὸν Σωκράτην πρῶτον μέν, ὥσπερ εἰκὸς ἦν, ἐπαινοῦντες τὴν κλῆσιν οὐχ ὑπισχνοῦντο συνδειπνήσειν· ὡς δὲ πάνυ ἀχθόμενος φανερὸς ἦν, εἰ μὴ ἕψοιντο, συνηκολούθησαν. Ἔπειτα δὲ αὐτῷ οἱ μὲν γυμνασάμενοι καὶ χρισάμενοι, οἱ δὲ καὶ λουσάμενοι παρῆλθον. **8** Αὐτόλυκος μὲν οὖν παρὰ τὸν πατέρα ἐκαθέζετο, οἱ δ' ἄλλοι, ὥσπερ εἰκός, κατεκλίθησαν. Εὐθὺς μὲν οὖν ἐννοήσας τις τὰ γιγνόμενα ἡγήσατ' ἂν φύσει βασιλικόν τι τὸ κάλλος εἶναι, ἄλλως τε καὶ ἂν μετ' αἰδοῦς καὶ σωφροσύνης, καθάπερ Αὐτόλυκος τότε, κεκτῆταί τις αὐτό. **9** Πρῶτον μὲν γάρ, ὥσπερ ὅταν φέγγος τι ἐν νυκτὶ φανῇ, πάντων προσάγεται τὰ ὄμματα, οὕτω καὶ τότε τοῦ Αὐτολύκου τὸ κάλλος πάντων εἷλκε τὰς ὄψεις πρὸς αὐτόν· ἔπειτα τῶν ὁρώντων οὐδεὶς οὐκ ἔπασχέ τι τὴν ψυχὴν ὑπ' ἐκείνου. Οἱ μέν γε σιωπερότεροι ἐγίγνοντο, οἱ δὲ καὶ ἐσχηματίζοντό πως. **10** Πάντες μὲν οὖν οἱ ἐκ θεῶν του κατεχόμενοι ἀξιοθέατοι δοκοῦσιν εἶναι· ἀλλ' οἱ μὲν ἐξ ἄλλων πρὸς τὸ γοργότερόν

5 2 καταφρονῶν om. Aristid. || 2 τε om. Aristid. || **7** 4 φανερὸς ἦν ἀχθόμενος Aristid. || 5 οἱ μέν τινες χρισάμενοι Aristid. || 6 παρῆλθον : προσῆλθον Richards || **8** 3 κατεκλίθησαν : κατεκλίνησαν Cobet || μὲν om. V et edit. Aldin. || οὖν om. G || τις om codd., add. Aristid. || 4 τὸ om. codd., add. Aristid. || 6 τότε om. Aristid. || **9** 2 φέγγος ἐν νυκτὶ παρῇ Athen. V 118 A || 3 καὶ τὸ Αὐτολύκου κάλλος Athen. || 4 ἐφέλκεται τὰς ὄψεις ἐφ' ἑαυτό Athen. || 4-5 τῶν παρόντων οὐδεὶς ἦν ὃς οὐκ Athen. || 5 γε : γὰρ Mehler || 6 σιωπερότεροι : σιωπηλότεροι Athen. || ἐσχηματίζοντο : ἐσχημάτιζον A, om. G || **10** 1 πάντες : ἅπαντες Aristid. || 2 γοργότερόν codd. et Aristid. : γοργότεροι Stephanus.

divinités entraîne des regards terribles, une voix effrayante et des gestes violents[1], ceux qui sont possédés par le chaste Amour attendrissent leurs regards, adoucissent leur voix et accroissent la noblesse de leurs attitudes. Ainsi se comportait alors Callias sous l'influence de l'Amour, et c'était un beau spectacle pour les initiés au culte de ce dieu[2].

11 Les convives donc dînaient en silence, comme s'ils obéissaient ainsi à l'ordre d'un être supérieur. Mais voici que Philippe, le bouffon, heurta à la porte et demanda au portier de l'annoncer en disant qu'il désirait s'arrêter ici. Il était là, déclara-t-il, muni de tout le nécessaire... pour dîner aux frais d'autrui, et il ajouta que son esclave était éreinté, parce qu'il portait... rien du tout et qu'il avait l'estomac vide[3]. **12** « Vraiment, mes amis, dit alors Callias, il serait malséant de ne pas lui accorder au moins un toit ; qu'il entre donc. » Ce disant il regarda Autolycos, pour se rendre compte, c'était clair, de ce que celui-ci pensait de cette plaisanterie[4]. **13** Philippe debout au seuil de la salle à manger déclara : « Je suis un bouffon, vous le savez tous, et je me suis empressé de venir dans la pensée qu'il était plus plaisant de se présenter au repas sans y être invité que sur invitation*. — Eh bien, prends place, dit Callias ; car si les convives sont pleins de sérieux, comme tu le vois, peut-être en revanche manquent-ils trop de gaieté. » **14** Tandis que le repas allait son train, Philippe se hâta de tenter une plaisanterie, afin de s'acquitter du rôle qui lui valait chaque fois d'être invité aux repas. Mais il ne suscita point de rire, ce qui visiblement le désappointa. Au

1. Il s'agit de « possédés » comme les Corybantes ou les Bacchantes.

2. Une véritable initiation est nécessaire pour comprendre cet amour-là et pour en sentir la beauté. Cf. Platon dans le *Banquet* (209 e-210 a).

3. Sur ce genre de plaisanterie, cf. Aristophane, *les Grenouilles*, v. 1 sqq.

4. La plaisanterie consiste à sembler ne lui accorder que ce qui est le minimum de l'hospitalité, alors que Callias est bien décidé à l'admettre aussi au repas.

τε ὁρᾶσθαι καὶ φοβερώτερον φθέγγεσθαι καὶ σφοδρότεροι εἶναι φέρονται, οἱ δ' ὑπὸ τοῦ σώφρονος Ἔρωτος ἔνθεοι τά τε ὄμματα φιλοφρονεστέρως ἔχουσι καὶ τὴν φωνὴν πρᾳοτέραν ποιοῦνται καὶ τὰ σχήματα εἰς τὸ ἐλευθεριώτερον ἄγουσιν. Ἃ δὴ καὶ Καλλίας τότε διὰ τὸν Ἔρωτα πράττων ἀξιοθέατος ἦν τοῖς τετελεσμένοις τούτῳ τῷ θεῷ.

11 Ἐκεῖνοι μὲν οὖν σιωπῇ ἐδείπνουν, ὥσπερ τοῦτο ἐπιτεταγμένον αὐτοῖς ὑπὸ κρείττονός τινος. Φίλιππος δ' ὁ γελωτοποιὸς κρούσας τὴν θύραν εἶπε τῷ ὑπακούσαντι εἰσαγγεῖλαι ὅστις τε εἴη καὶ διότι κατάγεσθαι βούλοιτο, συνεσκευασμένος τε παρεῖναι ἔφη πάντα τὰ ἐπιτήδεια ὥστε δειπνεῖν τἀλλότρια, καὶ τὸν παῖδα δὲ ἔφη πάνυ πιέζεσθαι διά τε τὸ φέρειν μηδὲν καὶ διὰ τὸ ἀνάριστον εἶναι. 12 Ὁ οὖν Καλλίας ἀκούσας ταῦτα εἶπεν· « Ἀλλὰ μέντοι, ὦ ἄνδρες, αἰσχρὸν στέγης γε φθονῆσαι· εἰσίτω οὖν. » Καὶ ἅμα ἀπέβλεψεν εἰς τὸν Αὐτόλυκον, δῆλον ὅτι ἐπισκοπῶν τί ἐκείνῳ δόξειε τὸ σκῶμμα εἶναι. 13 Ὁ δὲ στὰς ἐπὶ τῷ ἀνδρῶνι ἔνθα τὸ δεῖπνον ἦν εἶπεν· « Ὅτι μὲν γελωτοποιός εἰμι ἴστε πάντες· ἥκω δὲ προθύμως νομίσας γελοιότερον εἶναι τὸ ἄκλητον ἢ τὸ κεκλημένον ἐλθεῖν ἐπὶ τὸ δεῖπνον. Κατακλίνου τοίνυν, ἔφη ὁ Καλλίας. Καὶ γὰρ οἱ παρόντες σπουδῆς μέν, ὡς ὁρᾷς, μεστοί, γέλωτος δὲ ἴσως ἐνδεέστεροι. » 14 Δειπνούντων δὲ αὐτῶν ὁ Φίλιππος γελοῖόν τι εὐθὺς ἐπεχείρει λέγειν, ἵνα δὴ ἐπιτελοίη ὧνπερ ἕνεκα ἐκαλεῖτο ἑκάστοτε ἐπὶ τὰ δεῖπνα. Ὡς δ' οὐκ ἐκίνησε γέλωτα, τότε μὲν ἀχθεσθεὶς φανερὸς ἐγένετο. Αὖθις δ' ὀλίγον ὕστερον ἄλλο τι γελοῖον ἐβούλετο

10 3 τε om. QR et Aristid. || σφοδρότεροι : σφοδρότερον ABGH[1] || 4 φέρονται : φαίνονται QRF (s. v.) et Aristid. || 6 ἐλευθεριώτερον Richards : ἐλευθερότερον A ἐλευθεριώτατον vel — ρώτατον cet. codd. || 8 τοῖς γε Q || 11 4 βούλοιτο : βούλεται Athen. XIV 614 C. || 5 τε : δὲ Athen. || παρεῖναι ἔφη : ἔφη παρεῖναι Athen. || 12 2 γε om. AR || 4 ἐπισκοπῶν : σκοπῶν R || τί : ποῖόν τι Richards et Naker || 13 1 ἔνθα... ἦν del. Mehler || 14 2 ἐπεχείρει : ἐπιχείρει R || 3 ἐπιτελοίη : ἐπιμελοίη R.

bout d'un moment il voulut encore lancer une plaisanterie. Elle ne fit pas rire elle non plus ; sur ce il s'arrêta de manger, se couvrit la figure de son manteau* et s'étendit tout du long. **15** Alors Callias : « Que signifie cela, Philippe ? serais-tu souffrant ? » Il poussa un gémissement et répondit : « Oui, par Zeus, Callias, et gravement ; car, puisque le rire a disparu de chez les hommes, c'est la ruine de mes affaires. Jusqu'à présent, en effet, si l'on m'invitait à dîner, c'était pour réjouir les convives en les faisant rire. Mais maintenant pour quelle raison m'invitera-t-on ? Il m'est plus impossible d'être sérieux que de devenir immortel, et personne ne m'invitera dans l'espoir d'être invité à son tour, puisque tout le monde sait que ce n'est pas du tout l'habitude qu'un repas soit servi dans ma maison[1]. » Tout en parlant ainsi il se mouchait, et sa voix était telle qu'on aurait vraiment dit qu'il pleurait. **16** Tous alors de le consoler en lui promettant que l'on rirait encore et de l'inviter à manger, cependant que Critobule s'esclaffait en entendant sa lamentation. Aussitôt ce rire entendu, Philippe se découvrit la face, et ayant exhorté son âme à reprendre courage, puisqu'il aurait encore à combattre avec les dents, il se remit à manger[2].

II

1 Une fois les tables enlevées, quand on eut fait la libation et chanté le péan[3], voici qu'entre pour le divertissement un certain Syracusain escorté d'une bonne joueuse de flûte, d'une danseuse, experte en acrobaties, et d'un jeune garçon très joli qui excellait au jeu de la cithare et à la danse. Le Syracusain gagnait à les exhiber de l'argent en quantité étonnante.

1. Philippe fait ici allusion aux banquets (συμβολαί) pour lesquels chacun des participants fournit sa quote-part.

2. Xénophon joue sur les mots, car συμβολαί signifie à la fois banquets et combats.

3. Le παιὰν συμποσιακός que l'on chante en chœur en l'honneur des dieux avant le συμπόσιον.

λέγειν. Ὡς δὲ οὐδὲ τότε ἐγέλασαν ἐπ' αὐτῷ, ἐν τῷ μεταξὺ παυσάμενος τοῦ δείπνου συγκαλυψάμενος κατέκειτο. 15 Καὶ ὁ Καλλίας, « Τί τοῦτ', ἔφη, ὦ Φίλιππε ; ἀλλ' ἡ ὀδύνη σε εἴληφε ; » Καὶ ὃς ἀναστενάξας εἶπε· « Ναὶ μὰ Δί', ἔφη, ὦ Καλλία, μεγάλη γε· ἐπεὶ γὰρ γέλως ἐξ ἀνθρώπων ἀπόλωλεν, ἔρρει τὰ ἐμὰ πράγματα. Πρόσθεν μὲν γὰρ τούτου ἕνεκα ἐκαλούμην ἐπὶ τὰ δεῖπνα, ἵνα εὐφραίνοιντο οἱ συνόντες δι' ἐμὲ γελῶντες· νῦν δὲ τίνος ἕνεκα καὶ καλεῖ μέ τις ; Οὔτε γὰρ ἔγωγε σπουδάσαι ἂν δυναίμην μᾶλλον ἤπερ ἀθάνατος γενέσθαι, οὔτε μὴν ὡς ἀντικληθησόμενος καλεῖ μέ τις, ἐπεὶ πάντες ἴσασιν ὅτι ἀρχὴν οὐδὲ νομίζεται εἰς τὴν ἐμὴν οἰκίαν δεῖπνον προσφέρεσθαι. » Καὶ ἅμα λέγων ταῦτα ἀπεμύττετό τε καὶ τῇ φωνῇ σαφῶς κλαίειν ἐφαίνετο. 16 Πάντες μὲν οὖν παρεμυθοῦντό τε αὐτὸν ὡς αὖθις γελασόμενοι καὶ δειπνεῖν ἐκέλευον, Κριτόβουλος δὲ καὶ ἐξεκάγχασεν ἐπὶ τῷ οἰκτισμῷ αὐτοῦ· ὁ δ' ὡς ᾔσθετο τοῦ γέλωτος, ἀνεκαλύψατό τε καὶ τῇ ψυχῇ παρακελευσάμενος θαρρεῖν, ὅτι ἔσονται συμβολαί, πάλιν ἐδείπνει.

II

1 Ὡς δ' ἀφῃρέθησαν αἱ τράπεζαι καὶ ἔσπεισάν τε καὶ ἐπαιάνισαν, ἔρχεται αὐτοῖς ἐπὶ κῶμον Συρακόσιός τις ἄνθρωπος, ἔχων τε αὐλητρίδα ἀγαθὴν καὶ ὀρχηστρίδα τῶν τὰ θαύματα δυναμένων ποιεῖν, καὶ παῖδα πάνυ γε ὡραῖον καὶ πάνυ καλῶς κιθαρίζοντα καὶ ὀρχούμενον. Ταῦτα δὲ καὶ ἐπιδεικνὺς ὡς ἐν θαύματι ἀργύριον ἐλάμβανεν.

14 7 συγκαλυψάμενος : ἐγκαλυψάμενος Mehler || **15** 7 καὶ om. H[2] || 8 οὔτε μὴν V et A mg : οὔτε μὴ QR τοῦ τε μὴ cet. codd. || 11 προσφέρεσθαι : εἰσφέρεσθαι Stephanus || 12 τε om. F.

II 1 1 ἔσπεισάν τε Krüger : ἐσπείσαντο codd. || 2 Συρακόσιος : Συρακούσιος Q hic et ubique || 3 τις post ἔρχεται habent DF || τε αὐλητρίδα : αὐλητρίδα τε Cobet || 4 γε : τε Cobet || 5 κιθαρίζοντα καὶ : κιθαρίζοντά τε καὶ Aristid. ; καὶ om. H[2].

2 Pour le plaisir des convives la flûtiste joua de son instrument, le jeune garçon de la cithare, et on leur trouva à tous deux beaucoup d'agrément. Socrate dit alors : « Par Zeus, Callias, tu nous traites à la perfection. Non content de nous avoir fait servir un repas magnifique, tu nous offres aussi ce qu'il y a de plus agréable à voir et à entendre. 3 — Et si l'on nous apportait aussi du parfum, proposa Callias, afin que nous nous régalions également d'une agréable odeur? — Non, non, répondit Socrate. Car de même que la beauté d'un vêtement de femme n'est pas celle d'un vêtement d'homme, ce sont des odeurs différentes qui conviennent à l'homme et à la femme. Aucun homme, en effet, n'est-il pas vrai? ne s'oint de parfum pour un autre homme. (Quant aux femmes, surtout lorsque ce sont de jeunes mariées, comme celles de Nikératos et de Critobule ici présents, qu'ont-elles encore besoin de parfum? 4 elles en exhalent d'elles-mêmes[1]). Mais l'odeur d'huile des gymnases est plus agréable, quand on la possède, que celle du parfum ne l'est pour les femmes, et elle se fait en son absence plus vivement regretter. Qu'un esclave ou un homme libre se parfume, chacun d'eux exhale aussitôt la même odeur. Mais les odeurs qui résultent des travaux propres aux hommes libres réclament au préalable un noble entraînement longuement poursuivi, pour être agréables et dignes de leur libre condition. »

Lycon dit alors : « Eh bien, voilà l'affaire des jeunes gens; mais nous, qui avons cessé les travaux du gymnase, quelle devra être notre odeur? — Celle de la vertu, par Zeus, répondit Socrate. — Où peut-on se procurer

1. (Αἱ μέντοι... ὄζουσιν, me paraît être une sorte de parenthèse). L'idée émise ici par Socrate peut être complétée par un passage célèbre de l'*Économique* X 2-9, dans lequel Ischomaque déconseille vivement l'emploi des fards à sa jeune femme en lui disant que rien n'est préférable à la beauté de son teint naturel. — L'usage des parfums a été extrêmement répandu pendant toute l'antiquité chez les Grecs et les Romains. On imprégnait volontiers de parfums les appartements.

2 Ἐπεὶ δὲ αὐτοῖς ἡ αὐλητρὶς μὲν ηὔλησεν, ὁ δὲ παῖς ἐκιθάρισε, καὶ ἐδόκουν μάλα ἀμφότεροι ἱκανῶς εὐφραίνειν, εἶπεν ὁ Σωκράτης· «Νὴ Δί', ὦ Καλλία, τελέως ἡμᾶς ἑστιᾷς. Οὐ γὰρ μόνον δεῖπνον ἄμεμπτον παρέθηκας, ἀλλὰ καὶ θεάματα καὶ ἀκροάματα ἥδιστα παρέχεις.» 3 Καὶ ὅς ἔφη· «Τί οὖν εἰ καὶ μύρον τις ἡμῖν ἐνέγκαι, ἵνα καὶ εὐωδίᾳ ἑστιώμεθα; — Μηδαμῶς, ἔφη ὁ Σωκράτης. Ὥσπερ γάρ τοι ἐσθὴς ἄλλη μὲν γυναικί, ἄλλη δὲ ἀνδρὶ καλή, οὕτω καὶ ὀσμὴ ἄλλη μὲν ἀνδρί, ἄλλη δὲ γυναικὶ πρέπει. Καὶ γὰρ ἀνδρὸς μὲν δήπου ἕνεκα ἀνὴρ οὐδεὶς μύρῳ χρίεται. Αἱ μέντοι γυναῖκες ἄλλως τε καὶ ἂν νύμφαι τύχωσιν οὖσαι, ὥσπερ ἡ Νικηράτου τοῦδε καὶ ἡ Κριτοβούλου, μύρου μὲν τί καὶ προσδέονται; 4 αὗται γὰρ τούτου ὄζουσιν. Ἐλαίου δὲ τοῦ ἐν γυμνασίοις ὀσμὴ καὶ παροῦσα ἡδίων ἢ μύρου γυναιξὶ καὶ ἀποῦσα ποθεινοτέρα. Καὶ γὰρ δὴ μύρῳ μὲν ὁ ἀλειψάμενος καὶ δοῦλος καὶ ἐλεύθερος εὐθὺς ἅπας ὅμοιον ὄζει· αἱ δ'ἀπὸ τῶν ἐλευθερίων μόχθων ὀσμαὶ ἐπιτηδευμάτων τε πρῶτον χρηστῶν καὶ χρόνου πολλοῦ δέονται, εἰ μέλλουσιν ἡδεῖαί τε καὶ ἐλευθέριοι ἔσεσθαι.» Καὶ ὁ Λύκων εἶπε· «Οὐκοῦν νέοις μὲν ἂν εἴη ταῦτα· ἡμᾶς δὲ τοὺς μηκέτι γυμναζομένους τίνος ὄζειν δεήσει; — Καλοκἀγαθίας νὴ Δί', ἔφη ὁ Σωκράτης. — Καὶ πόθεν ἄν τις τοῦτο τὸ χρῖμα λάβοι; — Οὐ μὰ Δί',

2 1 ἡ μὲν αὐλητρὶς Aristid. || 5 ἀκροάματα καὶ θεάματα Athen. || 3 1 Καὶ ὅς ἔφη om. E, Athen. || ἡμῖν τις ἐνέγκαι QR ; ἐνέγκαι ἡμῖν V ; ἐνέγκαι τις ἡμῖν Athen. || 2 καὶ om. R || ἑστιώμεθα : ἑστιῳμεθα Richards || 3 γυναικί : γυναικεία Athen. XV 686 D || ἀνδρὶ : ἀνδρεία Athen. || 4 ὀσμὴ : ὀδμὴ F || 4 ἄλλη μὲν γυναικί, ἄλλη δὲ ἀνδρί F Athen. || 5 ἀνὴρ om. Athen. XV 686 E ἀνδρῶν F || 6 μέντοι : γε μὴν Athen. et Aristid. II, 514 || τε καὶ ἂν : τε ἂν καὶ Athen. τε ἣν καὶ Aristid. ἣν ὅταν codd. || 7 ὥσπερ καὶ Q || τοῦδε Aristid. : om. codd ; τε τούτου Athen. || posterius ἡ Athen. : om. codd. et Aristid. : || 8 μὲν τί QR : μέντοι cet. codd. μέν τι Athen. μὲν οὐ Arist. || 4 2 post ὄζουσιν sic interpunxi || τοῖς γυμνασίοις R || παρουσία ἀνδρῶν ἢ μύρου γυναιξὶ ἡδίων Athen. || 4 ὁ om. Athen. || 6 χρηστῶν Athen. : om. codd. || 7 ἐλευθέριοι : -θεροι Q ; θέριαι Athen. || 11 χρῖμα : χρίσμα codd.

ce parfum-là ? — Certainement pas chez les parfumeurs. — Où donc alors ? — Théognis a dit[1] :

« C'est des gens vertueux que tu apprendras la vertu, mais si tu te mêles aux méchants, tu perdras même l'esprit qui est en toi. »

5 Alors Lycon : « Entends-tu, mon fils ? — Oui, par Zeus, dit Socrate, et il en fait son profit. Lorsqu'il voulait remporter la victoire au pancrace, il a examiné avec toi [qui serait pour cela le meilleur des maîtres, et maintenant, s'il désire devenir vertueux, après un nouvel examen fait avec toi] il fréquentera celui qui lui semblera le plus capable de lui faire pratiquer la vertu[2] ». 6 Là-dessus plusieurs prirent la parole. L'un demanda : « Où trouvera-t-il un maître pour cela ? », un autre déclara q 'e la chose ne pouvait même pas être enseignée, un autre, au contraire, que c'était matière d'enseignement s'il en fût. 7 Socrate intervint alors : « Puisqu'il y a contestation sur ce point, remettons-en l'examen à une autre fois. Pour le moment achevons de regarder ce qui est sous nos yeux. Je vois que la danseuse est là debout ; on lui apporte des cerceaux. »

8 Sur ce l'autre jeune fille se mit à jouer de la flûte pour accompagner la danseuse, cependant que quelqu'un, à côté d'elle, lui tendait les cerceaux ; il y en avait douze. Elle les prenait, et tout en dansant les lançait en l'air en les faisant tournoyer, calculant la hauteur à laquelle elle devait les lancer pour les recevoir en mesure[3].

9 Socrate dit alors : « Ce que fait cette jeune fille, mes amis, est une preuve entre beaucoup d'autres de ce que la nature féminine n'est en rien inférieure à celle de l'homme, sauf pour son manque de force et de vigueur*. Ainsi, que ceux d'entre vous qui ont une

1. Vers 35-6 de l'édition de Théognis des « Belles Lettres ». La traduction est celle de M. J. Carrière, dont le texte porte μαθήσεαι au lieu de διδάξεαι.

2. La phrase présente certainement une lacune ; je me suis efforcé de la combler d'une façon vraisemblable.

3. Passage remarquable par sa précision réaliste.

ἔφη, οὐ παρὰ τῶν μυροπωλῶν. — Ἀλλὰ πόθεν δή ; — ὁ μὲν Θέογνις ἔφη ·

Ἐσθλῶν μὲν γὰρ ἀπ' ἐσθλὰ διδάξεαι · ἢν δὲ κακοῖσι
συμμίσγῃς, ἀπολεῖς καὶ τὸν ἐόντα νόον.

5 Καὶ ὁ Λυκὼν εἶπεν · « Ἀκούεις ταῦτα, ὦ υἱέ ; — Ναὶ μὰ Δί', ἔφη ὁ Σωκράτης, καὶ χρῆταί γε. Ἐπεὶ γοῦν νικηφόρος ἐβούλετο τοῦ παγκρατίου γενέσθαι, σὺν σοὶ σκεψάμενος † - - - - -αῦ, ὃς ἂν δοκῇ αὐτῷ ἱκανώτατος εἶναι εἰς ⟨τὸ⟩ ταῦτα ἐπιτηδεῦσαι, τούτῳ συνέσται. » 6
Ἐνταῦθα δὴ πολλοὶ ἐφθέγξαντο · καὶ ὁ μέν τις αὐτῶν εἶπε · « Ποῦ οὖν εὑρήσει τούτου διδάσκαλον ; ὁ δέ τις ὡς οὐδὲ διδακτὸν τοῦτο εἴη, ἕτερος δέ τις ὡς εἴπερ τι καὶ ἄλλο καὶ τοῦτο μαθητόν. 7 Ὁ δὲ Σωκράτης ἔφη · « Τοῦτο μὲν ἐπειδὴ ἀμφίλογόν ἐστιν, εἰς αὖθις ἀποθώμεθα · νυνὶ δὲ τὰ προκείμενα ἀποτελῶμεν. Ὁρῶ γὰρ ἔγωγε τήνδε τὴν ὀρχηστρίδα ἐφεστηκυῖαν καὶ τροχούς τινα αὐτῇ προσφέροντα. »

8 Ἐκ τούτου δὴ ηὔλει μὲν αὐτῇ ἡ ἑτέρα, παρεστηκὼς δέ τις τῇ ὀρχηστρίδι ἀνεδίδου τοὺς τροχοὺς μέχρι δώδεκα. Ἡ δὲ λαμβάνουσα ἅμα τε ὠρχεῖτο καὶ ἀνερρίπτει δινουμένους συντεκμαιρομένη ὅσον ἔδει ῥιπτεῖν ὕψος ὡς ἐν ῥυθμῷ δέχεσθαι αὐτούς.

9 Καὶ ὁ Σωκράτης εἶπεν · « Ἐν πολλοῖς μέν, ὦ ἄνδρες, καὶ ἄλλοις δῆλον καὶ ἐν οἷς δ' ἡ παῖς ποιεῖ ὅτι ἡ γυναικεία φύσις οὐδὲν χείρων τῆς τοῦ ἀνδρὸς οὖσα τυγχάνει, ῥώμης δὲ καὶ ἰσχύος δεῖται. Ὥστε εἴ τις ὑμῶν γυναῖκα

4 12 τῶν om. A E H^1 H^2 || 15 συμμίσγῃς Dindorf : συμμιγῇς codd. || **5** 2 χρῆται : χρήσεται Reiske || 4 σκεψάμενος... αῦ lacunam stat. Weiske || 5 τὸ add. Stephanus || **6** 1 αὐτῶν : αὐτῷ A B E H^1 H^2 || 2 εὑρήσει : εὑρήσεις A B E H^1 H^2 || 3 οὐδὲ : οὐδὲν F οὐ B || τοῦτο : A s. v. D Q R τούτου cet. codd. || 4 μαθητόν Stephanus : μαθητέον codd. || **8** 2 ἀνεδίδου : ἐνεδίδου H^2 || 3-4 δινουμένους Stephanus : δονουμένους codd. || **9** 1 ὦ ἄνδρες om. Aristid. || 2 δ' : δὴ Schenkl || 3 χείρων F Q R : χεῖρον cet. codd. || 4 ῥώμης Mosche : γνώμης codd.

femme n'hésitent pas à lui enseigner ce qu'ils voudraient qu'elle sût[1]. — **10** Comment se fait-il donc, Socrate, demanda Antisthène, qu'avec de telles idées tu ne t'emploies pas pour ton compte à former Xanthippe, au lieu de supporter de vivre avec une femme qui est la plus désagréable des femmes d'aujourd'hui, et même, à mon avis, des femmes du passé et de l'avenir? — C'est, répondit Socrate, parce que je vois que les gens qui veulent devenir d'habiles cavaliers se procurent, non pas les chevaux les plus dociles, mais des chevaux rétifs. Ils estiment, en effet, que s'ils sont capables de maîtriser de telles montures, il leur sera facile de manier les autres chevaux. C'est de la même façon que dans mon désir d'avoir commerce avec les êtres humains et de les fréquenter, j'ai pris cette épouse, sachant bien que si je parvenais à la supporter, mes relations seraient faciles avec tout le reste de l'humanité*. » On trouva cette réplique bien envoyée.

11 Un cercle fut ensuite apporté dont le pourtour intérieur était entièrement garni d'épées dressées. La danseuse faisait la culbute en avant entre ces épées, puis la refaisait en arrière en les franchissant à nouveau, si bien que les spectateurs craignaient qu'elle ne se blessât; mais elle accomplissait ce tour avec assurance et sans nul accroc. **12** Socrate alors interpella Antisthène et lui dit : « Non, vraiment, je ne pense pas que ceux qui voient ce spectacle veuillent encore contester que le courage puisse aussi s'enseigner, du moment que cette danseuse, toute femme qu'elle est, s'élance si hardiment à travers ces épées. **13** — Eh bien donc, répliqua Antisthène, ce Syracusain pourrait-il mieux faire que d'exhiber sa danseuse devant la cité et de déclarer que, si les Athéniens lui donnent de l'argent, il les rendra tous capables d'oser affronter les lances ennemies? **14** — Oui, par Zeus, s'exclama Philippe, j'aurais plaisir pour ma part à voir Pisandre, le démagogue, apprendre à faire la culbute parmi les épées, lui qui maintenant, incapable qu'il est de regarder

1. En imitant l'Ischomaque de l'*Économique* VII-X.

ἔχει, θαρρῶν διδασκέτω ὅ τι βούλοιτ'ἂν αὐτῇ ἐπισταμένῃ χρῆσθαι.» 10 Καὶ ὁ Ἀντισθένης, «Πῶς οὖν, ἔφη, ὦ Σώκρατες, οὕτω γιγνώσκων οὐ καὶ σὺ παιδεύεις Ξανθίππην, ἀλλὰ χρῇ γυναικὶ τῶν οὐσῶν, οἶμαι δὲ καὶ τῶν γεγενημένων καὶ τῶν ἐσομένων χαλεπωτάτῃ ; Ὅτι, ἔφη, ὁρῶ καὶ τοὺς ἱππικοὺς βουλομένους γενέσθαι οὐ τοὺς εὐπειθεστάτους ἀλλὰ τοὺς θυμοειδεῖς ἵππους κτωμένους. Νομίζουσι γάρ, ἂν τοὺς τοιούτους δύνωνται κατέχειν, ῥᾳδίως τοῖς γε ἄλλοις ἵπποις χρήσεσθαι. Κἀγὼ δὴ βουλόμενος ἀνθρώποις χρῆσθαι καὶ ὁμιλεῖν ταύτην κέκτημαι, εὖ εἰδὼς ὅτι εἰ ταύτην ὑποίσω, ῥᾳδίως τοῖς γε ἄλλοις ἅπασιν ἀνθρώποις συνέσομαι.» Καὶ οὗτος μὲν δὴ ὁ λόγος οὐκ ἀπὸ τοῦ σκοποῦ ἔδοξεν εἰρῆσθαι.

11 Μετὰ δὲ τοῦτο κύκλος εἰσηνέχθη περίμεστος ξιφῶν ὀρθῶν. Εἰς οὖν ταῦτα ἡ ὀρχηστρὶς ἐκυβίστα τε καὶ ἐξεκυβίστα ὑπὲρ αὐτῶν. Ὥστε οἱ μὲν θεώμενοι ἐφοβοῦντο μή πάθῃ, ἡ δὲ θαρρούντως τε καὶ ἀσφαλῶς ταῦτα διεπράττετο. 12 Καὶ ὁ Σωκράτης καλέσας τὸν Ἀντισθένην εἶπεν · «Οὔτοι τούς γε θεωμένους τάδε ἀντιλέξειν ἔτι οἴομαι, ὡς οὐχὶ καὶ ἡ ἀνδρεία διδακτόν, ὁπότε αὕτη καίπερ γυνὴ οὖσα οὕτω τολμηρῶς εἰς τὰ ξίφη ἵεται.» 13 Καὶ ὁ Ἀντισθένης εἶπεν · «Ἆρ' οὖν καὶ τῷδε τῷ Συρακοσίῳ κράτιστον ἐπιδείξαντι τῇ πόλει τὴν ὀρχηστρίδα εἰπεῖν, ἐὰν διδῶσιν αὐτῷ Ἀθηναῖοι χρήματα, ποιήσειν πάντας Ἀθηναίους τολμᾶν ὁμόσε ταῖς λόγχαις ἰέναι; » 14 Καὶ ὁ Φίλιππος, «Νὴ Δί', ἔφη, καὶ μὴν ἔγωγε ἡδέως ἂν θεῴμην Πείσανδρον τὸν δημηγόρον μανθάνοντα κυβιστᾶν εἰς τὰς μαχαίρας, ὃς νῦν διὰ τὸ μὴ

10 12 ἔδοξεν : ἔδειξεν E B G H^1 H^a || **11** 2 ὀρθῶν ξιφῶν Q R || εἰς μὲν οὖν D F || 4 ἐφοβοῦντο : ἐθορυβοῦντο Aristid. || πάθῃ : πάθοι G || **12** 3 οὐχὶ : οὐ D F H^2 R || ἡ om. Q || ἀνδρεία : ἀνδρία Q R || 4 καίπερ : καὶ Q R || **13** 1 οὖν : οὐ Richards || 2 ἐπιδείξαντι : -ξαντα F || 4 ποιήσειν Stephanus : ποιήσει codd. || πάντας om. Q R || **14** 3 εἰς : ἐς F.

une lance en face, ne consent même pas à faire campagne avec l'armée[1]. »

Ensuite le jeune garçon se mit à danser. Et Socrate : « Avez-vous vu, dit-il, comment ce bel enfant paraît encore plus beau grâce aux attitudes de la danse, que lorsqu'il est au repos? — Voilà, ce me semble, fit Charmide, l'éloge du maître de danse. **16** — Eh ! oui, par Zeus, répliqua Socrate ; et j'ai fait encore une autre remarque : aucune partie de son corps ne demeurait inactive pendant la danse, mais son cou, ses jambes et ses bras s'exerçaient en même temps ; ainsi doit danser celui qui veut améliorer sa forme physique. Aussi, poursuivit-il, serais-je très heureux, Syracusain, d'apprendre de toi ces attitudes. —A quoi donc, interrogea l'autre, cela te servirait-il? **17** — A danser, par Zeus. » Ce fut un éclat de rire général. Socrate alors de dire avec un air des plus sérieux : « Je vous prête donc à rire? Est-ce parce que je veux améliorer ma santé par l'exercice ou trouver plus de plaisir à manger et à dormir? Est-ce parce que je désire en m'exerçant de la sorte, et non pas à la façon des coureurs du long stade* qui grossisent des jambes et maigrissent des épaules, ni à celle des pugilistes qui grossissent des épaules et maigrissent des jambes, mais en faisant travailler mon corps tout entier, le rendre tout entier bien équilibré? **18** Ou bien riez-vous parce que je n'aurai pas besoin de chercher un partenaire[2], ni de me dévêtir, moi qui suis déjà vieux*, au milieu d'une foule de gens, mais qu'il me suffira d'une salle à sept lits[3], — tout comme aujourd'hui cette pièce a suffi à ce jeune garçon pour se mettre en sueur —, et parce que l'hiver je m'exercerai à l'abri, et à l'ombre lorsqu'il fera trop chaud? **19** Riez-vous

1. Pisandre sert souvent de tête de Turc aux comiques d'Athènes à cause de sa lâcheté et de son embonpoint. — Platon le comique avait composé un Πείσανδρος.

2. Comme il est nécessaire pour le pugilat.

3. Il s'agit là d'une mesure simplement approximative. Les expressions du même type étaient employées d'une manière familière. Cf. P. Chantraine, édition de l'*Économique* (où l'on trouve δεκάκλινος, VIII, 13) page 20, note 2.

δύνασθαι λόγχαις ἀντιϐλέπειν οὐδὲ συστρατεύεσθαι ἐθέλει. »

15 Ἐκ τούτου ὁ παῖς ὠρχήσατο. Καὶ ὁ Σωκράτης εἶπεν· « Εἴδετ', ἔφη, ὡς καλὸς ⟨ὁ⟩ παῖς ὢν ὅμως σὺν τοῖς σχήμασιν ἔτι καλλίων φαίνεται ἢ ὅταν ἡσυχίαν ἔχῃ ; » Καὶ ὁ Χαρμίδης εἶπεν· « Ἐπαινοῦντι ἔοικας τὸν ὀρχηστοδιδάσκαλον. — **16** Ναὶ μὰ τὸν Δί', ἔφη ὁ Σωκράτης· καὶ γὰρ ἄλλο τι προσενενόησα, ὅτι οὐδὲν ἀργὸν τοῦ σώματος ἐν τῇ ὀρχήσει ἦν, ἀλλ' ἅμα καὶ τράχηλος καὶ σκέλη καὶ χεῖρες ἐγυμνάζοντο, ὥσπερ χρὴ ὀρχεῖσθαι τὸν μέλλοντα εὐφορώτερον τὸ σῶμα ἕξειν. Καὶ ἐγὼ μέν, ἔφη, πάνυ ἂν ἡδέως, ὦ Συρακόσιε, μάθοιμι τὰ σχήματα παρὰ σοῦ. » Καὶ ὅς, « Τί οὖν χρήσῃ αὐτοῖς ; » ἔφη. — **17** Ὀρχήσομαι νὴ Δία. » Ἐνταῦθα δὴ ἐγέλασαν ἅπαντες. Καὶ ὁ Σωκράτης μάλα ἐσπουδακότι τῷ προσώπῳ, « Γελᾶτε, ἔφη, ἐπ' ἐμοί ; Πότερον ἐπὶ τούτῳ εἰ βούλομαι γυμναζόμενος μᾶλλον ὑγιαίνειν ἢ [εἰ] ἥδιον ἐσθίειν καὶ καθεύδειν ἢ εἰ τοιούτων γυμνασίων ἐπιθυμῶ, μὴ ὥσπερ οἱ δολιχοδρόμοι τὰ σκέλη μὲν παχύνονται, τοὺς ὤμους δὲ λεπτύνονται, μηδ' ὥσπερ οἱ πύκται τοὺς μὲν ὤμους παχύνονται, τὰ δὲ σκέλη λεπτύνονται, ἀλλὰ παντὶ διαπονῶν τῷ σώματι πᾶν ἰσόρροπον ποιεῖν ; **18** ἢ ἐπ' ἐκείνῳ γελᾶτε, ὅτι οὐ δεήσει με συγγυμναστὴν ζητεῖν, οὐδ' ἐν ὄχλῳ πρεσϐύτην ὄντα ἀποδύεσθαι, ἀλλ' ἀρκέσει μοι οἶκος ἑπτάκλινος, ὥσπερ καὶ νῦν τῷδε τῷ παιδὶ ἤρκησε τόδε τὸ οἴκημα ἐνιδρῶσαι, καὶ χειμῶνος μὲν ἐν στέγῃ γυμνάσομαι, ὅταν δὲ ἄγαν καῦμα ᾖ, ἐν σκιᾷ ; **19** ἢ τόδε γελᾶτε, εἰ μείζω

15 2 Εἴδετ' : ἴδετ' A mg || ὁ add. Schäfer || **16** 2 προσενενόησα Schneider : προσενόησας R ; -νόησα cet. codd. || 5 εὐφορώτερον : -ρώτατον H², E pr. m. || **17** 2 δὴ : δὲ R || μάλα om. R || 5 εἰ om. R ; del. Ernesti || εἰ διὰ Schenkl || 7 τοὺς δὲ (δὲ s. v.) ὤμους δὲ A τοὺς δὲ ὤμους cet. codd. || **19** 1 ἢ F : ἦ cet. codd.

parce que ayant trop de ventre je veux le réduire à une plus juste mesure? Ignorez-vous que dernièrement, de grand matin, Charmide que voici m'a surpris en train de danser? — C'est vrai, par Zeus, affirma Charmide, et d'abord j'en fus abasourdi, et je conçus des craintes pour ta raison. Mais après t'avoir entendu tenir les mêmes propos que maintenant, moi-même, une fois de retour chez moi, je me suis mis, non pas vraiment à danser, faute de l'avoir jamais appris, mais à exécuter des mouvements avec les bras; cela je savais le faire[1]. **20** — Eh! par Zeus, dit Philippe, voilà donc pourquoi le poids de tes jambes paraît à tel point égal à celui de tes épaules que si tu pesais séparément, comme des pains, devant les agoranomes* le haut et le bas de ton corps, tu ne serais passible d'aucune amende.» Callias alors déclara: «Fais-moi signe, Socrate, quand tu voudras prendre tes leçons de danse; je te ferai vis-à-vis et nous apprendrons ensemble.»

21 «Allons, s'écria Philippe, à mon tour d'être accompagné par la flûte, car moi aussi je veux danser.» Il se leva et contrefit en tous points la danse du garçon et celle de la fille. **22** Tout d'abord, comme on avait applaudi la façon dont le garçon était embelli par ses attitudes, il imprima en contraste à tous les mouvements de son corps une allure plus grotesque encore que nature*. La jeune fille s'était courbée en arrière pour faire la roue, lui s'efforçait de la contrefaire en se penchant en avant. Enfin à cause des éloges décernés au garçon parce que tout son corps entrait en jeu dans la danse, il demanda à la joueuse de flûte d'accélérer le rythme et mit en branle tout son corps à la fois: jambes, bras et tête. **23** Puis, n'en pouvant plus, il se jeta sur son lit: «Voilà qui montre, mes amis, déclara-t-il, que ma danse est aussi un bon exercice[2]. En tout cas, elle m'a donné soif. Que l'esclave emplisse

1. Socrate et Charmide se bornent encore à exécuter des mouvements gymnastiques (φοραί); ils ignorent la véritable danse avec ses gestes, ses figures, ses attitudes (σχήματα).
2. A cause de la saine fatigue de tout le corps.

τοῦ καιροῦ τὴν γαστέρα ἔχων μετριωτέραν βούλομαι ποιῆσαι αὐτήν ; ἢ οὐκ ἴστε ὅτι ἔναγχος ἕωθεν Χαρμίδης οὑτοσὶ κατέλαβέ με ὀρχούμενον ? — Ναὶ μὰ τὸν Δί', ἔφη ὁ Χαρμίδης · καὶ τὸ μέν γε, πρῶτον ἐξεπλάγην καὶ ἔδεισα μὴ μαίνοιο · ἐπεὶ δέ σου ἤκουσα ὅμοια οἷς νῦν λέγεις, καὶ αὐτὸς ἐλθὼν οἴκαδε ὠρχούμην μὲν οὔ, οὐ γὰρ πώποτε τοῦτ' ἔμαθον, ἐχειρονόμουν δέ · ταῦτα γὰρ ἠπιστάμην. 20 . — Νὴ Δί', ἔφη ὁ Φίλιππος, καὶ γὰρ οὖν οὕτω τὰ σκέλη τοῖς ὤμοις φαίνει ἰσοφόρα ἔχειν ὥστε δοκεῖς ἐμοί, κἂν εἰ τοῖς ἀγορανόμοις ἀφισταίης ὥσπερ ἄρτους τὰ κάτω πρὸς τὰ ἄνω, ἀζήμιος ἂν γενέσθαι. Καὶ ὁ Καλλίας εἶπεν · « Ὦ Σώκρατες, ἐμὲ μὲν παρακάλει, ὅταν μέλλῃς μανθάνειν ὀρχεῖσθαι, ἵνα σοι ἀντιστοιχῶ τε καὶ συμμανθάνω. »

21 « Ἄγε δή, ἔφη ὁ Φίλιππος, καὶ ἐμοὶ αὐλησάτω, ἵνα καὶ ἐγὼ ὀρχήσωμαι. » Ἐπειδὴ δ' ἀνέστη, διῆλθε μιμούμενος τήν τε τοῦ παιδὸς καὶ τὴν τῆς παιδὸς ὄρχησιν.

22 Καὶ πρῶτον μὲν ὅτι ἐπῄνεσαν ὡς ὁ παῖς σὺν τοῖς σχήμασιν ἔτι καλλίων ἐφαίνετο, ἀνταπέδειξεν ὅ τι κινοίη τοῦ σώματος ἅπαν τῆς φύσεως γελοιότερον · ὅτι δ' ἡ παῖς εἰς τοὔπισθεν καμπτομένη τρόχους ἐμιμεῖτο, ἐκεῖνος ταῦτα εἰς τὸ ἔμπροσθεν ἐπικύπτων μιμεῖσθαι [τροχοὺς] ἐπειρᾶτο. Τέλος δ' ὅτι τὸν παῖδ' ἐπῄνουν ὡς ἐν τῇ ὀρχήσει ἅπαν τὸ σῶμα γυμνάζοι, κελεύσας τὴν αὐλητρίδα θάττονα ῥυθμὸν ἐπάγειν ἵει ἅμα πάντα καὶ σκέλη καὶ χεῖρας καὶ κεφαλήν. 23 Ἐπειδὴ δὲ ἀπειρήκει, κατακλινόμενος εἶπε · « Τεκμήριον, ὦ ἄνδρες, ὅτι καλῶς γυμνάζει καὶ τὰ ἐμὰ ὀρχήματα. Ἐγὼ γοῦν διψῶ · καὶ ὁ παῖς ἐγχεάτω μοι τὴν

19 8 ταῦτα : τοῦτο Mehler || 20 3 ἀφισταίης Cobet ; ἀφιστῴης codd. || 4 τὰ ἄνω πρὸς τὰ κάτω R || 21 3 τὴν post. om. A || 22 1 σὺν : ἐν Mehler || 5 ταῦτα : ταὐτὰ Ernesti κατὰ ταὐτὰ Marchant || τροχούς del. Bornemann || 7 γυμνάζοι : -ζει Q || 7-8 θάττονα ῥυθμὸν Q : θᾶττον ἄρ(ρ)υ(vel ι)θμον cet. codd. || 23 3 γοῦν : γ' οὖν R.

pour moi la grande coupe[1]. — Pour nous également, par Zeus, dit Callias, car nous avons soif nous aussi, tant tu nous a fait rire. » **24** Socrate à son tour prit la parole : « Boire, mes amis, j'y suis aussi pour ma part pleinement disposé. Car il est bien vrai que le vin en arrosant les âmes endort les peines, comme la mandragore endort les gens[2], tandis qu'il éveille la joie, comme l'huile stimule la flamme. **25** Mais il me semble qu'il en est du corps humain comme des plantes. En effet quand la divinité les abreuve trop copieusement, elles ne peuvent se dresser ni se laisser pénétrer par le souffle des brises ; mais lorsqu'elles ne boivent qu'autant qu'il leur plaît, elles croissent tout à fait droit, fleurissent et produisent des fruits. **26** Il en va de même pour nous : si nous nous faisons verser de larges rasades, nous ne tarderons pas à vaciller de corps et d'esprit, et nous ne pourrons même pas retrouver notre souffle, encore bien moins proférer quelque parole. Mais si les serviteurs font tomber pour nous dans de petites coupes une pluie fine et fréquente, — pour m'exprimer moi aussi à la façon de Gorgias[3] —, nous n'en viendrons pas à l'ivresse sous la contrainte du vin, mais sa douce persuasion nous amènera à plus de gaieté. » **27** L'approbation fut unanime. Philippe ajouta que les échansons devaient imiter les bons conducteurs de chars, en activant la course circulaire des coupes[4]. Ainsi firent-ils.

1. La φιάλη est ordinairement une coupe ronde, sans anses ni pied.
2. Il est souvent question chez les Anciens des propriétés soporifiques de la mandragore. Cf. notamment Démosthène, 4e *Philip.* 6.
3. Ce fameux rhéteur, dont Callias suivait les leçons (I, 5) et imitait le langage affecté, se plaisait aux métaphores trop recherchées. Cf. la critique qu'en fait Aristote, *Rhétor.* III, 3, 4 (1406 b 4 sqq.).
4. Les lits de table étaient disposés en cercle ou en fer à cheval.

μεγάλην φιάλην. — Νὴ Δί', ἔφη ὁ Καλλίας, καὶ ἡμῖν γε, ἐπεὶ καὶ ἡμεῖς διψῶμεν ἐπὶ σοὶ γελῶντες.» 24 Ὁ δ' αὖ Σωκράτης εἶπεν· «Ἀλλὰ πίνειν μέν, ὦ ἄνδρες, καὶ ἐμοὶ πάνυ δοκεῖ· τῷ γὰρ ὄντι ὁ οἶνος ἄρδων τὰς ψυχὰς τὰς μὲν λύπας, ὥσπερ ὁ μανδραγόρας τοὺς ἀνθρώπους, κοιμίζει, τὰς δὲ φιλοφροσύνας, ὥσπερ ἔλαιον φλόγα, ἐγείρει. 25 Δοκεῖ μέντοι μοι καὶ τὰ τῶν ἀνδρῶν σώματα ταὐτὰ πάσχειν ἅπερ καὶ τὰ ἐν γῇ φυόμενα. Καὶ γὰρ ἐκεῖνα, ὅταν μὲν ὁ θεὸς αὐτὰ ἄγαν ἀθρόως ποτίζῃ, οὐ δύναται ὀρθοῦσθαι οὐδὲ ταῖς αὔραις διαπνεῖσθαι· ὅταν δ' ὅσῳ ἥδεται τοσοῦτον πίνῃ, καὶ μάλα ὀρθά τε αὔξεται καὶ θάλλοντα ἀφικνεῖται εἰς τὴν καρπογονίαν. 26 Οὕτω δὲ καὶ ἡμεῖς ἂν μὲν ἀθρόον τὸ ποτὸν ἐγχεώμεθα, ταχὺ ἡμῖν καὶ τὰ σώματα καὶ αἱ γνῶμαι σφαλοῦνται, καὶ οὐδὲ ἀναπνεῖν, μὴ ὅτι λέγειν τι δυνησόμεθα· ἂν δὲ ἡμῖν οἱ παῖδες μικραῖς κύλιξι πυκνὰ ἐπιψακάζωσιν, ἵνα καὶ ἐγὼ ἐν Γοργιείοις ῥήμασιν εἴπω, οὕτως οὐ βιαζόμενοι μεθύειν ὑπὸ τοῦ οἴνου ἀλλ' ἀναπειθόμενοι πρὸς τὸ παιγνιωδέστερον ἀφιξόμεθα.» 27 Ἐδόκει μὲν δὴ ταῦτα πᾶσι· προσέθηκε δὲ ὁ Φίλιππος ὡς χρὴ τοὺς οἰνοχόους μιμεῖσθαι τοὺς ἀγαθοὺς ἁρματηλάτας, θᾶττον περιελαύνοντας τὰς κύλικας. Οἱ μὲν δὴ οἰνοχόοι οὕτως ἐποίουν.

23 4 φιάλην om. H², del. Cobet || 24 4 τοὺς om. Athen. XI, 504 C || 25 1 Δοκεῖ γε μέντοι Stob. || ἀνδρῶν : ἀνθρώπων E Athen. || σώματα Athen. : συμποσία codd. et Stob. || 2 ταὐτὰ : ταῦτα codd. et Stob. || τὰ ἐν γῇ φυόμενα Castalio : τὰ τῶν ἐν (τῇ A B H¹ Stob.) γῇ φυομένων codd. Athen. et Stob. || 3 αὐτὰ ὁ θεὸς Stob. || ἄγαν om. Stob. (*Vind.* et *Paris.*) B¹ || 4 διαπνεῖσθαι : διαπλοῦσθαι Athen. || 5 τοσοῦτον Stob. : τοσούτῳ codd. et Stob. *Parisin.* A ; τοσοῦτο Athen. || 26 2 δέ : δὴ Athen. || 3 ἡμῖν : ἡμῶν Athen. et Stob. || σφαλοῦνται : -λλονται Stob. || 5 πυκνὰ : μικρὰ Athen. || ἐπιψακάζωσιν : -ψεκάζωσιν B F H² Q -ψεκάζουσιν R || 6 ἐν om. Athen. || 7 μεθύειν ὑπὸ Athen. et Stob. : μεθύειν post οἴνου habent codd. || 27 4 ἐποίουν : ἐπῄνουν A.

III

1 Ensuite ayant accordé sa cithare sur la flûte le jeune garçon se mit à jouer et à chanter. Tout le monde l'applaudit, et Charmide déclara : « Il me semble, mes amis, que, pour m'exprimer comme Socrate l'a fait sur le vin, cette union de la beauté juvénile et de la musique en endormant les peines éveille aussi l'amour. » 2 Socrate alors reprenant la parole : « Ces exécutants, dit-il, mes amis, se montrent assurément capables de nous charmer. Mais nous estimons, j'en suis sûr, que nous valons beaucoup mieux qu'eux. N'aurions-nous donc pas honte de ne pas même essayer, réunis comme nous voilà, de nous rendre service ou de nous faire plaisir mutuellement?[1] — Eh bien donc, répondirent plusieurs des convives, à toi de nous expliquer le genre de propos auquel nous devons nous livrer pour atteindre au mieux un tel résultat. 3 — Pour ma part, dit Socrate, je serais très heureux d'obtenir de Callias l'accomplissement de sa promesse ; car il a déclaré, n'est-il pas vrai? que si nous dînions ensemble, il nous prouverait sa science. — Ainsi ferai-je, dit Callias, à condition que chacun de vous, sans nulle exception, nous expose ce qu'il sait de bon. — Eh bien, reprit Socrate, nous sommes tous d'accord avec toi pour dire ce que chacun pense savoir de meilleur. 4 — Pour moi donc, déclara Callias, voici ce dont je suis le plus fier : je pense être capable de rendre les hommes meilleurs[2]. — Est-ce donc, interrogea Antisthène, en leur enseignant un métier manuel ou la vertu? — Cette dernière, si la justice est une manifestation de la vertu. — Elle l'est, par Zeus, affirma Antisthène, et de la façon la plus incontestable ; car il est des cas où le courage et le savoir semblent nuisibles pour nos amis et pour

1. On voit comment c'est Socrate qui mène le jeu pour le profit moral des convives.
2. Le terme (βελτίους) dont s'est servi Callias est vague ; d'où, nécessité de préciser.

III

1 Ἐκ δὲ τούτου συνηρμοσμένῃ τῇ λύρᾳ πρὸς τὸν αὐλὸν ἐκιθάρισεν ὁ παῖς καὶ ᾖσεν. Ἔνθα δὴ ἐπῄνεσαν μὲν ἅπαντες· ὁ δὲ Χαρμίδης καὶ εἶπεν· « Ἀλλ' ἐμοὶ μὲν δοκεῖ, ὦ ἄνδρες, ὥσπερ Σωκράτης ἔφη τὸν οἶνον, οὕτω καὶ αὕτη ἡ κρᾶσις τῶν τε παίδων τῆς ὥρας καὶ τῶν φθόγγων τὰς μὲν λύπας κοιμίζειν, τὴν δ' ἀφροδίτην ἐγείρειν. 2 Ἐκ τούτου δὲ πάλιν εἶπεν ὁ Σωκράτης· « Οὗτοι μὲν δή, ὦ ἄνδρες, ἱκανοὶ τέρπειν ἡμᾶς φαίνονται· ἡμεῖς δὲ τούτων οἶδ' ὅτι πολὺ βελτίονες οἰόμεθα εἶναι· οὐκ αἰσχρὸν οὖν εἰ μηδ' ἐπιχειρήσομεν συνόντες ὠφελεῖν τι ἢ εὐφραίνειν ἀλλήλους ; » Ἐντεῦθεν εἶπαν πολλοί· « Σὺ τοίνυν ἡμῖν ἐξηλοῦ ποίων λόγων ἁπτόμενοι μάλιστ' ἂν ταῦτα ποιοῖμεν. 3 — Ἐγὼ μὲν τοίνυν, ἔφη, ἥδιστ' ἂν ἀπολάβοιμι παρὰ Καλλίου τὴν ὑπόσχεσιν. Ἔφη γὰρ δήπου, εἰ συνδειπνοῖμεν, ἐπιδείξειν τὴν αὑτοῦ σοφίαν. — Καὶ ἐπιδείξω γε, ἔφη, ἐὰν καὶ ὑμεῖς ἅπαντες εἰς μέσον φέρητε ὅ τι ἕκαστος ἐπίστασθε ἀγαθόν. — Ἀλλ' οὐδείς σοι, ἔφη, ἀντιλέγει τὸ μὴ οὐ λέξειν ὅ τι ἕκαστος ἡγεῖται πλείστου ἄξιον ἐπίστασθαι. 4 — Ἐγὼ μὲν τοίνυν, ἔφη, λέγω ὑμῖν ἐφ' ᾧ μέγιστον φρονῶ. Ἀνθρώπους γὰρ οἶμαι ἱκανὸς εἶναι βελτίους ποιεῖν. » Καὶ ὁ Ἀντισθένης εἶπε· « Πότερον τέχνην τινὰ βαναυσικὴν ἢ καλοκἀγαθίαν διδάσκων ; — Εἰ καλοκάγαθία ἐστὶν ἡ δικαιοσύνη. — Νὴ Δί', ἔφη ὁ Ἀντισθένης, ἥ γε ἀναμφιλογωτάτη· ἐπεί τοι ἀνδρεία μὲν καὶ σοφία ἔστιν ὅτε βλαβερὰ καὶ φίλοις

III 1 5 οὕτω : D F G H[1] R : οὕτως cet. codd. || αὕτη Stephanus : αὑτὴ codd. || **2** 2 Οὗτοι : οὕτω D F || 4 μηδ' : μὴ R || 5 εἶπαν : εἶπον D F H[2] Q R || **3** 2 ἀπολάβοιμι : ἀπολαύοιμι R || 3 αὑτοῦ Stephanus : αὐτοῦ codd. || **4** 1 ἔφη om. H[2] || 2 λέγω : λέξω Mehler || 4 πότερον DF : ποτέραν cet. codd. || 5 εἰ F H[2] Q : ᾗ A ; ἡ cet. codd. ἣ Weiske || 6 ἔφη om. Q || 7 ἀνδρεία : ἀνδρία QR.

l'État, tandis que la justice n'est en aucune manière associée à l'injustice[1]. 5 — Eh bien, dit Callias, quand chacun de vous aura énoncé ce qu'il sait d'utile[2], je ne refuserai pas de faire connaître par quel moyen j'obtiens le résultat dont j'ai parlé. Allons, poursuivit-il, à ton tour, Nikératos, de dire de quelle science tu te sens fier. — Mon père, répondit Nikératos, qui veillait à ce que je devinsse un homme de bien, m'a obligé à apprendre tous les vers d'Homère[3]. Aussi pourrais-je maintenant réciter par cœur d'un bout à l'autre l'Iliade et l'Odyssée. 6 — Ignores-tu, fit Antisthène, que tous les rhapsodes eux aussi savent ces vers? — Comment pourrais-je l'ignorer, moi qui suis leur auditeur presque quotidien? — Connais-tu donc une engeance plus sotte que celle des rhapsodes?* — Non, par Zeus, répondit Nikératos, non vraiment je ne le crois pas. — Il est clair, en effet, dit Socrate, qu'ils ne connaissent pas le sens caché des vers. Mais toi tu as donné force argent à Stésimbrote, à Anaximandre et à quantité d'autres, si bien que rien ne t'échappe de ce qu'ils contiennent de précieux*. 7 Et toi, continua-t-il, Critobule, de quoi es-tu le plus fier? — De ma beauté, répondit-il. — Est-ce donc que toi aussi, interrogea Socrate, tu vas pouvoir soutenir que grâce à ta beauté tu es capable de nous rendre meilleurs? — Sans cela il est clair que je ferais piètre figure. — 8 Et toi, continua Socrate, de quoi es-tu fier, Antisthène? — De ma richesse. » Hermogène lui demanda s'il avait beaucoup d'argent. Il jura que non, « pas même une obole ». « Du moins possèdes-tu beaucoup de terre? — Peut-être autant qu'il en faudrait à notre Autolycos pour se saupoudrer de poussière*. 9 — Il faudra t'entendre toi aussi. Et toi, Charmide, poursuivit Socrate, de quoi

1. C'est donc la justice que prétend enseigner Callias, elle qui représente une des plus belles manifestations de la valeur morale, puisqu'elle n'est jamais nuisible à autrui.

2. C'est-à-dire ce dont la connaissance peut être utile aux autres. Cf. les propos de Socrate au paragr. 2.

3. Les poèmes d'Homère étaient communément considérés comme une source de sagesse et de vertu.

καὶ πόλει δοκεῖ εἶναι, ἡ δὲ δικαιοσύνη οὐδὲ καθ' ἓν συμμίγνυται τῇ ἀδικίᾳ. 5 Ἐπειδὰν τοίνυν καὶ ὑμῶν ἕκαστος εἴπῃ ὅ τι ὠφέλιμον ἔχει, τότε κἀγὼ οὐ φθονήσω εἰπεῖν τὴν τέχνην δι' ἧς τοῦτο ἀπεργάζομαι. Ἀλλὰ σὺ αὖ, ἔφη, λέγε, ὦ Νικήρατε, ἐπὶ ποίᾳ ἐπιστήμῃ μέγα φρονεῖς ; » Καὶ ὃς εἶπεν · « Ὁ πατὴρ ὁ ἐπιμελούμενος ὅπως ἀνὴρ ἀγαθὸς γενοίμην ἠνάγκασέ με πάντα τὰ Ὁμήρου ἔπη μαθεῖν · καὶ νῦν δυναίμην ἂν Ἰλιάδα ὅλην καὶ Ὀδύσσειαν ἀπὸ στόματος εἰπεῖν. 6 — Ἐκεῖνο δ', ἔφη ὁ Ἀντισθένης, λέληθέ σε, ὅτι καὶ οἱ ῥαψῳδοὶ πάντες ἐπίστανται ταῦτα τὰ ἔπη ; — Καὶ πῶς ἄν, ἔφη, λελήθοι ἀκροώμενόν γε αὐτῶν ὀλίγου ἂν ἑκάστην ἡμέραν ; — Οἶσθά τι οὖν ἔθνος, ἔφη, ἠλιθιώτερον ῥαψῳδῶν ; — Οὐ μὰ τὸν Δί', ἔφη ὁ Νικήρατος, οὔκουν ἔμοιγε δοκεῖ. — Δῆλον γάρ, ἔφη ὁ Σωκράτης, ὅτι τὰς ὑπονοίας οὐκ ἐπίστανται. Σὺ δὲ Στησιμβρότῳ τε καὶ Ἀναξιμάνδρῳ καὶ ἄλλοις πολλοῖς πολὺ δέδωκας ἀργύριον, ὥστε οὐδέν σε τῶν πολλοῦ ἀξίων λέληθε. 7 Τί γὰρ σύ, ἔφη, ὦ Κριτόβουλε, ἐπὶ τίνι μέγιστον φρονεῖς ; — Ἐπὶ κάλλει, ἔφη. — Ἦ οὖν καὶ σύ, ἔφη ὁ Σωκράτης, ἕξεις λέγειν ὅτι τῷ σῷ κάλλει ἱκανὸς εἶ βελτίους ἡμᾶς ποιεῖν ; — Εἰ δὲ μή, δῆλόν γε ὅτι φαῦλος φανοῦμαι. 8 — Τί γὰρ σύ, εἶπεν, ἐπὶ τίνι μέγα φρονεῖς, ὦ Ἀντίσθενες ; — Ἐπὶ πλούτῳ, ἔφη. » ὁ μὲν δὴ Ἑρμογένης ἀνήρετο εἰ πολὺ εἴη αὐτῷ ἀργύριον. Ὁ δὲ ἀπώμοσε μηδὲ ὀβολόν. « Ἀλλὰ γῆν πολλὴν κέκτησαι ; — Ἴσως ἄν, ἔφη, Αὐτολύκῳ τούτῳ ἱκανὴ γένοιτο ἐγκονίσασθαι. 9 — Ἀκουστέον ἂν εἴη καὶ σοῦ. Τί γὰρ σύ, ἔφη, ὦ Χαρμίδη, ἐπὶ τίνι μέγα φρονεῖς ; — Ἐγὼ

5 1 ὑμῶν Q : ἡμῶν cet. codd. || 4 ἔφη om. H^2 || 5 ὁ posterius om. D E H^2 del. Bach || **6** 5 ἠλιθιώτερόν γε G || 6 ἔφη ἔθνος Q || **7** 3 ἔφη post Σωκρ. D F Q R || ὁ Σωκράτης Castelio : ὦ Σώκρατες codd. || **8** 3 δὴ : δὲ B γὰρ A || 4 πολλὴν ἔφη D F || **9** 2 ὦ Χαρμίδη : ὁ Χαρμίδης Q R (Q ex correctione).

es-tu fier ? — Moi, c'est de ma pauvreté que je le suis. — Par Zeus, dit Socrate, c'est d'une agréable chose ; car elle ne suscite aucunement l'envie, aucunement la dispute ; elle se conserve sans qu'on veille sur elle, et la négligence la fortifie. **10** — Et toi, demanda Callias, de quoi es-tu fier, Socrate ? » S'étant alors composé un visage plein de gravité Socrate répondit : « D'être un entremetteur[1]. » On éclata de rire à ce mot. « Vous avez beau rire, reprit-il, je sais, moi, que je gagnerais des tas d'argent si je voulais exploiter mon talent. **11** — Quant à toi, dit Lycon s'adressant à Philippe, c'est, à n'en pas douter, ton talent de faire rire qui te rend fier. — Oui, et à plus juste titre, à mon sens, déclara l'autre, que l'acteur Callippidès[2] qui crève d'orgueil parce qu'il est capable de faire pleurer une foule de spectateurs. **12** — Et toi, de ton côté, Lycon, interrogea Antisthène, nous diras-tu d'où te vient ta fierté ? — Ne savez-vous donc pas tous, répondit-il, que c'est de mon fils que voici ? — Et lui, dit quelqu'un, c'est assurément de sa victoire. — Non, par Zeus ! » répondit Autolycos en rougissant. **13** Tous charmés d'entendre sa voix le regardèrent. « Mais alors, lui demanda l'un des convives, de quoi donc, Autolycos ? » Il répondit : « De mon père », et en même temps il se pencha vers lui. « Sais-tu bien, Lycon, s'écria Callias à cette vue, que tu es l'homme le plus riche du monde ? — Non, par Zeus, vraiment je ne le sais pas. — Ne vois-tu pas cependant que tu n'échangerais pas ton fils contre les richesses du Grand Roi ? — Oui, me voilà obligé d'avouer que j'ai bien l'air d'être l'homme le plus riche du monde[3]. **14** — Et toi, Hermogène, demanda Nikératos, de quoi surtout te glorifies-tu ? —

1. Propos paradoxal par lequel Socrate veut frapper vivement l'esprit des convives.

2. Illustre acteur tragique du v[e] siècle et du début du iv[e], son jeu d'un réalisme outré l'avait fait surnommer Πίθηκος (le singe).

3. Joli passage, qui porte bien la marque de Xénophon. Il excelle dans les scènes où il met en jeu les sentiments de famille.

αὖ, ἔφη, ἐπὶ πενίᾳ μέγα φρονῶ. — Νὴ Δί', ἔφη ὁ Σωκράτης, ἐπ' εὐχαρίστῳ γε πράγματι. Τοῦτο γὰρ δὴ ἥκιστα μὲν ἐπίφθονον, ἥκιστα δὲ περιμάχητον, καὶ ἀφύλακτον ὂν σῴζεται καὶ ἀμελούμενον ἰσχυρότερον γίγνεται. 10 — Σὺ δὲ δή, ἔφη ὁ Καλλίας, ἐπὶ τίνι μέγα φρονεῖς, ὦ Σώκρατες ; » Καὶ ὃς μάλα σεμνῶς ἀνασπάσας τὸ πρόσωπον · « Ἐπὶ μαστροπείᾳ, εἶπεν. » Ἐπεὶ δὲ ἐγέλασαν ἐπ' αὐτῷ, « Ὑμεῖς μὲν γελᾶτε, ἔφη, ἐγὼ δὲ οἶδ' ὅτι καὶ πάνυ ἂν πολλὰ χρήματα λαμβάνοιμι, εἰ βουλοίμην χρῆσθαι τῇ τέχνῃ. 11 — Σύ γε μὴν δῆλον, ἔφη ὁ Λυκὼν τὸν Φίλιππον ⟨προσειπών, ὅτι⟩ ἐπὶ τῷ γελωτοποιεῖν μέγα φρονεῖς. — Δικαιότερόν γ', ἔφη, οἶομαι, ἢ Καλλιππίδης ὁ ὑποκριτής, ὃς ὑπερσεμνύνεται ὅτι δύναται πολλοὺς κλαίοντας καθίζειν. 12 — Οὐκοῦν καὶ σύ, ἔφη ὁ Ἀντισθένης, λέξεις, ὦ Λύκων, ἐπὶ τίνι μέγα φρονεῖς ; » Καὶ ὃς ἔφη · « Οὐ γὰρ ἅπαντες ἴστε, ἔφη, ⟨ὅτι⟩ ἐπὶ τούτῳ τῷ υἱεῖ ; — Οὗτός γε μήν, ἔφη τις, δῆλον ὅτι ἐπὶ τῷ νικηφόρος εἶναι. » Καὶ ὁ Αὐτόλυκος ἀνερυθριάσας εἶπε · « Μὰ Δί' οὐκ ἔγωγε. » 13 Ἐπεὶ δὲ ἅπαντες ἡσθέντες, ὅτι ἤκουσαν αὐτοῦ φωνήσαντος προσέβλεψαν, ἤρετό τις αὐτόν · « Ἀλλ' ἐπὶ τῷ μήν, ὦ Αὐτόλυκε ; » Ὁ δ' εἶπεν · « Ἐπὶ τῷ πατρί », καὶ ἅμα ἐνεκλίθη αὐτῷ. Καὶ ὁ Καλλίας ἰδών · « Ἆρ' οἶσθα, ἔφη, ὦ Λύκων, ὅτι πλουσιώτατος εἶ ἀνθρώπων ; — Μὰ Δί', ἔφη, τοῦτο μέντοι ἐγὼ οὐκ οἶδα. — Ἀλλὰ λανθάνει σε ὅτι οὐκ ἂν δέξαιο τὰ βασιλέως χρήματα ἀντὶ τοῦ υἱοῦ ; — Ἐπ' αὐτοφώρῳ εἴλημμαι, ἔφη, πλουσιώτατος, ὡς ἔοικεν, ἀνθρώπων ὤν. 14. — Σὺ δέ, ἔφη ὁ Νικήρατος, ὦ Ἑρμόγενες, ἐπὶ τίνι μάλιστα ἀγάλλῃ ; » Καὶ ὅς, « Ἐπὶ

9 3 αὖ : οὖν R || μέγα φρονῶ : μεγαλοφρονῶ Stob. *Paris.* || 4 εὐχαρίστῳ : εὐχαρίτῳ A B G H^1 ; εὐχάριτι Rich. || γὰρ om. Stob. *Paris.* || 10 4 αὐτῷ Abresch. : αὐτὸν codd. || 11 2 προσειπών add. Rettig. || 4 ὅτι add. J. Brown || 12 2 ὦ Λύκων λέξεις Q || 3 prius ἔφη del. Mehler || ὅτι add. Stephanus || 13 3 εἶπεν ὅτι D F G H^2 R || 4 ἐνεκλίθη : ἀνεκλίθη D || 8 ἔφη, εἴλημμαι Q R || 14 2 ὁ Νικήρατος, ὦ Ἑρμόγενες, Q R.

De la valeur et de la puissance de mes amis, et de ce que, étant tels qu'ils sont, ils prennent soin de moi. » Tous alors de tourner les yeux vers lui, tandis que plusieurs lui demandaient s'il leur révélerait qui ils étaient. Il répondit qu'il ne s'y refuserait pas.

IV

1 Là-dessus Socrate prit la parole : « Voici donc, je pense, ce qu'il nous reste à faire : que chacun démontre l'excellence de ce dont il a promis l'éloge. — Je vous prie de m'écouter le premier, dit Callias[1]. Pendant que je vous entends vous demander ce que c'est que la justice, je rends, moi, les hommes plus justes. » Alors Socrate : « Comment donc, mon bon ami ? — En leur donnant de l'argent, par Zeus ! » **2** Alors Antisthène se redressa et l'interrogea d'un ton péremptoire : « Les hommes, Callias, te paraissent-ils loger la justice dans leurs âmes ou dans leur bourse ? — Dans leurs âmes, répondit-il. — Et alors, toi, c'est en mettant de l'argent dans leur bourse que tu rends leurs âmes plus justes ? — Certainement. — Comment cela ? — Parce que sachant qu'ils ont de quoi acheter les choses nécessaires pour vivre, ils se refusent à courir les risques de la malhonnêteté. **3** — Te rendent-ils ce qu'ils ont reçu de toi ? — Non, par Zeus, bien sûr que non. — Eh bien alors, te témoignent-ils de la reconnaissance en échange de ton argent ? — Non, par Zeus, pas même, mais quelques-uns me détestent même plus encore qu'auparavant. — L'étrange chose ! s'exclama Antisthène, tout en le fixant comme pour le confondre : tu peux rendre ces gens justes envers autrui, mais non envers toi-même ! **4** — Qu'y a-t-il là d'étrange ? objecta Callias. Ne vois-tu pas aussi beaucoup de charpentiers et d'architectes, qui tout en construisant des maisons pour nombre de gens n'en

1. On sent Callias pressé de parler, pensant y trouver une satisfaction pour sa vanité.

φίλων, ἔφη, ἀρετῇ καὶ δυνάμει, καὶ ὅτι τοιοῦτοι ὄντες ἐμοῦ ἐπιμέλονται. » Ἐνταῦθα τοίνυν πάντες προσέβλεψαν αὐτῷ, καὶ πολλοὶ ἅμα ἤροντο εἰ καὶ σφίσι δηλώσοι αὐτούς. Ὁ δὲ εἶπεν ὅτι οὐ φθονήσει.

IV

1 Ἐκ τούτου ἔλεξεν ὁ Σωκράτης· « Οὐκοῦν λοιπὸν ἂν εἴη ἡμῖν ἃ ἕκαστος ὑπέσχετο ἀποδεικνύναι ὡς πολλοῦ ἄξιά ἐστιν. — Ἀκούοιτ' ἄν, ἔφη ὁ Καλλίας, ἐμοῦ πρῶτον. Ἐγὼ γὰρ ἐν τῷ χρόνῳ ᾧ ὑμῶν ἀκούω ἀπορούντων τί τὸ δίκαιον, ἐν τούτῳ δικαιοτέρους τοὺς ἀνθρώπους ποιῶ. » Καὶ ὁ Σωκράτης, « Πῶς, ὦ λῷστε; ἔφη — Διδοὺς νὴ Δί' ἀργύριον. » 2 Καὶ ὁ Ἀντισθένης ἐπαναστὰς μαλὰ ἐλεγκτικῶς αὐτὸν ἐπήρετο· « Οἱ δὲ ἄνθρωποι, ὦ Καλλία, πότερον ἐν ταῖς ψυχαῖς ἢ ἐν τῷ βαλαντίῳ τὸ δίκαιόν σοι δοκοῦσιν ἔχειν; — Ἐν ταῖς ψυχαῖς, ἔφη. — Κἄπειτα σὺ εἰς τὸ βαλάντιον διδοὺς ἀργύριον τὰς ψυχὰς δικαιοτέρας ποιεῖς; — Μάλιστα. — Πῶς; — Ὅτι διὰ τὸ εἰδέναι ὡς ἔστιν ὅτου πριάμενοι τὰ ἐπιτήδεια ἕξουσιν οὐκ ἐθέλουσι κακουργοῦντες κινδυνεύειν. 3 — Ἦ καί σοι, ἔφη, ἀποδιδόασιν ὅ τι ἂν λάβωσι; — Μὰ τὸν Δί', ἔφη, οὐ μὲν δή. — Τί δέ, ἀντὶ τοῦ ἀργυρίου χάριτας; — Οὐ μὰ τὸν Δί', ἔφη, οὐδὲ τοῦτο, ἀλλ' ἔνιοι καὶ ἐχθιόνως ἔχουσιν ἢ πρὶν λαβεῖν. — Θαυμαστά γ', ἔφη ὁ Ἀντισθένης ἅμα εἰσβλέπων ὡς ἐλέγχων αὐτοῦ, εἰ πρὸς μὲν τοὺς ἄλλους δύνασαι δικαίους [ἂν] ποιεῖν αὐτούς, πρὸς δὲ σαυτὸν οὔ. 4 — Καὶ τί τοῦτ', ἔφη ὁ Καλλίας, θαυμαστόν; οὐ καὶ τέκτονάς τε καὶ οἰκοδόμους πολλοὺς ὁρᾷς οἳ ἄλλοις μὲν πολλοῖς

14 5 δηλώσοι D F H^2 et G s. v : δηλώσει cet. codd.
IV 1 4 τῷ χρόνῳ del. Mehler || 5 τοὺς ἀνθρώπους : τῶν ἀνθρώπων A B C H^1 H^3. || 2 3 et 5 βαλλαντίῳ et βαλλάντιον F G H^3 || 5 δικαιοτέρας : δικαιοτέρους V || 3 1 Ἢ : ἢ A B E^2 G H^1 H^3 || 7 ἄν del. Stephanus.

peuvent construire pour eux-mêmes, mais habitent dans des maisons louées? Oui, beau sophiste, souffre qu'ainsi je te confonde. » **5** Socrate intervint alors : « Eh oui, par Zeus, il doit le souffrir. Car on dit, n'est-il pas vrai? que les devins eux aussi, tout en annonçant aux autres l'avenir, ne prévoient pas ce qui les attend eux-mêmes[1]. » **6** Ainsi finit la discussion.

Nikératos prit alors la parole : « Apprenez de moi à mon tour, je vous prie, en quoi vous deviendrez meilleurs, si vous me fréquentez. Vous le savez, bien sûr, Homère, cet homme si savant, a traité dans ses vers de presque toutes les activités humaines. C'est pourquoi quiconque parmi vous voudra devenir capable de bien administrer sa maison, de haranguer le peuple, de commander une armée, ou se rendre semblable à Achille, à Ajax, à Nestor ou à Ulysse, devra cultiver ma société ; car je suis expert en tout cela. — Connais-tu aussi l'art de régner, demanda Antisthène, puisque, tu le sais, Homère a loué Agamemnon d'être à la fois un noble roi et un vigoureux combattant[2]? — Oui, et je sais aussi, par Zeus, qu'un conducteur de char doit doubler en rasant la borne*.

« Lui-même se pencher sur le char bien poli
légèrement à gauche, et le cheval de droite
le stimuler de l'aiguillon et de la voix
en lui rendant les rênes*. »

7 J'ai encore connaissance d'une autre chose, que vous pourrez expérimenter séance tenante. Homère a dit quelque part : « Avec des oignons pour accompagner le breuvage*. » Que l'on apporte donc de l'oignon*, et son bienfait pour vous sera immédiat : vous aurez plus de plaisir à boire. **8** Mes amis, plaisanta Charmide, notre Nikératos désire sentir l'oignon en rentrant au logis, bonne garantie pour sa femme que personne n'a même pu songer à l'embrasser[3]. — Oui, par Zeus, dit

1. Pour la valeur de cette intervention de Socrate, cf. l'*Introduction*, p. 18.
2. *Iliade*, III, 179.
3. Cf. pour une plaisanterie du même genre Aristoph. *Thesmoph.* v. 492 sqq.

ποιοῦσιν οἰκίας, ἑαυτοῖς δὲ οὐ δύνανται ποιῆσαι, ἀλλ' ἐν μισθωταῖς οἰκοῦσι ; καὶ ἀνάσχου μέντοι, ὦ σοφιστά, ἐλεγχόμενος. 5 — Νὴ Δί', ἔφη ὁ Σωκράτης, ἀνεχέσθω μέντοι · ἐπεὶ καὶ οἱ μάντεις λέγονται δήπου ἄλλοις μὲν προαγορεύειν τὸ μέλλον, ἑαυτοῖς δὲ μὴ προορᾶν τὸ ἐπιόν. » 6 Οὗτος μὲν δὴ ὁ λόγος ἐνταῦθα ἔληξεν. Ἐκ τούτου δὲ ὁ Νικήρατος, « Ἀκούοιτ' ἄν, ἔφη, καὶ ἐμοῦ ἃ ἔσεσθε βελτίονες, ἂν ἐμοὶ συνῆτε. Ἴστε γὰρ δήπου ὅτι « Ὅμηρος ὁ σοφώτατος πεποίηκε σχεδὸν περὶ πάντων τῶν ἀνθρωπίνων. Ὅστις ἂν οὖν ὑμῶν βούληται ἢ οἰκονομικὸς ἢ δημηγορικὸς ἢ στρατηγικὸς γενέσθαι ἢ ὅμοιος Ἀχιλλεῖ ἢ Αἴαντι ἢ Νέστορι ἢ Ὀδυσσεῖ, ἐμὲ θεραπευέτω. Ἐγὼ γὰρ ταῦτα πάντα ἐπίσταμαι. — Ἦ καὶ βασιλεύειν, ἔφη ὁ Ἀντισθένης, ἐπίστασαι, ὅτι οἶσθα ἐπαινέσαντα αὐτὸν τὸν Ἀγαμέμνονα ὡς βασιλεύς τε εἴη ἀγαθὸς κρατερός τ' αἰχμητής ; — Καὶ ναὶ μὰ Δί', ἔφη, ἔγωγε ὅτι ἁρματηλατοῦντα δεῖ ἐγγὺς μὲν τῆς στήλης κάμψαι,

« αὐτὸν δὲ κλινθῆναι εὐξέστου ἐπὶ δίφρου
ἦκ' ἐπ' ἀριστερὰ τοῖιν, ἀτὰρ τὸν δεξιὸν ἵππον
κένσαι ὁμοκλήσαντ' εἶξαί τέ οἱ ἡνία χερσί. »

7 Καὶ πρὸς τούτοις γε ἄλλο οἶδα, καὶ ὑμῖν αὐτίκα μάλ' ἔξεστι πειρᾶσθαι. Εἶπε γάρ που Ὅμηρος · « Ἐπὶ δὲ κρόμυον ποτῷ ὄψον. » Ἐὰν οὖν ἐνέγκῃ τις κρόμμυον, αὐτίκα μάλα τοῦτό γε ὠφελημένοι ἔσεσθε · ἥδιον γὰρ πιεῖσθε. » 8 Καὶ ὁ Χαρμίδης εἶπεν · « Ὦ ἄνδρες, ὁ Νικήρατος κρομμύων ὄζων ἐπιθυμεῖ οἴκαδε ἐλθεῖν, ἵν' ἡ γυνὴ αὐτοῦ πιστεύῃ μηδὲ διανοηθῆναι μηδένα ἂν φιλῆσαι αὐτόν. — Νὴ Δί', ἔφη ὁ Σωκράτης, ἀλλ' ἄλλην

4 5 μισθωταῖς Portus : μισθῶ αὐταῖς uel αὐτάς, αὐτοῖς codd. || 5 3 προαγορεύειν : προσαγορεύειν B D. || 6 3 ἂν : ἢν Q R || 4 Ὅμηρος : ὁ Ὅμηρος F R || 7 2 μάλ' : μάλα G μὰ δί' cet. codd. || 3 κρόμυον D G H[2] Q R || 4 τοῦτο : τούτῳ B E G H[1] R || 8 3 μηδὲ Mehler : μὴ codd. || 4 ἂν fort. spurium putat Marchant.

Socrate, mais nous risquerions, je pense, de donner aussi de nous une plaisante idée. L'oignon, en effet, semble bien être réellement un assaisonnement, lui qui ajoute de l'agrément à la fois à la nourriture et à la boisson. Si donc nous nous mettons à en croquer même après le repas, attention ! on va dire que nous sommes venus nous goberger chez Callias[1]. **9** — Non, pas du tout, Socrate, répliqua Charmide ; car c'est pour qui s'apprête au combat qu'il est bon de croquer de l'oignon, comme certaines gens font manger de l'ail à leurs coqs avant de les mettre aux prises. Pour nous, il est vrai, nous sommes sans doute plus disposés à embrasser qu'à combattre. » **10** C'est à peu près ainsi que l'on en termina avec ce sujet.

« A mon tour donc, fit alors Critobule ; je vais expliquer pourquoi je suis fier de ma beauté. — Parle, dirent les convives. — Eh bien, si je ne suis pas beau, comme je crois l'être, il serait juste que vous soyez châtiés pour votre tromperie ; car, sans que personne vous le demande, vous ne cessez d'affirmer avec serment que je le suis. Et moi, bien sûr, je vous crois ; car je vous estime gens de bien. **11** Mais si réellement je suis beau, et si vous éprouvez à mon égard ce que je ressens pour qui me paraît beau, alors, je le jure par tous les dieux, je n'échangerais pas ma beauté contre l'empire du Grand Roi. **12** J'ai plus de plaisir, en effet, à contempler Clinias* que tout le reste des beautés du monde. J'accepterais d'être aveugle pour toutes choses, plutôt que de l'être pour le seul Clinias. J'en veux à la nuit et au sommeil parce qu'ils me dérobent sa vue, mais je sais un gré infini au jour et au soleil qui me montrent de nouveau Clinias. **13** Nous avons bien le droit, d'autre part, nous qui sommes beaux, de nous sentir fiers de ceci : c'est par son labeur que l'homme vigoureux doit se procurer les biens qu'il

1. Socrate paraît vouloir dire qu'on les accusera de gourmandise parce que, non contents de l'excellent vin que leur fait servir Callias, ils voudront en croquant de l'oignon le rendre plus agréable encore.

που δόξαν γελοίαν κίνδυνος ἡμῖν προσλαβεῖν. Ὄψον μὲν γὰρ δὴ ὄντως ἔοικεν εἶναι, ὡς κρόμμυόν γε οὐ μόνον σῖτον ἀλλὰ καὶ ποτὸν ἡδύνει. Εἰ δὲ δὴ τοῦτο καὶ μετὰ δεῖπνον τρωξόμεθα, ὅπως μὴ φήσῃ τις ἡμᾶς πρὸς Καλλίαν ἐλθόντας ἡδυπαθεῖν. 9 — Μηδαμῶς, ἔφη, ὦ Σώκρατες. Εἰς μὲν γὰρ μάχην ὁρμωμένῳ καλῶς ἔχει κρόμμυον ὑποτρώγειν, ὥσπερ ἔνιοι τοὺς ἀλεκτρύονας σκόροδα σιτίσαντες συμβάλλουσιν· ἡμεῖς δὲ ἴσως βουλευόμεθα ὅπως φιλήσομέν τινα μᾶλλον ἢ μαχούμεθα.» 10 Καὶ οὗτος μὲν δὴ ὁ λόγος οὕτω πως ἐπαύσατο.

Ὁ δὲ Κριτόβουλος, «Οὐκοῦν αὖ ἐγὼ λέξω, ἔφη, ἐξ ὧν ἐπὶ τῷ κάλλει μέγα φρονῶ. — Λέγε, ἔφασαν. — Εἰ μὲν τοίνυν μὴ καλός εἰμι, ὡς οἴομαι, ὑμεῖς ἂν δικαίως ἀπάτης δίκην ὑπέχοιτε· οὐδενὸς γὰρ ὁρκίζοντος ἀεὶ ὀμνύοντες καλόν μέ φατε εἶναι. Κἀγὼ μέντοι πιστεύω. Καλοὺς γὰρ καὶ ἀγαθοὺς ὑμᾶς ἄνδρας νομίζω. 11 Εἰ δ'εἰμί τε τῷ ὄντι καλὸς καὶ ὑμεῖς τὰ αὐτὰ πρὸς ἐμὲ πάσχετε οἷάπερ ἐγὼ πρὸς τὸν ἐμοὶ δοκοῦντα καλὸν εἶναι, ὄμνυμι πάντας θεοὺς μὴ ἑλέσθαι ἂν τὴν βασιλέως ἀρχὴν ἀντὶ τοῦ καλὸς εἶναι. 12 Νῦν γὰρ ἐγὼ Κλεινίαν ἥδιον μὲν θεῶμαι ἢ τἆλλα πάντα τὰ ἐν ἀνθρώποις καλά· τυφλὸς δὲ τῶν ἄλλων ἁπάντων μᾶλλον δεξαίμην ἂν εἶναι ἢ Κλεινίου ἑνὸς ὄντος· ἄχθομαι δὲ καὶ νυκτὶ καὶ ὕπνῳ ὅτι ἐκεῖνον οὐχ ὁρῶ, ἡμέρᾳ δὲ καὶ ἡλίῳ τὴν μεγίστην χάριν οἶδα ὅτι μοι Κλεινίαν ἀναφαίνουσιν. 13 Ἄξιόν γε μὴν ἡμῖν τοῖς καλοῖς καὶ ἐπὶ τοῖσδε μέγα φρονεῖν, ὅτι τὸν μὲν ἰσχυρὸν πονοῦντα δεῖ κτᾶσθαι τἀγαθὰ καὶ τὸν ἀνδρεῖον

8 6 ὄντως Wyttenbach : οὕτως codd. || 7 σῖτον et ποτὸν transpos. Mosche || **9** 2 κρόμυον : D G H² Q R || 5 φιλήσομεν : φιλήσωμεν Q R || **11** 2 τὰ αὔτα : τοιαῦτα Cobet || **12** 1 γὰρ : δ' Q || 2 τὰ om. Diog. II, 49 || 3 ἁπάντων : πάντων Diog. || μᾶλλον om. Diog. || δεξαίμην ἂν : ἄν δεξαίμην D F H² Q R || εἶναι om. Diog. || Κλεινίου Diog. : ἐκείνου καὶ A κείνου uel ἐκείνου cet. codd. || 4 ὄντος γενέσθαι Diog. || δὲ Diog : τε codd.

désire, le brave c'est par les dangers, l'homme habile par son éloquence, mais qui possède la beauté peut même sans rien faire obtenir toute chose. **14** Pour moi, en tout cas, bien que je connaisse l'agrément de la richesse, j'éprouverais plus de plaisir à donner mon bien à Clinias qu'à en recevoir de la main d'un autre ; j'en éprouverais davantage dans l'esclavage que dans la liberté, si Clinias acceptait d'être mon maître. Pour lui, en effet, le travail me serait plus doux que le repos, et j'aimerais mieux m'exposer pour lui que vivre à l'abri du danger. **15** Ainsi donc, Callias, si tu es fier de pouvoir rendre les gens plus justes, c'est à plus juste titre que toi que je le suis, moi qui les porte à toute sorte de vertus. Car grâce à ce que nous insufflons, nous qui sommes beaux, dans l'âme de nos amoureux[1], nous les rendons plus généreux de leur argent, plus tenaces dans l'effort et plus avides de gloire au sein des dangers, enfin plus réservés et plus maîtres d'eux-mêmes, puisqu'ils rougissent de ce qu'ils désirent par-dessus tout. **16** C'est folie que de ne pas choisir de beaux hommes comme stratèges. Pour moi, avec Clinias je passerais même à travers le feu ; vous aussi, je le sais, vous en feriez autant avec moi. Ne mets donc plus en doute, Socrate, que ma beauté puisse être bienfaisante pour les autres*. **17** Et il ne faut pas faire moins de cas de la beauté sous prétexte que sa fleur passe vite, car si elle apparaît chez l'enfant, elle se montre aussi chez le jeune homme, chez l'homme fait, chez le vieillard. La preuve en est que ce sont les beaux vieillards que l'on choisit comme thallophores d'Athéna, dans la pensée que chaque âge a sa beauté*. **18** Et s'il est doux d'obtenir des gens qu'ils se rendent volontiers à nos désirs, je suis certain qu'en ce moment j'aurais plus vite fait de persuader, même sans dire mot, le jeune garçon et la jeune fille que voici de m'embrasser

1. Expression homérique (*Iliade* X, 482 ; XV, 262), qui a été aussi utilisée par Platon (*Banquet* 179 b). — Il s'agit chez Homère de la bravoure insufflée par la divinité. — A Sparte εἰσπνεῖν signifiait aimer, l'amant était désigné par les termes εἰσπνήλας ou εἴσπνηλος.

κινδυνεύοντα, τὸν δέ γε σοφὸν λέγοντα· ὁ δὲ καλὸς καὶ ἡσυχίαν ἔχων πάντ' ἂν διαπράξαιτο. 14 Ἐγὼ γοῦν καίπερ εἰδὼς ὅτι χρήματα ἡδὺ κτῆμα ἥδιον μὲν ἂν Κλεινίᾳ τὰ ὄντα διδοίην ἢ ἕτερα παρ' ἄλλου λαμβάνοιμι, ἥδιον δ'ἂν δουλεύοιμι ἢ ἐλεύθερος εἴην, εἴ μου Κλεινίας ἄρχειν ἐθέλοι. Καὶ γὰρ πονοίην ἂν ῥᾷον ἐκείνῳ ἢ ἀναπαυοίμην, καὶ κινδυνεύοιμ' ἂν πρὸ ἐκείνου ἥδιον ἢ ἀκίνδυνος ζῴην. 15 Ὥστε εἰ σύ, ὦ Καλλία, μέγα φρονεῖς ὅτι δικαιοτέρους δύνασαι ποιεῖν, ἐγὼ πρὸς πᾶσαν ἀρετὴν δικαιότερος σοῦ εἰμι ἄγων ἀνθρώπους. Διὰ γὰρ τὸ ἐμπνεῖν τι ἡμᾶς τοὺς καλοὺς τοῖς ἐρωτικοῖς ἐλευθεριωτέρους μὲν αὐτοὺς ποιοῦμεν εἰς χρήματα, φιλοπονωτέρους δὲ καὶ φιλοκαλωτέρους ἐν τοῖς κινδύνοις, καὶ μὴν αἰδημονεστέρους τε καὶ ἐγκρατεστέρους, οἵ γε καὶ ὧν δέονται μάλιστα ταῦτ' αἰσχύνονται. 16 Μαίνονται δὲ καὶ οἱ μὴ τοὺς καλοὺς στρατηγοὺς αἱρούμενοι. Ἐγὼ γοῦν μετὰ Κλεινίου κἂν διὰ πυρὸς ἰοίην· οἶδα δ'ὅτι καὶ ὑμεῖς μετ'ἐμοῦ. « Ὥστε μηκέτι ἀπόρει, ὦ Σώκρατες, εἴ τι τοὐμὸν κάλλος ἀνθρώπους ὠφελήσει. 17 Ἀλλ' οὐδὲ μέντοι ταύτῃ γε ἀτιμαστέον τὸ κάλλος ὡς ταχὺ παρακμάζον, ἐπεὶ ὥσπερ γε παῖς γίγνεται καλός, οὕτω καὶ μειράκιον καὶ ἀνὴρ καὶ πρεσβύτης. Τεκμήριον δέ· θαλλοφόρους γὰρ τῇ Ἀθηνᾷ τοὺς καλοὺς γέροντας ἐκλέγονται, ὡς συμπαρομαρτοῦντος πάσῃ ἡλικίᾳ τοῦ κάλλους. 18 Εἰ δὲ ἡδὺ τὸ παρ' ἑκόντων διαπράττεσθαι ὧν ἄν τις δέοιτο, εὖ οἶδ' ὅτι καὶ νυνὶ θᾶττον ἂν ἐγὼ καὶ σιωπῶν πείσαιμι τὸν παῖδα τόνδε καὶ τὴν παῖδα φιλῆσαί

14 1-2 Ἐγὼ γοῦν : Ἔγωγ' οὖν D E F H[1] H[2] Q R || 3 τὰ ὄντα Κλεινίᾳ D F G H[2] Q R || 6 πρὸ G R (A corr.) : πρὸς cet. codd. || 15 3 δικαιότερος : δυνατώτερος Thalheim ἱκανώτερος Mosche || ἄγων V : ἄγειν cet. codd. || 7 οἵ γε : εἴ γε A || 8 μάλιστα : μάλιστα ταῦτ' Cobet. || 16 3 γοῦν Heindorf : ἔγωγ' οὖν Q μὲν οὖν R οὖν cet. codd. || 17 5 γὰρ Castalio : δέ codd. (om. H[2] Q R) || 6 συμπαρομαρτοῦντος H[1] Q R A s. v. E correx. : συμπαρομαρτοῦντας cet. codd. || 18 2 ὧν ἂν Q : ὧν cet. codd.

que toi, Socrate, même si tu y employais toute ton éloquence. **19** — Qu'est-ce à dire? s'écria Socrate ; te crois-tu donc plus beau que moi pour te vanter de la sorte? — Oui, par Zeus, répondit Critobule, sinon je serais le plus laid de tous les Silènes que l'on voit dans les drames satyriques. (Il se trouvait en effet que Socrate leur ressemblait[1].) **20** — Eh bien donc, répliqua Socrate, souviens-toi qu'il faudra trancher ce différend qui a trait à notre beauté, quand on aura fait le tour des sujets qui maintenant nous occupent. Ayons alors pour juges, non point Alexandre, fils de Priam*, mais ceux-là mêmes qui, selon toi, brûlent de t'embrasser. **21** — Et Clinias? demanda Critobule, ne t'en remettrais-tu pas, Socrate, à son arbitrage? — Ne cesseras-tu donc pas de penser à Clinias? — Pour ne pas prononcer son nom, crois-tu que je penserai moins à lui? Ne sais-tu pas que je garde son image dans mon cœur avec une telle netteté que, si j'étais capable de sculpter ou de peindre, je ne reproduirais pas moins fidèlement sa ressemblance d'après cette image que s'il était en personne devant mes yeux? **22** — Pourquoi donc, reprit Socrate, puisque tu en possèdes une image si ressemblante, m'importunes-tu pour m'entraîner aux lieux où tu pourras le voir? — Parce que, Socrate, la vue de sa personne a le pouvoir de me rendre heureux, tandis que la vision de son image, sans me procurer aucune joie, éveille en moi le désir. »

23 Hermogène intervint alors : « Ah ! pour moi, Socrate, je ne trouve pas digne de toi que tu t'inquiètes si peu de cette violente passion amoureuse de Critobule. — Crois-tu donc, répliqua Socrate, que c'est depuis qu'il me fréquente qu'il s'est mis dans cet état? — Quand donc alors? — Ne vois-tu pas que s'il est récent le duvet qui descend le long de ses oreilles, chez Clinias déjà la barbe part du menton pour remonter en arrière*. C'est donc quand ils fréquentaient ensemble la même école que Critobule s'est mis à brûler pour lui de ce

1. Les Silènes étaient d'une laideur grotesque. Ils formaient le chœur des drames satyriques. Sur cette ressemblance de Socrate, cf. Platon (*Banquet* 15 b-c).

με ἢ σύ, ὦ Σώκρατες, εἰ καὶ πάνυ πολλὰ καὶ σοφὰ λέγοις. 19 — Τί τοῦτο ; ἔφη ὁ Σωκράτης · ὡς γὰρ καὶ ἐμοῦ καλλίων ὢν ταῦτα κομπάζεις ; — Νὴ Δί', ἔφη ὁ Κριτόβουλος, ἢ πάντων Σειληνῶν τῶν ἐν τοῖς σατυρικοῖς αἴσχιστος ἂν εἴην. Ὁ δὲ Σωκράτης καὶ ἐτύγχανε προσεμφερὴς τούτοις ὤν. 20 — Ἄγε νυν, ἔφη ὁ Σωκράτης, ὅπως μεμνήσῃ διακριθῆναι περὶ τοῦ κάλλους, ἐπειδὰν οἱ προκείμενοι λόγοι περιέλθωσι. Κρινάτω δ' ἡμᾶς μὴ Ἀλέξανδρος ὁ Πριάμου, ἀλλ' αὐτοὶ οὗτοι οὕσπερ σὺ οἴει ἐπιθυμεῖν σε φιλῆσαι. 21 — Κλεινίᾳ δ', ἔφη, ὦ Σώκρατες, οὐκ ἂν ἐπιτρέψαις ; » Καὶ ὃς εἶπεν · « Οὐ γὰρ παύσῃ σὺ Κλεινίου μεμνημένος ; — Ἂν δὲ μὴ ὀνομάζω, ἧττον τί με οἴει μεμνῆσθαι αὐτοῦ ; Οὐκ οἶσθα ὅτι οὕτω σαφῶς ἔχω εἴδωλον αὐτοῦ ἐν τῇ ψυχῇ ὡς εἰ πλαστικὸς ἢ ζωγραφικὸς ἦν, οὐδὲν ἂν ἧττον ἐκ τοῦ εἰδώλου ἢ πρὸς αὐτὸν ὁρῶν ὅμοιον αὐτῷ ἀπειργασάμην ; 22 Καὶ ὁ Σωκράτης ὑπέλαβε · « Τί δῆτα οὕτως ὅμοιον εἴδωλον ἔχων πράγματά μοι παρέχεις ἄγεις τε αὐτὸν ὅπου ὄψει ; — Ὅτι, ὦ Σώκρατες, ἡ μὲν αὐτοῦ ὄψις εὐφραίνειν δύναται, ἡ δὲ τοῦ εἰδώλου τέρψιν μὲν οὐ παρέχει, πόθον δὲ ἐμποιεῖ. »

23 Καὶ ὁ Ἑρμογένης εἶπεν · « Ἀλλ' ἐγώ, ὦ Σώκρατες, οὐδὲ πρὸς σοῦ ποιῶ τὸ περιιδεῖν Κριτόβουλον οὕτως ὑπὸ τοῦ ἔρωτος ἐκπλαγέντα. — Δοκεῖς γάρ, ἔφη ὁ Σωκράτης, ἐξ οὗ ἐμοὶ σύνεστιν οὕτω διατεθῆναι αὐτόν ; — Ἀλλὰ πότε μήν ; — Οὐχ ὁρᾷς ὅτι τούτῳ μὲν παρὰ τὰ ὦτα ἄρτι ἴουλος καθέρπει, Κλεινίᾳ δὲ πρὸς τὸ ὄπισθεν ἤδη ἀναβαίνει ; Οὗτος οὖν συμφοιτῶν εἰς ταὐτὸ διδασκαλεῖον ἐκείνῳ τότε ἰσχυρῶς προσεκαύθη. 24 Ἃ δὴ

19 4 Ὁ δέ... ὤν suspicatus est Stephanus, Sauppe ; del. Orelli || δέ : δέ γε Q || **20** 1 μεμνήσῃ : μεμνήσει H^2 || **21** 2 γὰρ : γὰρ αὖ A B E G H^1 H^2 Q R || 4 σαφῶς : σαφὲς Schneider || **23** 1 Καὶ ὁ : Ὁ δὲ Q || 7 Οὗτος Q : οὕτως cet. codd. || 7-8 ταὐτὸ διδασκαλεῖον A : ταὐτὰ διδασκαλεῖα cet. codd.

violent amour[1]. **24** S'en étant aperçu, son père[2] me l'a confié dans l'espoir que je pourrais lui faire du bien.

Au vrai, il est déjà beaucoup mieux. Auparavant, en effet, semblable à ceux qui regardent les Gorgones, il demeurait pétrifié les yeux fixés sur Clinias, et nulle part il ne le quittait. **25** A présent, je l'ai déjà vu, il va jusqu'à cligner de l'œil. Mais par les dieux, mes amis, je crois bien, soit dit entre nous, qu'il a donné un baiser à Clinias. Or, il n'est rien qui soit plus dangereux pour attiser l'amour. Car le baiser est chose insatiable et fait naître de voluptueuses espérances. **26** [Peut-être aussi le fait que seule entre tous nos actes l'union des lèvres est désignée par le même mot que l'affection des cœurs augmente-t-il le prix du baiser[3].] Voilà pourquoi, je l'affirme, si l'on veut être capable de se conduire chastement, il faut s'abstenir d'embrasser les beaux garçons. » **27** Charmide dit alors : « Mais pourquoi donc, Socrate, brandir devant nous, tes amis, un tel épouvantail pour nous détourner des beaux garçons, alors que toi-même je t'ai vu, oui, par Apollon, un jour que tous les deux à l'école vous cherchiez quelque chose dans le même livre, appuyer ta tête contre la tête de Critobule, et ton épaule nue contre son épaule nue[4]. **28** — Ah ! s'exclama Socrate, c'est donc pour cela que, pareil à un homme mordu par une bête fauve, j'ai eu mal à l'épaule pendant plus de cinq jours, et qu'il me semblait sentir au cœur je ne sais quelle démangeaison. Mais maintenant, continua-t-il, Critobule, je t'enjoins, en présence de tous ces témoins, de ne plus me toucher avant que tu aies autant de barbe

1. Socrate n'est en rien responsable des amours de Critobule et de Clinias qui ont débuté à l'école, alors que Clinias n'était pas encore barbu ; cette barbe, suivant la conception grecque, aurait rendu peu explicable la naissance de l'amour de Critobule.

2. Criton, un des meilleurs amis de Socrate.

3. Cette phrase paraît bien être une interpolation. Elle joue sur le double sens de φιλεῖν : *aimer* et *donner un baiser*.

4. A l'époque de Socrate les prescriptions interdisant l'entrée des écoles aux adultes et aux étrangers étaient tombées en désuétude. Cf. Paul Girard, art. *Éducatio (Dict. des Antiquités)* p. 465.

αἰσθόμενος ὁ πατὴρ παρέδωκέ μοι αὐτόν, εἴ τι δυναίμην ὠφελῆσαι.

Καὶ μέντοι πολὺ βέλτιον ἤδη ἔχει. Πρόσθεν μὲν γάρ, ὥσπερ οἱ τὰς Γοργόνας θεώμενοι, λιθίνως ἔβλεπε πρὸς αὐτὸν καὶ [λιθίνως] οὐδαμοῦ ἀπῄει ἀπ' αὐτοῦ. 25 Νῦν δὲ ἤδη εἶδον αὐτὸν καὶ σκαρδαμύξαντα. Καίτοι νὴ τοὺς θεούς, ὦ ἄνδρες, δοκεῖ μοί γ', ἔφη, ὡς ἐν ἡμῖν αὐτοῖς εἰρῆσθαι, οὗτος καὶ πεφιληκέναι τὸν Κλεινίαν · οὗ ἔρωτος οὐδέν ἐστι δεινότερον ὑπέκκαυμα. Καὶ γὰρ ἄπληστον καὶ ἐλπίδας τινὰς γλυκείας παρέχει. 26 [Ἴσως δὲ καὶ διὰ τὸ μόνον πάντων ἔργων τὸ τοῖς στόμασι συμψαύειν ὁμώνυμον εἶναι τῷ ταῖς ψυχαῖς φιλεῖσθαι ἐντιμότερόν ἐστιν.] Οὗ ἕνεκα ἀφεκτέον ἐγώ φημι εἶναι φιλημάτων ⟨τῶν⟩ ὡραίων τῷ σωφρονεῖν δυνησομένῳ. » 27 Καὶ ὁ Χαρμίδης εἶπεν · « Ἀλλὰ τί δή ποτε, ὦ Σώκρατες, ἡμᾶς μὲν οὕτω τοὺς φίλους μορμολύττῃ ἀπὸ τῶν καλῶν, αὐτὸν δέ σε, ἔφη, ἐγὼ εἶδον ναὶ μὰ τὸν Ἀπόλλω, ὅτε παρὰ τῷ γραμματιστῇ ἐν τῷ αὐτῷ βιβλίῳ ἀμφότεροι ἐμαστεύετέ τι, τὴν κεφαλὴν πρὸς τῇ κεφαλῇ καὶ τὸν ὦμον γυμνὸν πρὸς γυμνῷ τῷ Κριτοβούλου ὤμῳ ἔχοντα. » 28 Καὶ ὁ Σωκράτης, « Φεῦ, ἔφη, ταῦτ' ἄρα, [ἔφη], ἐγὼ ὥσπερ ὑπὸ θηρίου τινὸς δεδηγμένος τόν τε ὦμον πλεῖν ἢ πέντε ἡμέρας ὤδαξον καὶ ἐν τῇ καρδίᾳ ὥσπερ κνῆσμά τι ἐδόκουν ἔχειν. Ἀλλὰ νῦν τοί σοι, ἔφη, ὦ Κριτόβουλε, ἐναντίον τοσούτων μαρτύρων προαγορεύω μὴ ἅπτεσθαί

24 6 λιθίνως del. Ernesti || οὐδαμοῦ : οὐδαμῇ Schenkl ; οὐδαμῶς Schacht || 25 2 ἤδη D : om. B δή cet. codd. || 3 ἡμῖν Leonclavius : ὑμῖν codd. || 4 οὗτος Castalio : οὕτω uel οὕτως codd. || 5 ἄπληστον <ὂν> Weiske || 26 1-4 Ἴσως... ἐστιν del. Dindorf || 2 ἔργων D et G pr. : ἔργον cet. codd. || στόμασι Wyttenbach : σώμασι codd. || 5 τῶν add. Orelli || 27 6 ἐμαστεύετε Zeune : ἐμβατεύετε codd. || τὴν κεφαλὴν πρὸς τῇ κεφαλῇ Stephanus : τῇ κεφαλῇ πρὸς τὴν κεφαλὴν codd. || 28 1 posterius ἔφη del. Mehler || 2 πλεῖν Dindorf : πλεῖον uel πλείω codd. || 4 τοί A mg. : τί vel τι cet. codd.

au menton que de cheveux sur la tête[1]. » **29** Voilà comment ils mêlaient le plaisant au sérieux.

Alors Callias : « A ton tour, dit-il, Charmide, d'expliquer pourquoi tu es fier de ta pauvreté. — Eh bien, répondit Charmide, tout le monde s'accorde à le dire, mieux vaut se sentir de l'assurance que de la crainte, et il est préférable d'être libre que d'être esclave, d'être l'objet de soins que d'en rendre à autrui, de jouir de la confiance de notre patrie que d'être en butte à sa défiance. **30** Or, voici ce qu'il en était de moi dans notre cité au temps où j'étais riche : d'abord je craignais qu'un perceur de muraille ne s'emparât de mon argent et ne me maltraitât* ; ensuite je faisais la cour aux sycophantes, car je me savais plus en état de devenir leur victime que de leur faire du mal*. C'est que la cité m'imposait sans cesse de nouvelles dépenses, et que je n'étais pas libre de m'en aller ailleurs*. **31** Mais maintenant que je suis privé des biens que je possédais à l'étranger, que je n'ai plus les récoltes de mes propriétés d'Attique et que mon mobilier a été vendu*, je goûte, bien allongé sur ma couche, un délicieux sommeil ; j'ai gagné la confiance de la cité ; loin d'être en butte aux menaces c'est moi qui désormais menace les autres ; enfin je puis en homme libre aussi bien aller vivre à l'étranger que demeurer à Athènes. Les riches maintenant se lèvent devant moi de leurs sièges ou s'écartent devant mes pas*. **32** Me voilà devenu semblable à un despote, moi qui naguère étais visiblement esclave. Naguère aussi je payais tribut au peuple, maintenant c'est la cité qui me paye tribut et m'entretient*. En outre, quand j'étais riche, on me blâmait fort de fréquenter Socrate, mais aujourd'hui que je suis devenu pauvre, nul ne s'en soucie le moins du monde*. Ajoutez qu'au temps où je possédais des biens nombreux, j'éprouvais sans cesse des pertes du fait de la cité ou du fait de la fortune ; actuellement je ne perds plus rien, faute de rien posséder, mais, par contre, je ne cesse d'espérer quelque

1. Critobule ne sera plus alors dangereusement capable de susciter le désir amoureux.

μου πρὶν ἂν τὸ γένειον τῇ κεφαλῇ ὁμοίως κομήσῃς.» 29 Καὶ οὗτοι μὲν δὴ οὕτως ἀναμὶξ ἔσκωψάν τε καὶ ἐσπούδασαν.

Ὁ δὲ Καλλίας, «Σὸν μέρος, ἔφη, λέγειν, ὦ Χαρμίδη, δι' ὅ τι ἐπὶ πενίᾳ μέγα φρονεῖς. — Οὐκοῦν τόδε μέν, ἔφη, ὁμολογεῖται, κρεῖττον εἶναι θαρρεῖν ἢ φοβεῖσθαι καὶ ἐλεύθερον εἶναι μᾶλλον ἢ δουλεύειν καὶ θεραπεύεσθαι μᾶλλον ἢ θεραπεύειν καὶ πιστεύεσθαι ὑπὸ τῆς πατρίδος μᾶλλον ἢ ἀπιστεῖσθαι. 30 Ἐγὼ τοίνυν ἐν τῇδε τῇ πόλει ὅτε μὲν πλούσιος ἦν πρῶτον μὲν ἐφοβούμην μή τίς μου τὴν οἰκίαν διορύξας καὶ τὰ χρήματα λάβοι καὶ αὐτόν τί με κακὸν ἐργάσαιτο· ἔπειτα δὲ καὶ τοὺς συκοφάντας ἐθεράπευον, εἰδὼς ὅτι παθεῖν μᾶλλον κακῶς ἱκανὸς εἴην ἢ ποιῆσαι ἐκείνους. Καὶ γὰρ δὴ καὶ προσετάττετο μὲν ἀεί τί μοι δαπανᾶν ὑπὸ τῆς πόλεως, ἀποδημῆσαι δὲ οὐδαμοῦ ἐξῆν. 31 Νῦν δ' ἐπειδὴ τῶν ὑπερορίων στέρομαι καὶ τὰ ἔγγεια οὐ καρποῦμαι καὶ τὰ ἐκ τῆς οἰκίας πέπραται, ἡδέως μὲν καθεύδω ἐκτεταμένος, πιστὸς δὲ τῇ πόλει γεγένημαι, οὐκέτι δὲ ἀπειλοῦμαι, ἀλλ' ἤδη ἀπειλῶ ἄλλοις, ὡς ἐλευθέρῳ τε ἔξεστί μοι καὶ ἀποδημεῖν καὶ ἐπιδημεῖν· ὑπανίστανται δέ μοι ἤδη [καὶ] θάκων καὶ ὁδῶν ἐξίστανται οἱ πλούσιοι. 32 Καὶ εἰμὶ νῦν μὲν τυράννῳ ἐοικώς, τότε δὲ σαφῶς δοῦλος ἦν· καὶ τότε ἐγὼ φόρον ἀπέφερον τῷ δήμῳ, νῦν δὲ ἡ πόλις τέλος φέρουσα τρέφει με. Ἀλλὰ καὶ Σωκράτει, ὅτε μὲν πλούσιος ἦν, ἐλοιδόρουν με ὅτι συνῆν, νῦν δ' ἐπεὶ πένης γεγένημαι, οὐκέτι οὐδὲν μέλει οὐδενί. Καὶ μὴν ὅτε μέν γε πολλὰ εἶχον, ἀεί τι ἀπέβαλλον ἢ ὑπὸ τῆς πόλεως ἢ ὑπὸ τῆς τύχης· νῦν δὲ ἀποβάλλω μὲν οὐδέν,

30 4-5 συκοφάντας : σοκοφαντοῦντας Q || 6 εἴην ἱκανὸς Q R || 8 οὐδαμοῦ : οὐδαμοῖ Dindorf || 31 2 ἔγγεια Q : ἔγγαια cet. codd. || 6 prius καὶ del. || 32 2 μὲν νῦν E D pr. Q R || 6 οὐδὲν R : οὐδέ cet. codd.

heureuse aubaine. 33 — Alors, fit Callias, tu souhaites de ne jamais redevenir riche, et s'il t'arrive d'avoir un songe de bon augure, tu sacrifies aux dieux qui détournent les maux? — Non, par Zeus, répondit Charmide, ce n'est pas là mon genre, mais je tiens bon d'un cœur vraiment intrépide, lorsque j'espère de quelque part la venue d'une aubaine. »

34 « Allons, dit Socrate, à toi maintenant de nous dire, Antisthène, comment il se fait qu'étant si à court de biens tu sois fier de ta richesse. — C'est que j'estime, mes amis, que les hommes détiennent la richesse et la pauvreté, non dans leur maison, mais dans leurs âmes. 35 Je vois, en effet, nombre de particuliers qui, tout en possédant d'abondantes ressources, s'imaginent être dans une telle pauvreté qu'ils assument toute sorte de travaux et toute sorte de dangers, afin d'acquérir encore davantage ; je sais aussi des frères qui ont hérité à égalité, et dont l'un possède le nécessaire, et même le superflu, tandis que l'autre manque de tout. 36 Je vois encore que certains tyrans ont un tel appétit de richesses qu'ils commettent de bien plus grands crimes que les derniers des gueux. Pressés par le besoin, on le sait, certains de ceux-ci dérobent, d'autres percent les murailles, d'autres vendent comme esclaves des hommes libres ; mais il y a des tyrans qui détruisent des familles entières, massacrent une multitude de gens, et même souvent par cupidité réduisent des villes entières en esclavage. 37 De ces hommes-là j'ai grandement pitié pour ma part, car ils sont terriblement malades. Leur maladie me paraît en effet ressembler à celle d'un homme abondamment pourvu qui tout en mangeant beaucoup ne serait jamais rassasié. Quant à moi je possède tant de biens qu'il ne m'est pas facile à moi-même de mettre la main sur eux[1]. Ils me permettent cependant de manger jusqu'à l'apaisement de ma faim, de boire jusqu'à celle de ma soif, et de me vêtir de telle sorte que je ne souffre pas plus du froid, quand je sors, que Callias, notre hôte qui est pourtant si riche.

1. Antisthène ironise à son propre sujet, car il ne possède à peu près rien.

οὐδὲν γὰρ ἔχω, ἀεὶ δέ τι λήψεσθαι ἐλπίζω. 33 — Οὐκοῦν, ἔφη ὁ Καλλίας, καὶ εὔχῃ μηδέποτε πλουτεῖν, καὶ ἐάν τί ὄναρ ἀγαθὸν ἴδῃς, τοῖς ἀποτροπαίοις θύεις ; — Μὰ Δία τοῦτο μέντοι, ἔφη, ἐγὼ οὐ ποιῶ, ἀλλὰ μάλα φιλοκινδύνως ὑπομένω, ἤν ποθέν τι ἐλπίζω λήψεσθαι. »

34 « Ἀλλ' ἄγε δή, ἔφη ὁ Σωκράτης, σὺ αὖ λέγε ἡμῖν, ὦ Ἀντίσθενες, πῶς οὕτω βραχέα ἔχων μέγα φρονεῖς ἐπὶ πλούτῳ. — Ὅτι νομίζω, ὦ ἄνδρες, τοὺς ἀνθρώπους οὐκ ἐν τῷ οἴκῳ τὸν πλοῦτον καὶ τὴν πενίαν ἔχειν ἀλλ' ἐν ταῖς ψυχαῖς. 35 Ὁρῶ γὰρ πολλοὺς μὲν ἰδιώτας, οἳ πάνυ πολλὰ ἔχοντες χρήματα οὕτω πένεσθαι ἡγοῦνται ὥστε πάντα μὲν πόνον, πάντα δὲ κίνδυνον ὑποδύονται, ἐφ' ᾧ πλείονα κτήσονται, οἶδα δὲ καὶ ἀδελφούς, οἳ τὰ ἴσα λαχόντες ὁ μὲν αὐτῶν τἀρκοῦντα ἔχει καὶ περιττεύοντα τῆς δαπάνης, ὁ δὲ τοῦ παντὸς ἐνδεῖται· 36 αἰσθάνομαι δὲ καὶ τυράννους τινάς, οἳ οὕτω πεινῶσι χρημάτων ὥστε ποιοῦσι πολὺ δεινότερα τῶν ἀπορωτάτων· δι' ἔνδειαν μὲν γὰρ δήπου οἱ μὲν κλέπτουσιν, οἱ δὲ τοιχωρυχοῦσιν, οἱ δὲ ἀνδραποδίζονται· τύραννοι δ' εἰσί τινες οἳ ὅλους μὲν οἴκους ἀναιροῦσιν, ἀθρόους δ' ἀποκτείνουσιν, πολλάκις δὲ καὶ ὅλας πόλεις χρημάτων ἕνεκα ἐξανδραποδίζονται. 37 Τούτους μὲν οὖν ἔγωγε καὶ πάνυ οἰκτίρω τῆς ἄγαν χαλεπῆς νόσου. Ὅμοια γάρ μοι δοκοῦσι πάσχειν ὥσπερ εἴ τις πολλὰ ἔχων καὶ πολλὰ ἐσθίων μηδέποτε ἐμπίμπλαιτο. Ἐγὼ δὲ οὕτω μὲν πολλὰ ἔχω ὡς μόλις αὐτὰ καὶ ἐγὼ αὐτὸς [ἂν] εὑρίσκω· ὅμως δὲ περίεστί μοι καὶ ἐσθίοντι ἄχρι τοῦ μὴ πεινῆν ἀφικέσθαι καὶ πίνοντι μέχρι τοῦ μὴ διψῆν καὶ ἀμφιέννυσθαι ὥστε ἔξω μὲν μηδὲν μᾶλλον Καλλίου τούτου τοῦ πλουσιωτάτου ῥιγοῦν· 38 ἐπειδάν

34 3 νομίζω, ἔφη Q || 35 6 τὰ τῆς D F H^2 Q R || 36 2 οὕτω : οὕτως αὖ D F G V H^2 Q R || 4 prius μὲν om. F Q del. H. Sauppe || 7 πόλεις ὅλας Q R || 37 1 ἄγαν om. D F || 3 ἔχων : ἔχοι Nitsche πίνων Schneider || 3 ἐμπίμπλαιτο : ἐμπίπλαιτο codd. || 4 ἔχω : ἔχων A B G H^1 H^a H^2 Q R || 5 ἂν om. B.

38 Et quand je suis à la maison, ce sont, me semble-t-il, de bien chaudes tuniques que les murs, des manteaux bien épais que les toits, et ma couche me satisfait à tel point que l'on a fort à faire pour m'éveiller. Si j'éprouve en ma chair un désir amoureux, la première venue fait mon affaire ; aussi les femmes dont je m'approche me comblent-elles de caresses, parce que nul autre ne consent à aller avec elles. 39 Et toutes ces jouissances me semblent d'un tel agrément que je souhaiterais non pas trouver plus de plaisir en chacune d'elles, mais au contraire en éprouver moins ; tant quelques-unes me paraissent plus agréables qu'il n'est bon. 40 Mais voici parmi mes richesses le bien qui, à mon compte, a le plus de valeur : si l'on m'enlevait même ce que je possède actuellement, je ne vois aucun travail, si humble soit-il, qui ne puisse me procurer assez à manger. 41 Ai-je en effet, le désir de me régaler, je n'achète pas au marché des denrées de premier choix, — cela revient trop cher —, mais c'est dans mon appétit que je les trouve[1]. Et mon plaisir est bien plus grand lorsque j'attends pour manger ou boire d'en éprouver le besoin, que lorsque j'absorbe quelque chose de coûteux, comme par exemple maintenant ce vin de Thasos* que l'on nous sert et que je bois sans avoir soif. 42 J'ajoute qu'ils sont plus honnêtes — et c'est naturel — ceux qui recherchent la simplicité de préférence à l'abondance ; car mieux on se contente de ce que l'on a, et moins on convoite le bien d'autrui. 43 Il vaut aussi la peine de remarquer qu'une richesse de ce genre rend généreux. Car Socrate ici présent à qui je dois la mienne ne calculait ni ne pesait ce qu'il me fournissait, mais tout ce que je pouvais emporter, il me l'a donné. A mon tour maintenant je ne refuse rien à personne, mais j'étale aux yeux de tous mes amis mon abondance*, et je fais participer celui d'entre eux qui le désire aux richesses de mon âme. 44 Et puis aussi,

1. L'appétit seul donne leur prix à la nourriture et à la boisson. Cf. *Mémor.* I, 6, 5. L'appétit est comparé à un cellier (ταμιεῖον) d'où Antisthène tire ce qui le régale.

γε μὴν ἐν τῇ οἰκίᾳ γένωμαι, πάνυ μὲν ἀλεεινοὶ χιτῶνες οἱ τοῖχοί μοι δοκοῦσιν εἶναι, πάνυ δὲ παχεῖαι ἐφεστρίδες οἱ ὄροφοι, στρωμνήν γε μὴν οὕτως ἀρκοῦσαν ἔχω ὥστ' ἔργον μέγ' ἐστὶ καὶ ἀνεγεῖραι. Ἢν δέ ποτε καὶ ἀφροδισιάσαι τὸ σῶμά μου δεήθῇ, οὕτω μοι τὸ παρὸν ἀρκεῖ ὥστε αἷς ἂν προσέλθω ὑπερασπάζονταί με διὰ τὸ μηδένα ἄλλον αὐταῖς ἐθέλειν προσιέναι. 39 Καὶ πάντα τοίνυν ταῦτα οὕτως ἡδέα μοι δοκεῖ εἶναι ὡς μᾶλλον μὲν ἥδεσθαι ποιῶν ἕκαστα αὐτῶν οὐκ ἂν εὐξαίμην, ἧττον δέ· οὕτω μοι δοκεῖ ἔνια αὐτῶν ἡδίω εἶναι τοῦ συμφέροντος. 40 Πλείστου δ' ἄξιον κτῆμα ἐν τῷ ἐμῷ πλούτῳ λογίζομαι εἶναι ἐκεῖνο, ὅτι εἴ μού τις καὶ τὰ νῦν ὄντα παρέλοιτο, οὐδὲν οὕτως ὁρῶ φαῦλον ἔργον ὁποῖον οὐκ ἀρκοῦσαν ἂν τροφὴν ἐμοὶ παρέχοι. 41 Καὶ γὰρ ὅταν ἡδυπαθῆσαι βουληθῶ, οὐκ ἐκ τῆς ἀγορᾶς τὰ τίμια ὠνοῦμαι, πολυτελῆ γὰρ γίγνεται, ἀλλ' ἐκ τῆς ψυχῆς ταμιεύομαι. Καὶ πολὺ πλεῖον διαφέρει πρὸς ἡδονήν, ὅταν ἀναμείνας τὸ δεηθῆναι προσφέρωμαι ἢ ὅταν τινὶ τῶν τιμίων χρῶμαι, ὥσπερ καὶ νῦν τῷδε τῷ θασίῳ οἴνῳ ἐντυχὼν οὐ διψῶν πίνω αὐτόν. 42 Ἀλλὰ μὴν καὶ πολὺ δικαιοτέρους γε εἰκὸς εἶναι τοὺς εὐτέλειαν μᾶλλον ἢ πολυχρηματίαν σκοποῦντας. Οἷς γὰρ μάλιστα τὰ παρόντα ἀρκεῖ ἥκιστα τῶν ἀλλοτρίων ὀρέγονται. 43 Ἄξιον δ' ἐννοῆσαι ὡς καὶ ἐλευθερίους ὁ τοιοῦτος πλοῦτος παρέχεται. Σωκράτης τε γὰρ οὗτος παρ' οὗ ἐγὼ τοῦτον ἐκτησάμην οὔτ' ἀριθμῷ οὔτε σταθμῷ ἐπήρκει μοι, ἀλλ' ὁπόσον ἐδυνάμην φέρεσθαι, τοσοῦτόν μοι παρεδίδου· ἐγώ τε νῦν οὐδενὶ φθονῶ, ἀλλὰ πᾶσι τοῖς φίλοις καὶ ἐπιδεικνύω τὴν ἀφθονίαν καὶ μεταδίδωμι τῷ βουλομένῳ τοῦ ἐν τῇ ἐμῇ ψυχῇ πλούτου. 44 Καὶ

38 5 μέγ' ἐστὶ Jacob : ἐστὶ Q με ἐστὶ A mg. μέτ' ἐστι cet. codd. || καὶ om. A B E G H[1] H[a] || 39 2 δοκεῖ : δοκοῦσιν A B E H[1] || 3 οὕτω Mosche : τούτων codd. τοσοῦτον Castiglioni || 42 2 σκοποῦντας : ἀσκοῦντας F pr. m. || 43 2 τε om. Q || 5 νῦν : νυνὶ F G V H[2] Q || 44 1 καὶ posterius om. H[2] Q R.

— c'est le plus délicieux de mes biens — vous voyez que j'ai toujours du loisir ; il m'est ainsi permis de voir ce qui en vaut la peine, d'entendre ce qui le mérite, et, ce que j'apprécie par-dessus tout, de passer libre de toute occupation mes journées en compagnie de Socrate. Et lui, sans se laisser éblouir par ceux qui peuvent compter le plus d'or[1], c'est à ceux qui lui plaisent qu'il consacre tout son temps. » Tels furent les propos d'Antisthène.

45 Callias dit alors : « Par Héra, si je t'envie pour ta richesse c'est surtout parce que la cité ne te donne pas ses ordres comme à un esclave, et parce que les gens ne se fâchent pas, si tu ne leur prêtes pas d'argent. — Non, par Zeus, ne l'envie pas, s'écria Nikératos, car j'irai lui emprunter ... l'art d'être dépourvu de besoins[2], moi qui ai été si bien instruit par Homère à compter

« Sept trépieds ignorants du feu, dix talents d'or,
« vingt bassins au brillant éclat, douze chevaux[3],

en pesant et calculant, que je ne cesse d'aspirer à la plus grande richesse. Voilà sans doute pourquoi certains me trouvent par trop cupide. » Tout le monde éclata de rire, car c'était, pensait-on, la vérité.

46 Quelqu'un dit ensuite : « A toi, Hermogène ; fais nous connaître qui sont tes amis, et montre-nous toute l'étendue de leur pouvoir et de leur sollicitude pour ta personne, afin qu'elle paraisse justifiée la fierté que tu éprouves à leur sujet. 47. — Eh bien, dit-il, la chose est notoire, les Grecs et les Barbares pensent que les dieux savent tout, le présent et l'avenir. Il est certain que toutes les cités et tous les peuples, grâce à l'art des devins, interrogent les dieux sur ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Nous les jugeons d'autre part, voilà qui est encore évident, capables de nous faire du bien ou du mal. Tout le monde, c'est sûr, demande aux

1. Ainsi que font les sophistes dans leur avidité.
2. Nikératos joue sur les mots en employant δανεισόμενος au lieu de μαθησόμενος à cause de δανείσῃς qui précède.
3. *Iliade* IX, 122 et 264 (trad. Mazon un peu modifiée).

μὴν καὶ τὸ ἁβρότατόν γε κτῆμα τὴν σχολὴν ἀεὶ ὁρᾶτέ μοι παροῦσαν, ὥστε καὶ θεᾶσθαι τὰ ἀξιοθέατα καὶ ἀκούειν τὰ ἀξιάκουστα καὶ ὃ πλείστου ἐγὼ τιμῶμαι, Σωκράτει σχολάζων συνδιημερεύειν. Καὶ οὗτος δὲ οὐ τοὺς πλεῖστον ἀριθμοῦντας χρυσίον θαυμάζει, ἀλλ' οἳ ἂν αὐτῷ ἀρέσκωσι τούτοις συνὼν διατελεῖ. » Οὗτος μὲν οὖν οὕτως εἶπεν.

45 Ὁ δὲ Καλλίας, « Νὴ τὴν Ἥραν, ἔφη, τά τε ἄλλα ζηλῶ σε τοῦ πλούτου καὶ ὅτι οὔτε ἡ πόλις σοι ἐπιτάττουσα ὡς δούλῳ χρῆται οὔτε οἱ ἄνθρωποι, ἢν μὴ δανείσῃς, ὀργίζονται. – Ἀλλὰ μὰ Δί', ἔφη ὁ Νικήρατος, μὴ ζήλου· ἐγὼ γὰρ ἥξω παρ' αὐτοῦ δανεισόμενος τὸ μηδενὸς προσδεῖσθαι, οὕτω πεπαιδευμένος ὑπὸ Ὁμήρου ἀριθμεῖν

ἕπτ' ἀπύρους τρίποδας, δέκα δὲ χρυσοῖο τάλαντα,
αἴθωνας δὲ λέβητας ἐείκοσι, δώδεκα δ' ἵππους,

σταθμῷ καὶ ἀριθμῷ, ὡς πλείστου πλούτου ἐπιθυμῶν οὐ παύομαι· ἐξ ὧν ἴσως καὶ φιλοχρηματώτερός τισι δοκῶ εἶναι. » Ἔνθα δὴ ἀνεγέλασαν ἅπαντες, νομίζοντες τὰ ὄντα εἰρηκέναι αὐτόν.

46 Ἐκ τούτου εἶπέ τις· « Σὸν ἔργον, ὦ Ἑρμόγενες, λέγειν τε τοὺς φίλους οἵτινές εἰσι καὶ ἐπιδεικνύναι ὡς μέγα τε δύνανται καὶ σοῦ ἐπιμέλονται, ἵνα δοκῇς δικαίως ἐπ' αὐτοῖς μέγα φρονεῖν. 47 – Οὐκοῦν ὡς μὲν καὶ Ἕλληνες καὶ βάρβαροι τοὺς θεοὺς ἡγοῦνται πάντα εἰδέναι τά τε ὄντα καὶ τὰ μέλλοντα εὔδηλον. Πᾶσαι γοῦν αἱ πόλεις καὶ πάντα τὰ ἔθνη διὰ μαντικῆς ἐπερωτῶσι τοὺς θεοὺς τί τε χρὴ καὶ τί οὐ χρὴ ποιεῖν. Καὶ μὴν ὅτι νομίζομέν γε δύνασθαι αὐτοὺς καὶ εὖ καὶ κακῶς ποιεῖν καὶ τοῦτο

44 3 θεᾶσθαι : θεάσασθαι F G E pr. H[2] Q R || 4 ὃ Stephanus : οὗ codd. || πλείστου : πλεῖστον Q R || 5 σχολάζων : σχολάζω Q || 7 Οὗτος... οὕτως : Οὕτως... οὗτος A B E G H[1] H[3] || 45 2 ὅτι om. Q R || 3 ἢν : ἂν Q R || 5 δανεισόμενος Q : δανεισάμενος cet. codd. || 6 οὕτω : οὕτω γὰρ Cobet ; οὕτω δὲ Thalheim ὅτι οὕτω Leonclavius || 10 τισι : τις R || 11 ἀνεγέλασαν : ἐγέλασαν Q || 47 1 καὶ om. Q || 3 αἱ om. Q || 6 τοῦτο : τοῦτο δὴ Q.

dieux d'écarter ce qui est mauvais et d'accorder ce qui est bon. **48** Or, ces dieux omniscients et omnipotents sont à tel point mes amis que, dans leur sollicitude à mon égard, ils ne me perdent jamais de vue, ni jour, ni nuit, où que j'aille et quoi que j'entreprenne. Connaissant d'avance le résultat de chaque action, ils m'indiquent par l'envoi de ces messagers que sont les présages, les songes, les oiseaux, ce que je dois faire ou éviter ; quand je leur obéis, je n'ai jamais à m'en repentir ; mais il m'est arrivé de ne pas les écouter, et j'en ai été puni. **49.** — Il n'y a là rien d'incroyable, déclara Socrate ; mais je serais pour ma part heureux d'apprendre quel culte tu rends aux dieux pour obtenir ainsi leur amitié. — C'est, par Zeus, répondit Hermogène, un culte fort peu coûteux. Je les loue — ce qui n'implique nulle dépense —, je leur offre toujours une part de ce qu'ils me donnent, je parle d'eux le plus pieusement possible, et lorsque je les prends à témoin, je ne mens jamais sciemment[1]. — Par Zeus, déclara Socrate, si c'est par une telle conduite que tu obtiens leur amitié, les dieux, de leur côté, ce me semble, se plaisent à la beauté morale. » **50** Tels furent les sérieux propos émis sur ce sujet.

Quand on en vint à Philippe, on lui demanda ce qu'il voyait dans la bouffonnerie qui lui permît d'en être fier. « Ne le suis-je pas à juste titre, répondit-il, puisque tous, me connaissant pour un bouffon, lorsqu'il leur advient quelque chose d'heureux, s'empressent de m'inviter à y participer, tandis que dans l'infortune ils me fuient sans se retourner, de crainte que je ne les fasse rire malgré eux? **51.** — Par Zeus, dit alors Nikératos, ta fierté est légitime. Car mes amis à moi, au contraire, quand ils sont heureux, s'écartent de mon chemin, mais dans l'infortune ils me démontrent par la généalogie notre parenté et ne me lâchent plus. **52** — Laissons, dit Charmide ; et toi, le Syracusain,

1. C'est évidemment le pieux Xénophon qui s'exprime ici par la bouche d'Hermocrate.

σαφές. Πάντες γοῦν αἰτοῦνται τοὺς θεοὺς τὰ μὲν φαῦλα ἀποτρέπειν, τἀγαθὰ δὲ διδόναι. 48 Οὗτοι τοίνυν οἱ πάντα μὲν εἰδότες πάντα δὲ δυνάμενοι θεοὶ οὕτω μοι φίλοι εἰσὶν ὥστε διὰ τὸ ἐπιμελεῖσθαί μου οὔποτε λήθω αὐτοὺς οὔτε νυκτὸς οὔθ' ἡμέρας οὔθ' ὅποι ἂν ὁρμῶμαι οὔθ' ὅ τι ἂν μέλλω πράττειν. Διὰ δὲ τὸ προειδέναι καὶ ὅ τι ἐξ ἑκάστου ἀποβήσεται σημαίνουσί μοι πέμποντες ἀγγέλους φήμας καὶ ἐνύπνια καὶ οἰωνοὺς ἅτε δεῖ καὶ ἃ οὐ χρὴ ποιεῖν, οἷς ἐγὼ ὅταν μὲν πείθωμαι, οὐδέποτέ μοι μεταμέλει· ἤδη δέ ποτε καὶ ἀπιστήσας ἐκολάσθην.»
49 Καὶ ὁ Σωκράτης εἶπεν· «Ἀλλὰ τούτων μὲν οὐδὲν ἄπιστον. Ἐκεῖνο μέντοι ἔγωγε ἡδέως ἂν πυθοίμην, πῶς αὐτοὺς θεραπεύων οὕτω φίλους ἔχεις. — Ναὶ μὰ τὸν Δί', ἔφη ὁ Ἑρμογένης, καὶ μάλα εὐτελῶς. Ἐπαινῶ τε γὰρ αὐτοὺς οὐδὲν δαπανῶν, ὧν τε διδόασιν ἀεὶ αὖ παρέχομαι, εὐφημῶ τε ὅσα ἂν δύνωμαι καὶ ἐφ' οἷς ἂν αὐτοὺς μάρτυρας ποιήσωμαι ἑκὼν οὐδὲν ψεύδομαι. — Νὴ Δί', ἔφη ὁ Σωκράτης, εἰ ἄρα τοιοῦτος ὢν φίλους αὐτοὺς ἔχεις, καὶ οἱ θεοί, ὡς ἔοικε, καλοκἀγαθίᾳ ἥδονται». 50 Οὗτος μὲν δὴ ὁ λόγος οὕτως ἐσπουδαιολογήθη.

Ἐπειδὴ δὲ εἰς τὸν Φίλιππον ἧκον, ἠρώτων αὐτόν τί ὁρῶν ἐν τῇ γελωτοποιίᾳ μέγα ἐπ' αὐτῇ φρονοίη. «Οὐ γὰρ ἄξιον, ἔφη, ὁπότε γε πάντες εἰδότες ὅτι γελωτοποιός εἰμι, ὅταν μέν τι ἀγαθὸν ἔχωσι, παρακαλοῦσί με ἐπὶ ταῦτα προθύμως, ὅταν δέ τι κακὸν λάβωσι, φεύγουσιν ἀμεταστρεπτί, φοβούμενοι μὴ καὶ ἄκοντες γελάσωσι ;» 51 Καὶ ὁ Νικήρατος εἶπε · «Νὴ Δία, σὺ τοίνυν δικαίως μέγα φρονεῖς. Ἐμοὶ γὰρ αὖ τῶν φίλων οἱ μὲν εὖ πράττοντες ἐκποδὼν ἀπέρχονται, οἳ δ' ἂν κακόν τι λάβωσι, γενεαλογοῦσι τὴν συγγένειαν καὶ οὐδέποτέ μου ἀπολείπονται. 52 — Εἶεν · σὺ δὲ δή, ἔφη ὁ Χαρμίδης, ὦ Συρακόσιε,

48 5 καὶ del. Mehler || 49 1 τούτων : τοῦτο Q || ὅσα : ὁπόσα Q.

de quoi es-tu fier? C'est évidemment de ce jeune garçon? — Non, par Zeus, répondit l'autre, bien sûr que non ; mais j'éprouve à son sujet une crainte très vive. Car je vois bien que d'aucuns forment le projet de le perdre. **53** — Par Héraklès, s'écria Socrate à ces mots, quel tort si grave pensent-ils avoir éprouvé de la part de ton garçon qu'ils veuillent le faire périr[1]? — Eh non ! répondit le Syracusain, ils ne veulent pas le faire périr, mais le persuader de coucher avec eux. — Et toi, à ce qu'il semble, si la chose se réalisait, tu penses que ce serait sa perte? — Oui, par Zeus, sa perte irrémédiable. **54** — Tu ne couches donc pas toi-même avec lui? — Si, par Zeus, toutes les nuits d'un bout à l'autre. — Par Héra ! fit Socrate, quelle heureuse chance est la tienne ! La nature t'a doté d'une peau qui est la seule à ne pas causer la perte de ceux qui couchent avec toi. Tu as donc le droit, à défaut d'autre chose, d'être du moins fier de ta peau. — **55** Mais non, par Zeus, ce n'est pas de cela que je suis fier. — De quoi donc alors? — De la folie des gens, par Zeus ! Je leur montre mes marionnettes et ils me nourrissent[2]. — Voilà pourquoi, plaisanta Philippe, je t'ai entendu, l'autre jour, prier les dieux de procurer, où que tu te trouves, abondance de récoltes ... et absence de raison.

56 « Bon, dit Callias ; quant à toi, Socrate, de quelle façon peux-tu soutenir que tu as le droit d'être fier du métier si décrié que tu as nommé? » Socrate répondit : « Commençons par nous mettre d'accord sur l'activité de l'entremetteur. N'hésitez pas à répondre à toutes mes questions, afin que nous sachions bien sur quoi nous nous accordons. Cela vous va-t-il? — Certainement. » (Ce « certainement » une fois dit, ils le reprirent tous

1. Socrate feint ironiquement de se méprendre sur la valeur de διαφθεῖραι que le Syracusain a employé dans le sens de perdre quelqu'un au moral, le corrompre.

2. Les spectacles de marionnettes étaient communs à cette époque. Le Syracusain, qui a plusieurs cordes à son arc, est donc aussi un montreur de marionnettes (νευροπάστης).

ἐπὶ τῷ μέγα φρονεῖς ; ἢ δῆλον ὅτι ἐπὶ τῷ παιδί ; — Μὰ τὸν Δί', ἔφη, οὐ μὲν δή· ἀλλὰ καὶ δέδοικα περὶ αὐτοῦ ἰσχυρῶς. Αἰσθάνομαι γάρ τινας ἐπιβουλεύοντας διαφθεῖραι αὐτόν » 53 Καὶ ὁ Σωκράτης ἀκούσας, « Ἡράκλεις, ἔφη, τί τοσοῦτον νομίζοντες ἠδικῆσθαι ὑπὸ τοῦ σοῦ παιδὸς ὥστε ἀποκτεῖναι αὐτὸν βούλεσθαι ; — Ἀλλ' οὔτοι, ἔφη, ἀποκτεῖναι βούλονται, ἀλλὰ πεῖσαι αὐτὸν συγκαθεύδειν αὐτοῖς. — Σὺ δ', ὡς ἔοικας, εἰ τοῦτο γένοιτο, νομίζεις ἂν διαφθαρῆναι αὐτόν ; — Ναὶ μὰ Δί', ἔφη, παντάπασί γε. — 54 Οὐδ' αὐτὸς ἄρ', ἔφη, συγκαθεύδεις αὐτῷ ; — Νὴ Δί' ὅλας γε καὶ πάσας τὰς νύκτας. — Νὴ τὴν Ἥραν, ἔφη ὁ Σωκράτης, εὐτύχημά γέ σου μέγα τὸ τὸν χρῶτα τοιοῦτον φῦναι ἔχοντα ὥστε μόνον μὴ διαφθείρειν τοὺς συγκαθεύδοντας. Ὥστε σοί γε εἰ μὴ ἐπ' ἄλλῳ ἀλλ' ἐπὶ τῷ χρωτὶ ἄξιον μέγα φρονεῖν. 55 Ἀλλὰ μὰ Δί', ἔφη, οὐκ ἐπὶ τούτῳ μέγα φρονῶ. — Ἀλλ' ἐπὶ τῷ μήν ; — Ἐπὶ νὴ Δία τοῖς ἄφροσιν. Οὗτοι γὰρ τὰ ἐμὰ νευρόσπαστα θεώμενοι τρέφουσί με. — Ταῦτ' ἄρ', ἔφη ὁ Φίλιππος, καὶ πρῴην ἐγώ σου ἤκουον εὐχομένου πρὸς τοὺς θεοὺς ὅπου ἂν ᾖς διδόναι καρποῦ μὲν ἀφθονίαν, φρενῶν δὲ ἀφορίαν. »

56 « Εἶεν, ἔφη ὁ Καλλίας· σὺ δὲ δή, ὦ Σώκρατες, τί ἔχεις εἰπεῖν ὡς ἄξιόν σοί ἐστι μέγα φρονεῖν ἐφ' ᾗ εἶπας οὕτως ἀδόξῳ οὔσῃ τέχνῃ ; » Καὶ ὃς εἶπεν· « Ὁμολογησώμεθα πρῶτον ποῖά ἐστιν ἔργα τοῦ μαστροποῦ· καὶ ὅσα ἂν ἐρωτῶ, μὴ ὀκνεῖτε ἀποκρίνεσθαι, ἵνα εἰδῶμεν ὅσα ἂν συνομολογῶμεν. Καὶ ὑμῖν οὕτω δοκεῖ ; ἔφη. — Πάνυ μὲν οὖν », ἔφασαν. Ὡς δ' ἅπαξ εἶπον « Πάνυ μὲν

52 4 γὰρ : δὲ A || 53 2 νομίζοντες : νομίζοντας Heindorf || 6 νομίζεις : νομίζοις A E G H[1] s. v. H[a] Q || 54 2 γε om. Q || 5 σοί om. G ; σὺ E Q R || 55 3 νευρόσπαστα : νευρόπαστα Q R || 3-4 ταῦτ' ἄρ' Schneider : ταῦτα γὰρ codd. || 4 ἤκουον : ἤκουσα Q || 56 4 ἐστιν ἔργα : ἐστι τἄργα Mehler : ἐστιν ἔργ' ἀγαθοῦ μαστροποῦ Stephanus mg. fort. recte || 5 ὀκνεῖτε : ὀκνῆτε D F H[2] R.

par la suite pour répondre à chaque question.) **57** « Eh bien donc, reprit Socrate, ne vous semble-t-il pas que ce soit le rôle d'un bon entremetteur que de rendre celui ou celle qu'il prostitue agréables à leurs partenaires ? — Certainement. — Et n'est-ce pas un moyen de plaire que l'élégance de la chevelure et du vêtement ? — Certainement. **58** — Ne savons-nous pas aussi qu'un homme peut, avec les mêmes yeux, exprimer aux gens soit l'affection soit la haine ? — Certainement. — Et peut-on avec la même voix parler de façon modeste et de façon arrogante ? — Certainement. — En outre, certains propos ne font-ils pas naître la haine, tandis que d'autres incitent à l'amitié ? — Certainement. — **59** Dans tout cela le bon entremetteur n'enseignera-t-il pas ce qui peut servir à plaire ? — Certainement. — Quel sera donc le meilleur ? Celui qui peut rendre agréable à une seule personne ou agréable à plusieurs ? » A cet endroit les réponses se partagèrent : « A plusieurs, c'est évident », dirent les uns, tandis que les autres reprenaient : « Certainement[1] ». **60** Après avoir constaté que l'on était aussi d'accord sur ce point Socrate poursuivit de la sorte : « Mais si quelqu'un pouvait rendre les gens agréables à la cité toute entière, ne serait-il pas le parfait entremetteur ? » La réponse unanime fut : « Par Zeus, sans aucun doute. — Et si quelqu'un était capable de procurer un tel pouvoir à ceux qu'il dirigerait, ne serait-ce pas à juste titre qu'il serait fier de son art, à juste titre qu'il toucherait un important salaire ? » **61** Tous s'accordèrent à le reconnaître. « Cet homme-là, dit alors Socrate, le voici, ce me semble, c'est Antisthène[2]. — C'est à moi, Socrate, se récria Antisthène, que tu passes ton métier ? — Oui, par Zeus, répondit Socrate, car je te vois très expert en celui qui en est le

1. L'effet comique que Xénophon a voulu obtenir par cette réponse stéréotypée paraît vraiment bien lourd, à moins qu'on ne veuille voir ici une critique de Platon, dont les dialogues abondent en πάνυ μὲν οὖν.

2. Effet bien supérieur au précédent : Antisthène, qui ne s'y attendait pas du tout, est brusquement désigné par Socrate.

οὖν », τοῦτο πάντες ἐκ τοῦ λοίπου ἀπεκρίναντο. 57 « Οὐκοῦν ἀγαθοῦ μέν, ἔφη, ὑμῖν δοκεῖ μαστροποῦ ἔργον εἶναι ἣν ἂν ἢ ὃν μαστροπεύῃ ἀρέσκοντα τοῦτον ἀποδεικνύναι οἷς ἂν συνῇ ; – Πάνυ μὲν οὖν, ἔφασαν. – Οὐκοῦν ἓν μέν τί ἐστιν εἰς τὸ ἀρέσκειν ἐκ τοῦ πρέπουσαν ἔχειν σχέσιν καὶ τριχῶν καὶ ἐσθῆτος ; – Πάνυ μὲν οὖν, ἔφασαν. 58 – Οὐκοῦν καὶ τόδε ἐπιστάμεθα, ὅτι ἔστιν ἀνθρώπῳ τοῖς αὐτοῖς ὄμμασι καὶ φιλικῶς καὶ ἐχθρῶς πρός τινας βλέπειν ; – Πάνυ μὲν οὖν – Τί δέ ; τῇ αὐτῇ φωνῇ ἔστι καὶ αἰδημόνως καὶ θρασέως φθέγγεσθαι ; – Πάνυ μὲν οὖν. – Τί δέ ; λόγοι οὐκ εἰσὶ μέν τινες ἀπεχθανόμενοι, εἰσὶ δέ τινες οἳ πρὸς φιλίαν ἄγουσι ; – Πάνυ μὲν οὖν. 59 – Οὐκοῦν τούτων ὁ ἀγαθὸς μαστροπὸς τὰ συμφέροντα εἰς τὸ ἀρέσκειν διδάσκοι ἄν ; – Πάνυ μὲν οὖν. – Ἀμείνων δ'ἂν εἴη, ἔφη, ὁ ἑνὶ δυνάμενος ἀρεστοὺς ποιεῖν ἢ ὅστις καὶ πολλοῖς ; » Ἐνταῦθα μέντοι ἐσχίσθησαν, καὶ οἱ μὲν εἶπον « Δῆλον ὅτι ὅστις πλείστοις », οἱ δὲ « Πάνυ μὲν οὖν ». 60 Ὁ δ'εἰπὼν ὅτι καὶ τοῦτο ὁμολογεῖται ἔφη · « Εἰ δέ τις καὶ ὅλῃ τῇ πόλει ἀρέσκοντας δύναιτο ἀποδεικνύναι, οὐχ οὗτος παντελῶς ἂν ἤδη ἀγαθὸς μαστροπὸς εἴη ; – Σαφῶς γε νὴ Δία, πάντες εἶπον. – Οὐκοῦν εἴ τις τοιούτους δύναιτο ἐξεργάζεσθαι ὧν προστατοίη, δικαίως ἂν μέγα φρονοίη ἐπὶ τῇ τέχνῃ καὶ δικαίως ἂν πολὺν μισθὸν λαμβάνοι ; » 61 Ἐπεὶ δὲ καὶ ταῦτα πάντες συνωμολόγουν, « Τοιοῦτος μέντοι, ἔφη, μοι δοκεῖ Ἀντισθένης εἶναι οὗτος. » Καὶ ὁ Ἀντισθένης, « Ἐμοί, ἔφη, παραδίδως, ὦ Σώκρατες, τὴν τέχνην ; – Ναὶ μὰ Δί', ἔφη · ὁρῶ γάρ σε καὶ τὴν

56 7 εἶπον : εἶπαν E G || 8 τοῦτο : τούτῳ R om. G || 57 4 ἀρέσκειν ἐκ τοῦ : ἀρέσκειν ἄγον τὸ propos. Schneider || 58 1 ὅτι ἔστιν Castalio : τί ἔστιν codd. || 59 3 ἀρέστους Brodaeus : ἀρίστους codd ἀρέσκοντας A mg. || 61 3 ἔφη post Ἀντισθένης posuer. Q R || 4 παραδίδως ἔφη E G H[3] Q R.

complément. — Quel est-il ? — Celui de courtier d'amour[1]. » **62** Antisthène indigné demanda : « Et comment sais-tu, Socrate, que je me sois livré à un tel trafic ? — Je sais, répondit Socrate, que tu as mis en rapport Callias ici présent avec le savant Prodicos*, quand tu as vu qu'il était passionné pour la philosophie, et que l'autre avait besoin d'argent. Je sais aussi que tu l'as accouplé avec Hippias d'Élis, de qui il a appris la mnémonique*. Il est dès lors devenu encore plus amoureux, car il n'oublie jamais ce qu'il a vu de beau. **63** Et tout récemment, n'est-il pas vrai ?, lorsque en me faisant l'éloge de l'étranger d'Héraclée* tu m'a donné le désir de le rencontrer, tu nous a mis tous les deux en relation. Je t'en sais gré, d'ailleurs, car il me paraît vraiment un homme de mérite. Et en me faisant l'éloge d'Eschyle de Phlionte*, en lui faisant aussi le mien, ne nous as-tu pas mis dans de telles dispositions que, devenus amoureux grâce à tes paroles, nous étions comme des chiens sur une piste dans notre recherche mutuelle ? **64** A te voir donc capable de tout cela j'estime que tu es un bon courtier d'amour. Car l'homme qui sait reconnaître les gens aptes à se rendre mutuellement service et qui peut leur inspirer le désir de se réunir, celui-là sera aussi capable, ce me semble, de rendre amies des cités et d'unir des époux bien assortis, et sa possession sera d'un grand prix pour des cités ou pour ses amis. Mais toi, comme si je t'avais injurié en disant que tu es un bon courtier d'amour, voilà que tu t'es mis en colère. — De colère, par Zeus, je n'en ai plus maintenant, dit Antisthène ; car si je possède un tel pouvoir, j'aurai l'âme comblée de richesse. » C'est ainsi que l'on acheva de faire le tour des divers sujets.

1. Le μαστροπός et le προαγωγός ne sont pas toujours bien distingués dans les textes. Le premier est celui qui tient ouvertement boutique de prostitution. Il exerce un métier classé, admis, bien que très décrié. Le second est le pourvoyeur clandestin. Contre les προαγωγοί Solon, d'après Eschine (*Contre Timarque*, 184), avait décrété la peine de mort. Un tel métier peut être dit complémentaire du premier, car ils ont tous deux le même but. C'est le même en définitive avec des procédés différents.

ἀκόλουθον ταύτης πάνυ ἐξειργασμένον. — Τίνα ταύτην ; — Τὴν προαγωγείαν », ἔφη. 62 Καὶ ὃς μάλα ἀχθεσθεὶς ἐπήρετο · « Καὶ τί μοι σύνοισθα, ὦ Σώκρατες, τοιοῦτον εἰργασμένῳ ; — Οἶδα μέν, ἔφη, σε Καλλίαν τουτονὶ προαγωγεύσαντα τῷ σοφῷ Προδίκῳ, ὅτε ἑώρας τοῦτον μὲν φιλοσοφίας ἐρῶντα, ἐκεῖνον δὲ χρημάτων δεόμενον · οἶδα δέ σε Ἱππίᾳ τῷ Ἠλείῳ, παρ' οὗ οὗτος καὶ τὸ μνημονικὸν ἔμαθεν · ἀφ' οὗ δὴ καὶ ἐρωτικώτερος γεγένηται διὰ τὸ ὅ τι ἂν καλὸν ἴδῃ μηδέποτε ἐπιλανθάνεσθαι. 63 Ἔναγχος δὲ δήπου καὶ πρὸς ἐμὲ ἐπαινῶν τὸν Ἡρακλεώτην ξένον, ἐπεί με ἐποίησας ἐπιθυμεῖν αὐτοῦ, συνέστησάς μοι αὐτόν. Καὶ χάριν μέντοι σοι ἔχω · πάνυ γὰρ καλὸς κἀγαθὸς δοκεῖ μοι εἶναι. Αἰσχύλον δὲ τὸν Φλειάσιον πρὸς ἐμὲ ἐπαινῶν καὶ ἐμὲ πρὸς ἐκεῖνον οὐχ οὕτω διέθηκας ὥστε διὰ τοὺς σοὺς λόγους ἐρῶντες ἐκυνοδρομοῦμεν ἀλλήλους ζητοῦντες ; 64 Ταῦτα οὖν ὁρῶν δυνάμενόν σε ποιεῖν ἀγαθὸν νομίζω προαγωγὸν εἶναι. Ὁ γὰρ οἷός τε ὢν γιγνώσκειν τε τοὺς ὠφελίμους αὑτοῖς καὶ τούτους δυνάμενος ποιεῖν ἐπιθυμεῖν ἀλλήλων, οὗτος ἄν μοι δοκεῖ καὶ πόλεις δύνασθαι φίλας ποιεῖν καὶ γάμους ἐπιτηδείους συνάγειν, καὶ πολλοῦ ἂν ἄξιος εἶναι καὶ πόλεσι καὶ φίλοις [καὶ συμμάχοις] κεκτῆσθαι. Σὺ δὲ ὡς κακῶς ἀκούσας ὅτι ἀγαθόν σε ἔφην προαγωγὸν εἶναι, ὠργίσθης. — Ἀλλὰ μὰ Δί', ἔφη, οὐ νῦν. Ἐὰν γὰρ ταῦτα δύνωμαι, σεσαγμένος δὴ παντάπασι πλούτου τὴν ψυχὴν ἔσομαι. » Καὶ αὕτη μὲν δὴ ἡ περίοδος τῶν λόγων ἀπετελέσθη.

61 6 ταύτης : ταύτην R || **62** 6 καὶ om. R || 8 καλὸν A s. v. Q R : κακὸν cet. codd. || **63** 4 Αἰσχύλον δὲ : καὶ Αἰσχύλον Q || 7 ζητοῦντες del. Richards ; ἐζητοῦμεν Q || **64** 3 τε om. B. || 4 αὑτοῖς Leonclavius : αὐτῷ codd. || 5 φίλας : φιλίας A Q || 7 καὶ συμμάχοις del. Sauppe ; πόλει καὶ φίλοις σύμμαχος Cobet.

V

1 Callias dit alors : « Eh bien, Critobule, le débat au sujet de votre beauté, tu ne l'engages donc pas avec Socrate? — Non, par Zeus, fit ce dernier, car il voit sans doute que « l'entremetteur » a l'oreille des juges. 2 — N'importe, dit Critobule, je ne me dérobe pas. Allons, démontre-nous, si tu peux avancer quelque habile argument, que tu es plus beau que moi. Seulement ajouta-t-il, que l'on approche la lampe. — Eh bien, reprit Socrate, je commence par t'assigner pour l'instruction du procès*. Allons, réponds-moi. — Et toi, interroge. 3 — La beauté, à ton avis, réside-t-elle uniquement chez l'homme seul, ou la trouve-t-on aussi ailleurs? — Je crois, par Zeus, qu'elle existe aussi chez un cheval, un bœuf et beaucoup d'objets inanimés. Je sais, par exemple, qu'un bouclier peut être beau, tout comme une épée et une lance. 4 — Et comment est-il possible que ces objets qui ne se ressemblent nullement soient cependant tous beaux? — Par Zeus, répondit Critobule, s'ils ont été bien fabriqués en vue des ouvrages pour lesquels nous acquérons chacun d'eux ou s'ils sont par nature bien appropriés à nos besoins, ces objets ont aussi leur beauté[1]. 5 — Sais-tu donc pourquoi nous avons besoin des yeux? — C'est évidemment pour voir. — A ce compte, mes yeux seraient déjà plus beaux que les tiens. — Comment donc cela? — C'est que tes yeux voient seulement droit devant eux, tandis que les miens voient aussi de côté puisqu'ils sont à fleur de tête. — Alors, d'après toi, de tous les animaux c'est l'écrevisse qui a les plus beaux yeux? — Assurément ; car ses yeux sont aussi les plus puissants. — 6 Bien ; mais voyons les nez : lequel est le plus beau, le tien ou le mien? — Le mien, à mon avis, si du moins c'est pour sentir que les dieux nous ont donné des nez. Tes narines, en effet, regardent vers la terre, les miennes

1. De cette fausse conception de la beauté, Socrate va tirer de plaisantes conséquences.

V

1 Ὁ δὲ Καλλίας ἔφη· « Σὺ δὲ δή, ὦ Κριτόβουλε, εἰς τὸν περὶ τοῦ κάλλους ἀγῶνα πρὸς Σωκράτην οὐκ ἀνθίστασαι ; – Νὴ Δί', ἔφη ὁ Σωκράτης, ἴσως γὰρ εὐδοκιμοῦντα τὸν μαστροπὸν παρὰ τοῖς κριταῖς ὁρᾷ. 2 – Ἀλλ' ὅμως, ἔφη ὁ Κριτόβουλος, οὐκ ἀναδυόμαι · ἀλλὰ δίδασκε, εἴ τι ἔχεις σοφόν, ὡς καλλίων εἶ ἐμοῦ. Μόνον, ἔφη, τὸν λαμπτῆρα ἐγγύς ⟨τις⟩ προσενεγκάτω. – Εἰς ἀνάκρισιν τοίνυν σε, ἔφη, πρῶτον τῆς δίκης καλοῦμαι · ἀλλ' ἀποκρίνου. – Σὺ δέ γε ἐρώτα. 3 – Πότερον οὖν ἐν ἀνθρώπῳ μόνον νομίζεις τὸ καλὸν εἶναι ἢ καὶ ἐν ἄλλῳ τινί ; – Ἐγὼ μὲν ναὶ μὰ Δί', ἔφη, καὶ ἐν ἵππῳ καὶ βοῒ καὶ ἐν ἀψύχοις πολλοῖς. Οἶδα γοῦν οὖσαν καὶ ἀσπίδα καλὴν καὶ ξίφος καὶ δόρυ. 4 – Καὶ πῶς, ἔφη, οἷόν τε ταῦτα μηδὲν ὅμοια ὄντα ἀλλήλοις πάντα καλὰ εἶναι ; – Ἂν νὴ Δί', ἔφη, πρὸς τὰ ἔργα ὧν ἕνεκα ἕκαστα κτώμεθα εὖ εἰργασμένα ᾖ ἢ εὖ πεφυκότα πρὸς ἃ ἂν δεώμεθα, καὶ ταῦτ', ἔφη ὁ Κριτόβουλος, καλά. 5 – Οἶσθα οὖν, ἔφη, ὀφθαλμῶν τίνος ἕνεκα δεόμεθα ; – Δῆλον, ἔφη, ὅτι τοῦ ὁρᾶν. – Οὕτω μὲν τοίνυν ἤδη οἱ ἐμοὶ ὀφθαλμοὶ καλλίονες ἂν τῶν σῶν εἴησαν. – Πῶς δή ; – Ὅτι οἱ μὲν σοὶ τὸ καὶ εὐθὺ μόνον ὁρῶσιν, οἱ δὲ ἐμοὶ καὶ τὸ ἐκ πλαγίου διὰ τὸ ἐπιπόλαιοι εἶναι. – Λέγεις σύ, ἔφη, καρκίνον εὐοφθαλμότατον εἶναι τῶν ζῴων ; – Πάντως δήπου, ἔφη · ἐπεὶ καὶ πρὸς ἰσχὺν τοὺς ὀφθαλμοὺς ἄριστα πεφυκότας ἔχει. 6 – Εἶεν, ἔφη, τῶν δὲ ῥινῶν ποτέρα καλλίων, ἡ σὴ ἢ ἡ ἐμή ; – Ἐγὼ μέν, ἔφη, οἶμαι τὴν ἐμήν, εἴπερ γε τοῦ ὀσφραίνεσθαι ἕνεκεν ἐποίησαν ἡμῖν ῥῖνας οἱ θεοί. Οἱ μὲν γὰρ σοὶ

V 1 1 ἔφη : εἶπε D F G V H² R || δὴ om. R || 2 4 <τις> add. Mehler || 5 πρῶτον om. A || 4 2 ὄντα ὅμοια Q || 5 3 ἤδη om. B G || 6 3 ἐποίησαν : ἐνεποίησαν Richards.

sont retroussées, de manière à capter de partout les odeurs. — Mais comment un nez camus serait-il plus beau qu'un nez droit? — Parce qu'il ne fait pas barrière, mais permet aux yeux de voir sur le champ ce qu'ils veulent ; un nez haut, au contraire, dresse comme par arrogance un mur entre les yeux. 7 — Pour la bouche, continua Critobule, à toi la palme ; car si elle est faite pour mordre, tu peux emporter en mordant de beaucoup plus gros morceaux que moi. Et ne crois-tu pas que l'épaisseur de tes lèvres rend ton baiser plus moelleux que le mien? — A t'entendre, réplique Socrate, il semble que ma bouche soit plus vilaine que celle des ânes. Mais ne comptes-tu pour rien comme preuve de la supériorité de ma beauté sur la tienne le fait que les Naïades, qui sont des divinités, donnent la vie aux Silènes qui me ressemblent plus qu'à toi[1]? 8 Critobule dit alors : « Je n'ai plus rien à te répliquer. Que l'on procède au vote, afin que je connaisse au plus vite ma peine ou mon amende. Mais que le vote soit secret ; car je crains de succomber sous votre richesse, la tienne et celle d'Antisthène ». 9 La jeune fille et le garçon votèrent donc secrètement. Socrate pendant ce temps prit soin de faire à son tour approcher la lampe de Critobule*, pour que les juges ne fissent point erreur, et il stipula que le vainqueur recevrait d'eux, en guise de couronne, non des bandelettes, mais des baisers. 10 On fit tomber les votes de l'urne ; ils furent tous pour Critobule[2]. « Ah !, s'écria Socrate, ton argent n'a pas l'air, Critobule, de ressembler à celui de Callias. Le sien, en effet, rend les gens plus justes, mais le tien, comme il arrive d'ordinaire, a le pouvoir de corrompre juges et arbitres. »

1. Voir IV, 20 et la note. Les silènes sont fils des nymphes et des silènes qui s'unissent dans les cavernes (cf. *Hymne homérique à Aphrodite*, v. 263).

2. πᾶσαι est surprenant, puisque, comme Socrate en avait décidé en IV 20, il n'y a eu que deux votants : la jeune fille et le jeune garçon. Il semble que Xénophon ait voulu s'exprimer, dans une intention humoristique, d'une façon qui conviendrait seulement pour un procès normal.

μυκτῆρες εἰς γῆν ὁρῶσιν, οἱ δὲ ἐμοὶ ἀναπέπτανται, ὥστε τὰς πάντοθεν ὀσμὰς προσδέχεσθαι. — Τὸ δὲ δὴ σιμὸν τῆς ῥινὸς πῶς τοῦ ὀρθοῦ κάλλιον ; — Ὅτι, ἔφη, οὐκ ἀντιφράττει, ἀλλ' ἐᾷ εὐθὺς τὰς ὄψεις ὁρᾶν ἃ ἂν βούλωνται· ἡ δὲ ὑψηλὴ ῥὶς ὥσπερ ἐπηρεάζουσα διατετείψικε τὰ ὄμματα. 7 — Τοῦ γε μὴν στόματος, ἔφη ὁ Κριτόβουλος, ὑφίεμαι. Εἰ γὰρ τοῦ ἀποδάκνειν ἕνεκα πεποίηται, πολὺ ἂν σὺ μεῖζον ἢ ἐγὼ ἀποδάκοις. Διὰ δὲ τὸ παχέα ἔχειν τὰ χείλη οὐκ οἴει καὶ μαλακώτερόν σου ἔχειν τὸ φίλημα ; — Ἔοικα ,ἔφη, ἐγὼ κατὰ τὸν σὸν λόγον καὶ τῶν ὄνων αἴσχιον τὸ στόμα ἔχειν. Ἐκεῖνο δὲ οὐδὲν τεκμήριον λογίζῃ, ὡς ἐγὼ σοῦ καλλίων εἰμί, ὅτι καὶ Ναΐδες θεαὶ οὖσαι τοὺς Σειληνοὺς ἐμοὶ ὁμοιοτέρους τίκτουσιν ἢ σοί ; » 8 Καὶ ὁ Κριτόβουλος, « Οὐκέτι, ἔφη, ἔχω πρὸς σὲ ἀντιλέγειν, ἀλλὰ διαφερόντων, ἔφη, τὰς ψήφους, ἵνα ὡς τάχιστα εἰδῶ ὅ τι με χρὴ παθεῖν ἢ ἀποτεῖσαι. Μόνον, ἔφη, κρυφῇ φερόντων· δέδοικα γὰρ τὸν σὸν καὶ Ἀντισθένους πλοῦτον μή με καταδυναστεύσῃ. 9 Ἡ μὲν δὴ παῖς καὶ ὁ παῖς κρύφα ἀνέφερον. Ὁ δὲ Σωκράτης ἐν τούτῳ διέπραττε τόν τε λύχνον ἀντιπροσενεγκεῖν τῷ Κριτοβούλῳ, ὡς μὴ ἐξαπατηθείησαν οἱ κριταί, καὶ τῷ νικήσαντι μὴ ταινίας ἀλλὰ φιλήματα ἀναδήματα παρὰ τῶν κριτῶν γενέσθαι. 10 Ἐπεὶ δὲ ἐξέπεσον αἱ ψῆφοι καὶ ἐγένοντο πᾶσαι σὺν Κριτοβούλῳ, « Παπαῖ, ἔφη ὁ Σωκράτης, οὐχ ὅμοιον ἔοικε τὸ σὸν ἀργύριον, ὦ Κριτόβουλε, τῷ Καλλίου εἶναι. Τὸ μὲν γὰρ τούτου δικαιοτέρους ποιεῖ, τὸ δὲ σὸν ὥσπερ τὸ πλεῖστον διαφθείρειν ἱκανόν ἐστι καὶ δικαστὰς καὶ κριτάς. »

6 8 εὐθὺς ἐᾷ D F || 7 5 τῶν ὄνων : σοῦ Q || 8 4 ἢ παθεῖν ἢ Q || 4 ἀποτεῖσαι : ἀποτίσαι Q || κρύφα : κρυφῇ A B E G H[1] || 9 2 ἀνέφερον : διέφερον Cobet.

VI

1 Certains des convives pressèrent ensuite Critobule de se faire donner les baisers, prix de sa victoire, d'autres d'y faire consentir le maître des jeunes gens, d'autres enfin lançaient d'autres plaisanteries. Mais comme Hermogène ne disait toujours rien, Socrate l'interpella en ces termes : « Pourrais-tu nous dire, Hermogène, ce que c'est qu'une attitude inconvenante chez un convive? — Si tu me demandes ce qu'elle est réellement, répondit Hermogène, je l'ignore[1] ; mais je puis dire ce qu'elle me paraît être. — Eh bien, dis-nous cela. 2 — Se montrer désagréable pour ceux avec qui l'on boit, telle est, à mon sens, cette inconvenance. — Sais-tu bien alors, reprit Socrate, que toi aussi en ce moment tu nous es désagréable par ton silence? — Est-ce lorsque vous parlez? — Non, mais dans les intervalles de la conversation. — Ne vois-tu pas qu'entre vos propos on ne pourrait pas glisser un cheveu, à plus forte raison une parole? » 3 Alors Socrate de s'écrier : « Callias, ne peux-tu venir en aide à un homme qui est mis au pied du mur? — Volontiers, répondit Callias. Chaque fois que la flûte se fait entendre, nous gardons un complet silence. — Voulez-vous donc, répliqua Hermogène, que semblable à l'acteur Nicostratos qui récitait des tétramètres au son de la flûte*, ce soit aussi avec un accompagnement de flûte que je cause avec vous? 4 — Par les dieux, Hermogène, fais-le, dit Socrate. Je pense en effet que tout comme le chant est plus agréable s'il est joint à la flûte, tes paroles recevraient un nouvel agrément des sons de la musique, surtout si, tout en parlant, tu faisais des mines à l'imitation de la joueuse de flûte. » 5 Callias dit alors : « Eh bien donc, quand notre

1. Hermogène blessé, parce qu'il a compris que Socrate, blâmait implicitement son attitude, se défend d'avoir une connaissance directe et indubitable de la παροινία pour en avoir fait l'expérience en sa propre personne.

VI

1 Ἐκ δὲ τούτου οἱ μὲν τὰ νικητήρια φιλήματα ἀπολαμβάνειν τὸν Κριτόβουλον ἐκέλευον, οἱ δὲ τὸν κύριον πείθειν, οἱ δὲ καὶ ἄλλα ἔσκωπτον. Ὁ δ' Ἑρμογένης κἀνταῦθα ἐσιώπα. Καὶ ὁ Σωκράτης ὀνομάσας αὐτόν, « Ἔχοις ἄν, ἔφη, ὦ Ἑρμόγενες, εἰπεῖν ἡμῖν τί ἐστι παροινία » ; Καὶ ὃς ἀπεκρίνατο · « Εἰ μὲν ὅ τι ἐστὶν ἐρωτας, οὐκ οἶδα · τὸ μέντοι μοι δοκοῦν εἴποιμ' ἄν. — Ἀλλ', ὃ δοκεῖ, τοῦτ', ἔφη. 2 — Τὸ τοίνυν παρ' οἶνον λυπεῖν τοὺς συνόντας, τοῦτ' ἐγὼ κρίνω παροινίαν. — Οἶσθ' οὖν, ἔφη, ὅτι καὶ σὺ νῦν ἡμᾶς λυπεῖς σιωπῶν ; — Ἦ καὶ ὅταν λέγητ' ; ἔφη. — Οὐκ ἀλλ' ὅταν διαλίπωμεν. — Ἦ οὖν λέληθέ σε ὅτι μεταξὺ τοῦ ὑμᾶς λέγειν οὐδ' ἂν τρίχα, μὴ ὅτι λόγον ἄν τις παρείρειε ; » 3 Καὶ ὁ Σωκράτης, « Ὦ Καλλία, ἔχοις ἄν τι, ἔφη, ἀνδρὶ ἐλεγχομένῳ βοηθῆσαι ; — Ἔγωγ', ἔφη. Ὅταν γὰρ ὁ αὐλὸς φθέγγηται, παντάπασι σιωπῶμεν. » Καὶ ὁ Ἑρμογένης · « Ἦ οὖν βούλεσθε, ἔφη, ὥσπερ Νικόστρατος ὁ ὑποκριτὴς τετράμετρα πρὸς τὸν αὐλὸν κατέλεγεν, οὕτω καὶ ὑπὸ τοῦ αὐλοῦ ὑμῖν διαλέγωμαι ; » 4 Καὶ ὁ Σωκράτης, « Πρὸς τῶν θεῶν, ἔφη, Ἑρμόγενες, οὕτω ποίει. Οἶμαι γάρ, ὥσπερ ἡ ᾠδὴ ἡδίων πρὸς τὸν αὐλόν, οὕτω καὶ τοὺς σοὺς λόγους ἡδύνεσθαι ἄν τι ὑπὸ τῶν φθόγγων, ἄλλως τε καὶ εἰ μορφάζοις ὥσπερ ἡ αὐλητρὶς καὶ σὺ πρὸς τὰ λεγόμενα. » 5 Καὶ ὁ Καλλίας ἔφη · « Ὅταν οὖν ὁ Ἀντισθένης ὅδ'

VI 1 5 ἔφη F : om. cet. codd. || τί : τίς R || 6 ἡ παροινία R || 7 τὸ Castalio : ὃ codd. || Ἀλλ' ὃ F : ἀλλὰ cet. codd. ; ἀλλὰ δοκεῖ τί σοι propos. Schenkl. || 2 3-4 Ἦ : ἢ codd. || 4 Οὖν Q : οὐ cet. codd. || 5 ὑμᾶς : ἡμᾶς D F R || 3 4 Ἦ Victorius : εἰ B ἢ cet. codd. || 6 οὕτω καὶ ἐγὼ Q || τοῦ αὐλοῦ Cobet : τὸν αὐλὸν codd. || 7 διαλέγωμαι : διαλέγομαι D E G H² Q R || 4 2 ὦ ἑρμόγενες B F H² Q R || 5 1 ὁ ante Ἀντισθένης del. Stephanus.

Antisthène confondra un des convives, quel sera l'air joué par la flûte? — Pour l'homme ainsi confondu, répliqua Antisthène, ce qui conviendrait, à mon avis, ce serait de siffler. »

6 Pendant cet échange de propos le Syracusain voyait que les convives ne s'intéressaient plus à ce qu'il montrait, mais prenaient plaisir à s'entretenir les uns avec les autres. Mû par la jalousie il s'en prit alors à Socrate : « N'est-ce pas toi, Socrate, que l'on surnomme « le penseur »[1]? — Eh bien, c'est plus beau que si l'on m'appelait « tête vide ». — Oui, mais l'objet de tes pensées c'est, dirait-on, ce qui est en haut, dans l'air*. **7** — Connais-tu donc, reprit Socrate, quelque chose de plus élevé que les dieux? — Ce n'est pas d'eux, non par Zeus, que l'on dit que tu t'occupes, mais de choses hautement inutiles. — Même dans ce cas je m'occuperais des dieux ; c'est d'en haut qu'ils font tomber la pluie, qui pour nous est, au contraire, utile, d'en haut qu'ils nous donnent la lumière*. Si ma plaisanterie est froide, ne t'en prends qu'à toi, qui me cherches noise. **8** — Laissons cela ; dis-moi plutôt de combien de foulées de puce tu es éloigné de moi. Car on dit que tu te livres à ce genre de mesure*. » Antisthène intervint alors : « Philippe, dit-il, tu excelles à faire des comparaisons* ; cet individu ne te paraît-il pas ressembler à un insolent? — Si, par Zeus, et à bien d'autres espèces de gens*. **9** — Pourtant, dit Socrate, ne te livre pas à des comparaisons à son égard, pour ne pas ressembler toi aussi à un insolent. — Mais si je le compare à de parfaits gens de bien, à l'élite des hommes, c'est à un flatteur plutôt qu'à un insolent que je mériterai d'être comparé. — Dès à présent tu ressembles à un insolent, en le surfaisant ainsi à tous égards*. **10** — Alors veux-tu que je le compare à des gens pires que lui? — Non, pas à ceux-là non plus. — Alors à personne? — Oui,

1. L'intention du Syracusain est satirique, comme celle d'Aristophane dans les *Nuées*, lorsqu'il donne à la maison de Socrate le nom de φροντιστήριον le « pensoir » (94) et qualifie ses disciples et lui de μεριμνοφροντισταί.

ἐλέγχῃ τινὰ ἐν τῷ συμποσίῳ, τί ἔσται τὸ αὔλημα ; » Καὶ ὁ Ἀντισθένης εἶπε· « Τῷ μὲν ἐλεγχομένῳ οἶμαι ἄν, ἔφη, πρέπειν συριγμόν. »

6 Τοιούτων δὲ λόγων ὄντων ὡς ἑώρα ὁ Συρακόσιος τῶν μὲν αὑτοῦ ἐπιδειγμάτων ἀμελοῦντας, ἀλλήλοις δὲ ἡδομένους, φθονῶν τῷ Σωκράτει εἶπεν· « Ἆρα σύ, ὦ Σώκρατες, ὁ φροντιστὴς ἐπικαλούμενος ; — Οὐκοῦν κάλλιον, ἔφη, ἢ εἰ ἀφρόντιστος ἐκαλούμην. — Εἰ μή γε ἐδόκεις τῶν μετεώρων φροντιστὴς εἶναι. 7 — Οἶσθα οὖν, ἔφη ὁ Σωκράτης, μετεωρότερόν τι τῶν θεῶν ; — Ἀλλ' οὐ μὰ Δί', ἔφη, οὐ τούτων σε λέγουσιν ἐπιμελεῖσθαι, ἀλλὰ τῶν ἀνωφελεστάτων. — Οὐκοῦν καὶ οὕτως ἄν, ἔφη, θεῶν ἐπιμελοίμην· ἄνωθεν μέν γε ὕοντες ὠφελοῦσιν, ἄνωθεν δὲ φῶς παρέχουσιν. Εἰ δὲ ψυχρὰ λέγω, σὺ αἴτιος, ἔφη, πράγματά μοι παρέχων. 8 — Ταῦτα μέν, ἔφη, ἔα· ἀλλ' εἰπέ μοι πόσους ψύλλης πόδας ἐμοῦ ἀπέχεις. Ταῦτα γάρ σέ φασι γεωμετρεῖν. » Καὶ ὁ Ἀντισθένης εἶπε· « Σὺ μέντοι δεινὸς εἶ, ὦ Φίλιππε, εἰκάζειν· οὐ δοκεῖ σοι ὁ ἀνὴρ οὗτος λοιδορεῖσθαι βουλομένῳ ἐοικέναι ; — Ναὶ μὰ τὸν Δί', ἔφη, καὶ ἄλλοις γε πολλοῖς. 9 — Ἀλλ' ὅμως, ἔφη ὁ Σωκράτης, σὺ αὐτὸν μὴ εἴκαζε, ἵνα μὴ καὶ σὺ λοιδορουμένῳ ἐοίκῃς. — Ἀλλ' εἴπερ γε τοῖς πᾶσι καλοῖς καὶ τοῖς βελτίστοις εἰκάζω αὐτόν, ἐπαινοῦντι μᾶλλον ἢ λοιδορουμένῳ δικαίως ἂν εἰκάζοι μέ τις. — Καὶ νῦν σύ γε λοιδορουμένῳ ἔοικας, εἰ πάντα τὰ αὐτοῦ βελτίω φῄς εἶναι. 10 — Ἀλλὰ βούλει πονηροτέροις εἰκάζω αὐτόν ; — Μηδὲ πονηροτέροις. —

6 2 αὑτοῦ Stephanus : αὐτοῦ codd. || 5 ἐκαλούμην : ἐπεκαλούμην Q || 7 4 τῶν ἀνωφελεστάτων : τῶν ἄνω ἐν νεφελαῖς τ' ὄντων Madvig || 5 ὕοντες Valkenäer : ὄντες codd. || 8 2 ψύλλης Bremi : ψύλλας Q ψύλλα cet. codd. ἡ ψύλλα Rettig || 3 ἀπέχεις Jacobs : ἀπέχει codd. || 9 3 γέ τοι Ald. || 6 πάντα τὰ αὐτοῦ βελτίω propos. Marchant (uel πάντων αὐτὸν P) : πάντ' αὐτοῦ βελτίων codd. αὐτὸν et βελτίω jam Leonclavius.

ne le compare en rien à personne. — Mais, si je me tais je ne sais pas comment je pourrai jouer convenablement mon rôle dans ce banquet. — Ce sera facile, à condition pour toi de taire les propos malséants. » Ainsi prit fin cet inconvenant épisode.

VII

1 Ensuite, comme certains convives pressaient encore Philippe de faire des comparaisons, tandis que d'autres s'y opposaient, au milieu de ce grand bruit de voix Socrate reprit la parole : « Puisque nous avons tous envie de parler, ne vaudrait-il pas mieux maintenant que nous chantions tous en chœur[1] ? » Cela dit, il entonna aussitôt un chant. 2 Quand on eut fini de chanter, on apporta pour la danseuse une roue de potier sur laquelle elle devait se livrer à des tours d'adresse. « Syracusain, dit alors Socrate, il se pourrait bien que, suivant ton expression, je sois réellement un « penseur ». Ce qui est sûr, c'est que je suis en train de me demander comment ce garçon et cette jeune fille qui t'appartiennent pourraient se donner le moins de peine, tandis que nous éprouverions le plus de plaisir à les regarder ; et je sais bien que tel est aussi ton désir. 3 Or, il me semble que faire la culbute entre des épées est une exhibition dangereuse qui n'est pas du tout à sa place dans un banquet. De même écrire et lire sur cette roue en train de tourner est sans doute chose étonnante, mais je ne puis concevoir quel plaisir ce spectacle est capable de nous procurer. Et il n'est pas plus agréable de regarder de beaux et charmants enfants quand ils se contorsionnent et font la roue que lorsqu'ils sont au

1. Il arrivait fréquemment que l'on chantât au cours d'un banquet. Les convives chantaient tantôt en chœur, comme dans le cas présent, tantôt à tour de rôle. De grands poètes lyriques n'avaient pas dédaigné de composer des chansons à boire.

Ἀλλὰ μηδενί ; — Μηδενὶ μηδὲν τοῦτον εἴκαζε. — Ἀλλ' οὐ μέντοι γε σιωπῶν οἶδα ὅπως ἄξια τοῦ δείπνου ἐργάσομαι. — Καὶ ῥᾳδίως γ', ἂν ἃ μὴ δεῖ λέγειν, ἔφη, σιωπᾷς. » Αὕτη μὲν δὴ ἡ παροινία οὕτω κατεσβέσθη.

VII

1 Ἐκ τούτου δὲ τῶν ἄλλων οἱ μὲν ἐκέλευον εἰκάζειν, οἱ δὲ ἐκώλυον. Θορύβου δὲ ὄντος ὁ Σωκράτης αὖ πάλιν εἶπεν · « Ἆρα ἐπειδὴ πάντες ἐπιθυμοῦμεν λέγειν, νῦν ἂν μάλιστα καὶ ἅμα ᾄσαιμεν ; » Καὶ εὐθὺς τοῦτ' εἰπὼν ἦρχεν ᾠδῆς. 2 Ἐπεὶ δ' ᾖσαν, εἰσεφέρετο τῇ ὀρχηστρίδι τροχὸς τῶν κεραμικῶν, ἐφ' οὗ ἔμελλε θαυματουργήσειν. Ἔνθα δὴ εἶπεν ὁ Σωκράτης · « Ὦ Συρακόσιε, κινδυνεύω ἐγώ, ὥσπερ σὺ λέγεις, τῷ ὄντι φροντιστὴς εἶναι · νῦν γοῦν σκοπῶ ὅπως ἂν ὁ μὲν παῖς ὅδε ὁ σὸς καὶ ἡ παῖς ἥδε ὡς ῥᾷστα διάγοιεν, ἡμεῖς δ' ἂν μάλιστα εὐφραινοίμεθα θεώμενοι αὐτούς · ὅπερ εὖ οἶδα ὅτι καὶ σὺ βούλει. 3 Δοκεῖ οὖν μοι τὸ μὲν εἰς μαχαίρας κυβιστᾶν κινδύνου ἐπίδειγμα εἶναι, ὃ συμποσίῳ οὐδὲν προσήκει. Καὶ μὴν τό γε ἐπὶ τοῦ τροχοῦ ἅμα περιδινουμένου γράφειν τε καὶ ἀναγιγνώσκειν θαῦμα μὲν ἴσως τί ἐστιν, ἡδονὴν δὲ οὐδὲ ταῦτα δύναμαι γνῶναι τίν' ἂν παράσχοι. Οὐδὲ μὴν τό γε διαστρέφοντας τὰ σώματα καὶ τροχοὺς μιμουμένους ἥδιον ἢ ἡσυχίαν ἔχοντας τοὺς καλοὺς καὶ ὡραίους

10 3 μηδὲν Weiske : μηδὲ codd. || τοῦτον Weiske : τούτων codd.
VII 1 1 τοῦτ' : ταῦτ' Q || **2** 1 ᾖσαν Mosche : ᾖσεν codd. || 2 κεραμικῶν : κεραμέων Mehler || θαυματουργήσειν A : θαυμασιουργήσειν cet. codd. || 3 κινδυνεύω D F G : χινδυνεύσω cet. codd. || 4 ἐγώ : δή R || σύ : δὴ R || 5 γοῦν Dindorf : οὖν codd. || 6 δ' ἂν : δ' αὖ Born. δὲ Mehler || μάλιστα G : μάλιστα ἄν uel μάλιστ' ἂν cet. codd. || **3** 3 γε Q R : τε cet. codd. || 4 περι δινουμένου : περιδινούμενον Shenkl || 4-5 ἀναγιγνώσκειν : ἀναγίνωσκειν Q[?]R || 5 τί : μέγα Q || 6 τίν' Q R : τί cet. codd.

repos. 4 D'ailleurs il n'est pas rare, si l'on y tient, de rencontrer des sujets d'étonnement, mais il est possible de s'étonner, sans plus attendre, de ce que l'on a sous les yeux. Par exemple, pourquoi donc la lampe, parce qu'elle a une flamme brillante, donne-t-elle de la lumière, tandis que le cuivre, tout brillant qu'il est, n'en émet point, mais se borne à réfléchir l'image d'autres objets? Et comment se fait-il qu'un liquide comme l'huile avive la flamme, alors que l'eau, parce qu'elle est liquide, éteint le feu? Au reste ce sont là des questions qui s'accordent mal, elles aussi, avec le vin d'un banquet. 5 Mais si ces jeunes gens reproduisaient au son de la flûte les figures de danse qu'exécutent, représentées par l'art des peintres, les Grâces, les Heures et les Nymphes[1], j'estime qu'ils se donneraient moins de peine et que notre banquet y gagnerait beaucoup en grâce[1]. — Par Zeus, dit le Syracusain, c'est là bien parler, Socrate ; et je m'en vais vous produire un spectacle qui vous fera plaisir. »

VIII

1 Une fois le Syracusain sorti au milieu des applaudissements, Socrate entama un nouveau sujet : « Ne convient-il pas, dit-il, mes amis, quand nous voici en présence d'une grande divinité, égale en âge aux dieux éternels, tout en étant la plus jeune d'aspect, maîtrisant tout l'univers par sa puissance, mais établie dans le cœur de l'homme, — c'est l'Amour que je veux dire —, ne convient-il pas, dis-je, de ne pas l'oublier dans nos propos, alors surtout que nous sommes tous de sa confrérie*? 2 Pour ma part, en effet, je ne saurais dire quand je cesse d'aimer, et Charmide que voici a eu, je le sais, bien des amoureux ; de plus il lui est

1. Cf. A. Tomsin : *Un passage de Xénophon expliqué par l'archéologie* (*Musée belge*, 1924, p. 233-36). — Il me semble, contrairement à l'auteur de cet article, que γράφονται ne peut pas se rapporter à des sculptures, mais seulement, suivant l'acception habituelle, à des peintures et à des dessins.

θεωρεῖν. 4 Καὶ γὰρ δὴ οὐδὲ πάνυ τι σπάνιον τό γε θαυμασίοις ἐντυχεῖν, εἴ τις τούτου δεῖται, ἀλλ' ἔξεστιν αὐτίκα μάλα τὰ παρόντα θαυμάζειν, τί ποτε ὁ μὲν λύχνος διὰ τὸ λαμπρὰν φλόγα ἔχειν φῶς παρέχει, τὸ δὲ χαλκεῖον λαμπρὸν ὂν φῶς μὲν οὐ ποιεῖ, ἐν αὐτῷ δὲ ἄλλα ἐμφαινόμενα παρέχεται· καὶ πῶς τὸ μὲν ἔλαιον ὑγρὸν ὂν αὔξει τὴν φλόγα, τὸ δὲ ὕδωρ, ὅτι ὑγρόν ἐστι, κατασβέννυσι τὸ πῦρ; Ἀλλὰ γὰρ καὶ ταῦτα μὲν οὐκ εἰς ταὐτὸν τῷ οἴνῳ ἐπισπεύδει. 5 Εἰ δὲ ὀρχοῖντο πρὸς τὸν αὐλὸν σχήματα ἐν οἷς Χάριτές τε καὶ Ὧραι καὶ Νύμφαι γράφονται, πολὺ ἂν οἶμαι αὐτούς γε ῥᾷον διάγειν καὶ τὸ συμπόσιον πολὺ ἐπιχαριτώτερον εἶναι.» Ὁ οὖν Συρακόσιος, «Ἀλλὰ ναὶ μὰ τὸν Δί', ἔφη, ὦ Σώκρατες, καλῶς γε λέγεις καὶ ἐγὼ εἰσάξω θεάματα ἐφ' οἷς ὑμεῖς εὐφρανεῖσθε.»

VIII

1 Ὁ μὲν δὴ Συρακόσιος ἐξελθὼν συνεκροτεῖτο· ὁ δὲ Σωκράτης πάλιν αὖ καινοῦ λόγου κατῆρχεν. «Ἆρ', ἔφη, ὦ ἄνδρες, εἰκὸς ἡμᾶς παρόντος δαίμονος μεγάλου καὶ τῷ μὲν χρόνῳ ἰσήλικος τοῖς ἀειγενέσι θεοῖς, τῇ δὲ μορφῇ νεωτάτου, καὶ μεγέθει πάντα ἐπέχοντος, ψυχῇ δὲ ἀνθρώπου ἱδρυμένου, Ἔρωτος, μὴ [ἂν] ἀμνημονῆσαι, ἄλλως τε καὶ ἐπειδὴ πάντες ἐσμὲν τοῦ θεοῦ τούτου θιασῶται; 2 Ἐγώ τε γὰρ οὐκ ἔχω χρόνον εἰπεῖν ἐν ᾧ οὐκ ἐρῶν τινος διατελῶ, Χαρμίδην τε τόνδε οἶδα πολλοὺς μὲν ἐραστὰς κτησάμενον, ἔστι δὲ ὧν καὶ αὐτὸν ἐπιθυμή-

4 1 πάνυ τι : πάνυ τοι Q R || 3 ποτε : δήποτε A B E H[1] H[a] Q || 5 αὐτῷ Castalio : αὐτῷ codd. || **5** 3 γε : om. B τε Q || 4 Ὁ οὖν : καὶ ὁ Q. || 5 γε Mehler : τε codd.

VIII 1 3 οὐκ εἰκὸς Richards || 5 μεγέθει μὲν Schneider || ἐν ψυχῇ Schneider || 6 ἱδρυμένου Blomfield : ἰσουμένου codd. || ἂν del. Stephanus || **2** 1 Ἐγώ τε : ἔγωγε propos. Marchant || 2 τε Q : δὲ cet. codd.

arrivé d'être lui-même un soupirant. Critobule, qui est encore aimé, soupire déjà pour d'autres. 3 Et Nikératos, à ce que j'ai ouï dire, aime sa femme dont il est aimé. Quant à Hermogène, qui de nous ignore qu'il se consume d'amour pour la beauté morale sous toutes ses formes? Ne voyez-vous pas la gravité de ses sourcils, le calme de son regard, la modération de ses propos, la douceur de sa voix, l'enjouement de son humeur? et aussi que, tout en ayant pour amis les divinités les plus augustes, il ne nous dédaigne nullement nous, les hommes? Et toi, Antisthène, es-tu le seul à ne pas être amoureux? 4 — Par les dieux répondit celui-ci, je le suis passionnément, et c'est de toi. » Socrate dit alors, en minaudant de façon moqueuse : « Laisse-moi tranquille pour le moment ; 5 je suis occupé, tu le vois bien. » Et Antisthène de s'écrier : « Ah ! c'est clair, trafiquant de tes propres charmes, voilà toujours ton même jeu. Point d'entretiens avec moi : tantôt tu allègues ton démon[1], tantôt tu as autre chose à faire. — 6 Au nom des dieux, Antisthène, dit Socrate, veuille seulement ne pas me battre. Pour le reste, ton humeur difficile, je la supporte et je continuerai à la supporter en ami. Mais jetons un voile sur ton amour, puisqu'il s'adresse non pas à mon âme, mais à ma beauté ! 7 Quant à toi, Callias, que tu sois amoureux d'Autolycos, toute la ville le sait, et beaucoup d'étrangers aussi, j'imagine. C'est que vos pères à tous deux sont bien connus[2] et que vous êtes vous-mêmes des personnages en vue. 8 J'ai toujours, pour ma part, éprouvé de l'admiration pour ton heureux naturel, mais elle s'est maintenant beaucoup accrue, puisque je te vois aimer un garçon que n'a pas efféminé une vie délicate ni énervé la mollesse, mais qui fait briller aux yeux de tous sa force, son endurance, son courage et

1. La voix divine qui, selon Socrate, se fait entendre à lui en certaines occasions pour l'empêcher de faire telle ou telle chose. Cf. notamment Xénophon, *Apologie de Socrate*, 12 sqq.

2. S'il fallait en croire les poètes comiques, Lycon, père d'Autolycos, le serait surtout pour sa mauvaise réputation. Cf. *Introduction*, p. 23.

σαντα· Κριτόβουλός γε μὴν ἔτι καὶ νῦν ἐρώμενος ὢν ἤδη ἄλλων ἐπιθυμεῖ. 3 Ἀλλὰ μὴν καὶ ὁ Νικήρατος, ὡς ἐγὼ ἀκούω, ἐρῶν τῆς γυναικὸς ἀντερᾶται. Ἑρμογένη γε μὴν τίς ἡμῶν οὐκ οἶδεν ὡς, ὅ τι ποτ' ἐστὶν ἡ καλοκἀγαθία, τῷ ταύτης ἔρωτι κατατήκεται; Οὐκ ὁρᾶτε ὡς σπουδαῖαι μὲν αὐτοῦ αἱ ὀφρύες, ἀτρεμὲς δὲ τὸ ὄμμα, μέτριοι δὲ οἱ λόγοι, πραεῖα δὲ ἡ φωνή, ἱλαρὸν δὲ τὸ ἦθος; Τοῖς δὲ σεμνοτάτοις θεοῖς φίλοις χρώμενος οὐδὲν ἡμᾶς τοὺς ἀνθρώπους ὑπερορᾷ; Σὺ δὲ μόνος, ὦ Ἀντίσθενες, οὐδενὸς ἐρᾷς; 4 – Ναὶ μὰ τοὺς θεούς, εἶπεν ἐκεῖνος, καὶ σφόδρα γε σοῦ.» Καὶ ὁ Σωκράτης ἐπισκώψας ὡς δὴ θρυπτόμενος εἶπε· «Μή νῦν μοι ἐν τῷ παρόντι ὄχλον πάρεχε· 5 ὡς γὰρ ὁρᾷς ἄλλα πράττω.» Καὶ ὁ Ἀντισθένης ἔλεξεν· «Ὡς σαφῶς μέντοι σὺ μαστροπὲ σαυτοῦ ἀεὶ τοιαῦτα ποιεῖς· τότε μὲν τὸ δαιμόνιον προφασιζόμενος οὐ διαλέγῃ μοι, τότε δ' ἄλλου του ἐφιέμενος.» 6 Καὶ ὁ Σωκράτης ἔφη· «Πρός τῶν θεῶν, ὦ Ἀντίσθενες, μόνον μὴ συγκόψῃς με· τὴν δ' ἄλλην χαλεπότητα ἐγώ σου καὶ φέρω καὶ οἴσω φιλικῶς. Ἀλλὰ γάρ, ἔφη, τὸν μὲν σὸν ἔρωτα κρύπτωμεν, ἐπειδὴ καὶ ἔστιν οὐ ψυχῆς ἀλλ' εὐμορφίας τῆς ἐμῆς. 7 Ὅτι γε μὴν σύ, ὦ Καλλία, ἐρᾷς Αὐτολύκου πᾶσα μὲν ἡ πόλις οἶδε, πολλοὺς δ' οἶμαι καὶ τῶν ξένων. Τούτου δ' αἴτιον τὸ πατέρων τε ὀνομαστῶν ἀμφοτέρους ὑμᾶς εἶναι καὶ αὐτοὺς ἐπιφανεῖς. 8 Ἀεὶ μὲν οὖν ἔγωγε ἠγάμην τὴν σὴν φύσιν, νῦν δὲ καὶ πολὺ μᾶλλον, ἐπεὶ ὁρῶ σε ἐρῶντα οὐχ ἁβρότητι χλιδαινομένου οὐδὲ μαλακίᾳ θρυπτομένου, ἀλλὰ πᾶσιν ἐπιδεικνυμένου ῥώμην τε καὶ

2 4 μὴν ἔτι Bornemann : om. B; ἔτι μὴν cet. codd. || ἤδη : ἤδη καὶ F || 3 4 ὁρᾶτε : ὁρᾶται Q R || 4 3 πάρεχε : πάρασχε Q παρέσχε R; || 5 1 ὡς : καὶ H² || 3 ὦ μαστροπὲ Q R. || 4 διαλέγῃ : διαλέγει G || 6 3-4 καὶ οἴσω om. papyr. Milne || 5 κρύπτωμεν Victorius : κρύπτω μὲν codd. ἀποκρύπτωμεν p. Milne || 7 2 πολλούς : πολλοὶ Mehler || 8 4 ἅμα ῥώμην p. Milne.

sa tempérance. Être épris de pareilles qualités fait bien voir l'excellent naturel de l'amant. 9 Existe-t-il une seule Aphrodite, ou bien deux, la Céleste et la Vulgaire, je l'ignore, car Zeus, qui cependant paraît toujours le même, possède de nombreux noms ; ce que je sais, cependant, c'est que pour chacune des deux séparément il existe des autels et des temples, et aussi des rites qui pour la « Vulgaire » sont pleins de relâchement, tandis qu'ils sont purs pour la « Céleste »[1]. 10 On peut conjecturer que la « Vulgaire » nous fait aimer les corps, et la « Céleste » l'âme, l'amitié et les belles actions. C'est de cet amour-là, Callias, que tu es possédé, à ce qu'il me semble. 11 Je le présume d'après la valeur morale de l'aimé, et parce que je te vois admettre son père dans vos entretiens. Il n'en est aucun, en effet, qu'un vertueux amant dissimule au père de son bien-aimé. »

12 Hermogène dit alors : « Par Héra, Socrate, je t'admire à plus d'un titre, mais surtout parce que maintenant, tout en te montrant aimable pour Callias, tu lui apprends ce qu'il doit être. — Oui, par Zeus, reprit Socrate, et pour lui être encore plus agréable, je veux lui prouver que l'amour de l'âme vaut bien mieux que celui du corps. 13 Aucune liaison, en effet, n'a de prix sans l'amitié, nous le savons tous. Aimer pour ceux qui admirent le caractère de leurs amis est appelé une douce contrainte volontairement acceptée. Mais beaucoup de ceux dont le désir s'adresse au corps blâment et détestent les mœurs de ceux qu'ils aiment. 14 Chérissent-ils à la fois le corps et l'âme, la fleur de la jeunesse est prompte à se flétrir, vous le savez, et,

1. L'Aphrodite *Ourania* est la déesse de l'amour pur, la *Pandémos* (la Vulgaire) celle de la lubricité et de l'amour vénal. A titre de déesse du plaisir, Aphrodite est la patronne des courtisanes. Elle était entourée, en Grèce et en Asie, d'hiérodules qui se prostituaient aux visiteurs des temples. Son temple le plus célèbre à cet égard se trouvait à Corinthe, sur la hauteur de l'Acrocorinthe.

καρτερίαν καὶ ἀνδρείαν καὶ σωφροσύνην. Τὸ δὲ τοιούτων ἐπιθυμεῖν τεκμήριόν ἐστι τῆς τοῦ ἐραστοῦ φύσεως. 9 Εἰ μὲν οὖν μία ἐστὶν Ἀφροδίτη ἢ διτταί, Οὐρανία τε καὶ Πάνδημος, οὐκ οἶδα· καὶ γὰρ Ζεὺς ὁ αὐτὸς δοκῶν εἶναι πολλὰς ἐπωνυμίας ἔχει· ὅτι γε μέντοι χωρὶς ἑκατέρᾳ βωμοί τε καὶ ναοί εἰσι καὶ θυσίαι τῇ μὲν Πανδήμῳ ῥᾳδιουργότεραι, τῇ δὲ Οὐρανίᾳ ἁγνότεραι, οἶδα. 10 Εἰκάσαις δ' ἂν καὶ τοὺς ἔρωτας τὴν μὲν Πάνδημον τῶν σωμάτων ἐπιπέμπειν, τὴν δ' Οὐρανίαν τῆς ψυχῆς τε καὶ τῆς φιλίας καὶ τῶν καλῶν ἔργων. Ὑφ' οὗ δὴ καὶ σύ, ὦ Καλλία, κατέχεσθαι μοι δοκεῖς ἔρωτος. 11 Τεκμαίρομαι δὲ τῇ τοῦ ἐρωμένου καλοκἀγαθίᾳ καὶ ὅτι σε ὁρῶ τὸν πατέρα αὐτοῦ παραλαμβάνοντα εἰς τὰς πρὸς τοῦτον συνουσίας. Οὐδὲν γὰρ τούτων ἐστὶν ἀπόκρυφον πατρὸς τῷ καλῷ τε κἀγαθῷ ἐραστῇ.

12 Καὶ ὁ Ἑρμογένης εἶπε· « Νὴ τὴν Ἥραν, ἔφη, ὦ Σώκρατες, ἄλλα τέ σου πολλὰ ἄγαμαι καὶ ὅτι νῦν ἅμα χαριζόμενος Καλλίᾳ καὶ παιδεύεις αὐτὸν οἷόνπερ χρὴ εἶναι. — Νὴ Δί', ἔφη, ὅπως δὲ καὶ ἔτι μᾶλλον εὐφραίνηται, βούλομαι αὐτῷ μαρτυρῆσαι ὡς καὶ πολὺ κρείττων ἐστὶν ὁ τῆς ψυχῆς ἢ ὁ τοῦ σώματος ἔρως. 13 Ὅτι μὲν γὰρ δὴ ἄνευ φιλίας συνουσία οὐδεμία ἀξιόλογος πάντες ἐπιστάμεθα. Φιλεῖν γε μὴν τῶν μὲν τὸ ἦθος ἀγαμένων ἀνάγκη ἡδεῖα καὶ ἐθελουσία καλεῖται· τῶν δὲ τοῦ σώματος ἐπιθυμούντων πολλοὶ μὲν τοὺς τρόπους μέμφονται καὶ μισοῦσι τῶν ἐρωμένων· 14 ἂν δὲ καὶ ἀμφότερα στέρξωσι, τὸ μὲν τῆς ὥρας ἄνθος ταχὺ δήπου

8 5 ἀνδρείαν : ἀνδρίαν E F Q R || 6 ἐστι καὶ E G A H[a] Q R p. Milne || ἐραστοῦ Mosche : ἐρωμένου codd. ἔρωτος p. Milne || 9 5 εἰσι καὶ ναοὶ D F || 12 3 καὶ om. R || 5 κρείττων : κρεῖττον AH[2] || 13 3 φιλεῖν : φιλία Valkenäer || ὑπό (uel πρὸς) τῶν Richards || 4 ἡδεῖα Valkenäer : ἰδία codd. || 6 τῶν ἐρωμένων A s. l. || 14 1 καὶ om. A || 2 ἀμφότερα Lange : ἀμφότεροι codd.

quand elle a disparu, c'est une nécessité que l'amitié se flétrisse elle aussi ; l'âme, au contraire, aussi longtemps qu'elle progresse vers la sagesse, devient toujours plus digne d'être aimée. **15** De plus, la jouissance de la beauté physique s'accompagne de je ne sais quel dégoût ; ce qu'une fois rassasié on éprouve pour la nourriture, on l'éprouve fatalement aussi à l'égard des mignons. Mais l'affection vouée à l'âme est exempte de dégoût à cause de sa pureté ; elle n'en possède pas pour cela moins de charme, ainsi qu'on le pourrait croire ; c'est alors, au contraire, qu'est manifestement exaucée la prière par laquelle nous demandons à la déesse[1] d'accorder à nos paroles et à nos actes tous les attraits de l'amour. **16** L'admiration et l'amour qu'éprouve pour l'aimé une âme épanouie en sa beauté digne d'un homme libre, en sa modestie et en sa générosité, une âme qui dès l'abord impose son autorité entre camarades tout en demeurant affectueuse, voilà qui n'a aucun besoin d'être démontré. Mais qu'il soit naturel que l'amour de l'aimé réponde à celui d'un tel amoureux, c'est là ce que je veux prouver. **17** D'abord, en effet, qui donc pourrait haïr celui qui le considère, il le sait, comme un garçon accompli? Celui qu'il voit ensuite se préoccuper davantage de l'honneur de l'aimé que de son propre plaisir? Celui dont, en outre, il s'assure que ni le flétrissement de sa beauté ni son enlaidissement par la maladie ne diminueraient l'affection? **18** Et comment pourrait-il se faire que ceux qui sont liés par un mutuel amour ne soient pas heureux de se regarder l'un l'autre, ne conversent pas affectueusement, n'éprouvent pas entre eux une confiance réciproque, ne veillent pas l'un sur l'autre, ne se réjouissent pas ensemble de leurs réussites, et ne s'affligent pas ensemble d'un échec? Comment se pourrait-il que leurs réunions, quand ils se portent bien, ne soient pas une joie continuelle, que, si l'un des deux tombe malade, ils ne se réunissent encore beaucoup plus

1. Aphrodite.

παρακμάζει, ἀπολείποντος δὲ τούτου ἀνάγκη καὶ τὴν φιλίαν συναπομαραίνεσθαι, ἡ δὲ ψυχὴ ὅσονπερ ἂν χρόνον ἴῃ ἐπὶ τὸ φρονιμώτερον καὶ ἀξιεραστοτέρα γίγνεται. 15 Καὶ μὴν ἐν μὲν τῇ τῆς μορφῆς χρήσει ἔνεστί τις καὶ κόρος, ὥστε ἅπερ καὶ πρὸς τὰ σιτία διὰ πλησμονήν, ταῦτα ἀνάγκη καὶ πρὸς τὰ παιδικὰ πάσχειν · ἡ δὲ τῆς ψυχῆς φιλία διὰ τὸ ἁγνὴ εἶναι καὶ ἀκορεστοτέρα ἐστίν, οὐ μέντοι, ὥς γ' ἄν τις οἰηθείη, διὰ τοῦτο καὶ ἀνεπαφροδιτοτέρα, ἀλλὰ σαφῶς καὶ ἀποτελεῖται ἡ εὐχὴ ἐν ᾗ αἰτούμεθα τὴν θεὸν ἐπαφρόδιτα καὶ ἔπη καὶ ἔργα διδόναι. 16 Ὡς μὲν γὰρ ἄγαταί τε καὶ φιλεῖ τὸν ἐρώμενον θάλλουσα μορφῇ τε ἐλευθερίᾳ καὶ ἤθει αἰδήμονί τε καὶ γενναίῳ ψυχὴ εὐθὺς ἐν τοῖς ἥλιξιν ἡγεμονική τε ἅμα καὶ φιλόφρων οὖσα οὐδὲν ἐπιδεῖται λόγου · ὅτι δὲ εἰκὸς καὶ ὑπὸ τῶν παιδικῶν τὸν τοιοῦτον ἐραστὴν ἀντιφιλεῖσθαι, καὶ τοῦτο διδάξω. 17 Πρῶτον μὲν γὰρ τίς μισεῖν δύναιτ' ἂν ὑφ' οὗ εἰδείη καλός τε καὶ ἀγαθὸς νομιζόμενος ; ἔπειτα δὲ ὁρῴη αὐτὸν τὰ τοῦ παιδὸς καλὰ μᾶλλον ἢ τὰ ἑαυτοῦ ἡδέα σπουδάζοντα ; πρὸς δὲ τούτοις πιστεύοι μήτ' ἂν παρανθήσῃ μήτ' ἂν καμὼν ἀμορφότερος γένηται, μειωθῆναι ἂν τὴν φιλίαν ; 18 Οἷς γε μὴν κοινὸν τὸ φιλεῖσθαι, πῶς οὐκ ἀνάγκη τούτους ἡδέως μὲν προσορᾶν ἀλλήλους, εὐνοϊκῶς δὲ διαλέγεσθαι, πιστεύειν δὲ καὶ πιστεύεσθαι, καὶ προνοεῖν μὲν ἀλλήλων, συνήδεσθαι δ' ἐπὶ ταῖς καλαῖς πράξεσι, συνάχθεσθαι δὲ ἄν τι σφάλμα προσπίπτῃ, τότε δ' εὐφραινομένους διατελεῖν, ὅταν

14 3 καὶ om. R || 5 ἴῃ Stephanus : ᾖ codd. || γίγνεται : γίνεται Q R || **15** 3 ταῦτα : ταὐτὰ Heindorf || 5 τοῦτο D F pr. m. τούτου cet. codd. || 5-6 ἀνεπαφροδιτοτέρα Valkenäer : ἐπαφροδιτοτέρα uel -τωτέρα codd. || **16** 2 θάλλουσα : θάλλοντα Mehler || 3 μορφῇ : μορφὴ D E Q R || γενναίῳ Leonclavius ; γενναί[ωι] Kornemann (pap. Giessen) : γενναῖα uel γενναία codd. || **17** 4 πιστεύοι A s. v. F : πιστεύει vel-ῃ cet. codd. et pap. Giessen || 5 παρανθήσῃ Hornstein : παρά τι ποιήσῃ codd. παρακμάσῃ pap. Giessen παρανοήσῃ Jacobs ; alii alia propos.

fréquemment, et que leur sollicitude pour l'ami ne devienne encore plus grande en son absence qu'en sa présence? N'est-ce pas tout cela qui fait le charme de l'amour? C'est en se comportant de la sorte qu'ils ne cessent jusqu'à la vieillesse de chérir leur mutuelle tendresse et de jouir d'elle. **19** Mais celui dont l'affection s'attache seulement au corps, pourquoi le garçon aimé le payerait-il de retour? Serait-ce parce qu'il s'octroie à lui-même la satisfaction de ses désirs, et ne laisse au garçon que la pire des hontes? ou parce que pour obtenir de son mignon ce dont il est avide, il prend le plus grand soin d'éloigner de lui ses parents? **20** Ajoutez que l'emploi, non de la contrainte, mais de la persuasion, le rend encore plus haïssable. En usant de contrainte, en effet, on ne fait que montrer sa perversité, mais en employant la persuasion on corrompt l'âme de celui qui se laisse séduire. **21** D'ailleurs, celui qui vend sa beauté pour de l'argent, pourquoi chérirait-il l'acheteur plus que ne le fait celui qui vend et livre sa marchandise sur le marché? Ce n'est certes pas parce qu'il a commerce, lui qui est dans la fleur de sa jeunesse, avec un homme flétri par l'âge, lui qui est beau, avec qui ne l'est plus, lui qui est insensible, avec un amant passionné, qu'il éprouvera pour lui de l'affection. Un garçon, d'ailleurs, ne participe pas comme une femme aux voluptés amoureuses d'un homme, mais il reste le spectateur à jeûn de son ivresse sensuelle. **22** Rien donc d'étonnant à ce qu'il en vienne à mépriser son amant.

On trouvera aussi, si l'on y réfléchit, que l'amour qui prend sa source dans les qualités de l'âme n'a jamais eu de résultats fâcheux, tandis qu'un commerce impudique a souvent été fécond en actes criminels.

23 Je vais montrer maintenant combien il est indigne d'un homme libre d'avoir des relations avec qui chérit le corps de préférence à l'âme. Celui qui enseigne à son ami à parler et à agir comme il convient peut en être honoré à juste titre, comme Chiron et Phénix le furent par Achille*, mais celui dont le désir

ὑγιαίνοντες συνῶσιν, ἂν δὲ κάμῃ ὁπότερος οὖν, πολὺ συνεχεστέραν τὴν συνουσίαν ἔχειν, καὶ ἀπόντων ἔτι μᾶλλον ἢ παρόντων ἐπιμελεῖσθαι ; Οὐ ταῦτα πάντα ἐπαφρόδιτα ; Διά γέ τοι τὰ τοιαῦτα ἔργα ἅμα ἐρῶντες τῆς φιλίας καὶ χρώμενοι αὐτῇ εἰς γῆρας διατελοῦσι. **19** Τὸν δὲ ἐκ τοῦ σώματος κρεμάμενον διὰ τί ἀντιφιλήσειεν ἂν ὁ παῖς ; Πότερον ὅτι ἑαυτῷ μὲν νέμει ὧν ἐπιθυμεῖ, τῷ δὲ παιδὶ τὰ ἐπονειδιστότατα ; ἢ ὅτι δι' ἃ σπεύδει πράττειν παρὰ τῶν παιδικῶν, εἴργει μάλιστα τοὺς οἰκείους ἀπὸ τούτων ; **20** Καὶ μὴν ὅτι γε οὐ βιάζεται, ἀλλὰ πείθει, διὰ τοῦτο μᾶλλον μισητέος. Ὁ μὲν γὰρ βιαζόμενος ἑαυτὸν πονηρὸν ἀποδεικνύει, ὁ δὲ πείθων τὴν τοῦ ἀναπειθομένου ψυχὴν διαφθείρει. **21** Ἀλλὰ μὴν καὶ ὁ χρημάτων γε ἀπεμπολῶν τὴν ὥραν τί μᾶλλον στέρξει τὸν πριάμενον ἢ ὁ ἐν ἀγορᾷ πωλῶν καὶ ἀποδιδόμενος ; Οὐ μὴν ὅτι γε ὡραῖος ἀώρῳ, οὐδὲ ὅτι γε καλὸς οὐκέτι καλῷ καὶ ἐρῶντι οὐκ ἐρῶν ὁμιλεῖ, φιλήσει αὐτόν. Οὐδὲ γὰρ ὁ παῖς, τῷ ἀνδρὶ ὥσπερ γυνὴ κοινωνεῖ τῶν ἐν τοῖς ἀφροδισίοις εὐφροσυνῶν, ἀλλὰ νήφων μεθύοντα ὑπὸ τῆς ἀφροδίτης θεᾶται. **22** Ἐξ ὧν οὐδὲν θαυμαστὸν εἰ καὶ τὸ ὑπερορᾶν ἐγγίγνεται αὐτῷ τοῦ ἐραστοῦ. Καὶ σκοπῶν δ' ἄν τις εὕροι ἐκ μὲν τῶν διὰ τοὺς τρόπους φιλουμένων οὐδὲν χαλεπὸν γεγενημένον, ἐκ δὲ τῆς ἀναιδοῦς ὁμιλίας πολλὰ ἤδη καὶ ἀνόσια πεπραγμένα.

23 Ὡς δὲ καὶ ἀνελεύθερος ἡ συνουσία τῷ τὸ σῶμα μᾶλλον ἢ [τῷ] τὴν ψυχὴν ἀγαπῶντι, νῦν τοῦτο δηλώσω. Ὁ μὲν γὰρ παιδεύων λέγειν τε ἃ δεῖ καὶ πράττειν δικαίως ἂν ὥσπερ Χείρων καὶ Φοῖνιξ ὑπ' Ἀχιλλέως τιμῷτο, ὁ δὲ τοῦ σώματος ὀρεγόμενος εἰκότως ἂν ὥσπερ πτωχὸς

19 3 ὅτι δι' ἃ Mehler : διότι ἃ codd. || 4 παρὰ D H^2 : πέρα cet. codd. || εἴργει : εἴργειν codd. (sed A expunxit s. v.) || **20** 1 μὴν A : μὴ cet. codd. || **21** 2 γε om. B F Q R || 6-7 ἐν τοῖς ἀφροδισίοις ἀφροσυνῶν Q R || **23** 2 τῷ del. H. Sauppe.

s'adresse au corps mériterait d'être traité comme un mendiant. Il est sans cesse, en effet, à s'attacher aux pas de l'aimé dans sa quête insistante d'un baiser ou de quelque autre caresse. **24** Si mon langage est un peu trop hardi, n'en soyez pas choqués, le vin m'excite, et, de plus, l'Amour qui s'est installé chez moi à demeure m'aiguillonne à parler en toute liberté contre l'Amour qui est son rival. **25** C'est que celui qui ne prête attention qu'à la beauté corporelle me paraît semblable à un homme qui a pris une terre à ferme. Celui-ci, en effet, ne tâche pas de l'améliorer, mais seulement d'en tirer pour lui, la saison venue, le plus possible de produits. Mais celui qui n'aspire qu'à l'amitié ressemble plutôt au propriétaire d'un champ. Il apporte de partout tout ce qu'il peut pour améliorer l'objet de sa tendresse. **26** De plus, un garçon aimé, qui sait qu'en livrant sa beauté il régnera sur l'amant doit naturellement s'abandonner en tout à la mollesse. Mais celui qui comprend que, s'il est dépourvu de beauté morale, il ne pourra conserver l'affection de son ami, se sent tenu à s'appliquer plus encore à la vertu. **27** Et voici le plus grand avantage pour celui qui d'un garçon aimé cherche à se faire un bon ami : lui aussi doit nécessairement s'entraîner à la vertu. Il n'est pas possible, en effet, si sa propre conduite est mauvaise, qu'il rende bon le garçon qu'il fréquente, ni, s'il donne l'exemple de l'impudeur et de l'intempérance, qu'il fasse de l'aimé quelqu'un de tempérant et de pudique.

28 J'ai aussi à cœur, Callias, de te montrer par la mythologie que non seulement les hommes, mais aussi les dieux et les héros font plus de cas de l'affection de l'âme que du commerce charnel. **29** En effet, toutes les mortelles de la beauté de qui Zeus s'est épris, après s'être uni à elles, il les a laissées mortelles[1] ; mais tous ceux dont il avait admiré les belles âmes, il les a rendus immortels. De ce nombre sont Héraklès et

1. Socrate s'abstient d'ajouter qu'elles sont innombrables.

περιέποιτο. Ἀεὶ γάρ τοι προσαιτῶν καὶ προσδεόμενος ἢ φιλήματος ἢ ἄλλου τινὸς ψηλαφήματος παρακολουθεῖ. 24 Εἰ δὲ λαμυρώτερον λέγω, μὴ θαυμάζετε· ὅ τε γὰρ οἶνος συνεπαίρει καὶ ὁ ἀεὶ σύνοικος ἐμοὶ Ἔρως κεντρίζει εἰς τὸν ἀντίπαλον Ἔρωτα αὐτῷ παρρησιάζεσθαι. 25 Καὶ γὰρ δὴ δοκεῖ μοι ὁ μὲν τῷ εἴδει τὸν νοῦν προσέχων μεμισθωμένῳ χῶρον ἐοικέναι. Οὐ γὰρ ὅπως πλείονος ἄξιος γένηται ἐπιμελεῖται, ἀλλ' ὅπως αὐτὸς ὅτι πλεῖστα ὡραῖα καρπώσεται. Ὁ δὲ τῆς φιλίας ἐφιέμενος μᾶλλον ἔοικε τῷ τὸν οἰκεῖον ἀγρὸν κεκτημένῳ· πάντοθεν γοῦν φέρων ὅ τι ἂν δύνηται πλείονος ἄξιον ποιεῖ τὸν ἐρώμενον. 26 Καὶ μὴν καὶ τῶν παιδικῶν ὃς μὲν ἂν εἰδῇ ὅτι ὁ τοῦ εἴδους ἐπαρκῶν ἄρξει τοῦ ἐραστοῦ, εἰκὸς αὐτὸν τἆλλα ῥᾳδιουργεῖν· ὃς δ'ἂν γιγνώσκῃ ὅτι ἂν μὴ καλὸς κἀγαθὸς ᾖ, οὐ καθέξει τὴν φιλίαν, τοῦτον προσήκει μᾶλλον ἀρετῆς ἐπιμελεῖσθαι. 27 Μέγιστον δ'ἀγαθὸν τῷ ὀρεγομένῳ ἐκ παιδικῶν φίλον ἀγαθὸν ποιήσασθαι ὅτι ἀνάγκη καὶ αὐτὸν ἀσκεῖν ἀρετήν. Οὐ γὰρ οἷον πονηρὰ αὐτὸν ποιοῦντα ἀγαθὸν τὸν συνόντα ἀποδεῖξαι, οὐδέ γε ἀναισχυντίαν καὶ ἀκρασίαν παρεχόμενον ἐγκρατῆ καὶ αἰδούμενον τὸν ἐρώμενον ποιῆσαι.

28 Ἐπιθυμῶ δέ σοι, ὦ Καλλία, καὶ μυθολογῆσαι ὡς οὐ μόνον ἄνθρωποι ἀλλὰ καὶ θεοὶ καὶ ἥρωες τὴν τῆς ψυχῆς φιλίαν περὶ πλείονος ἢ τὴν τοῦ σώματος χρῆσιν ποιοῦνται. 29 Ζεύς τε γὰρ ὅσων μὲν θνητῶν οὐσῶν μορφῆς ἠράσθη, συγγενόμενος εἴα αὐτὰς θνητὰς εἶναι· ὅσων δὲ ψυχαῖς ἀγαθαῖς ἀγασθείη, ἀθανάτους τούτους ἐποίει·

23 6 τοι : τι A Q || 24 1 θαυμάζετε : θαυμάζητε F H^2 Q R || 3 αὐτῷ ἔρωτα H^2 Q R || 25 4 αὐτὸς ὅτι om. R || 5 καρπώσεται : καρπώσηται F || 6 τὸν del. Mehler || 26 1 παιδικῶν : fort παιδῶν || ὃς μὲν ἂν Heindorf : ὅσα μὲν ἂν H^1 ὅσα ἂν μὲν cet. codd. || ὁ del. Castalio || 3 γιγνώσκῃ : γινώσκῃ Q R || 4 τῆς ἀρετῆς Q || 27 3 ἀρετὴν ἀσκεῖν H^2 Q R || 28 1 σοι, ἔφη, Q R || 29 3 ἀγαθαῖς : om. Ald.; F s. v. || τούτους : αὐτούς F.

les Dioscures, d'autres aussi, dit-on. **30** Je déclare même que ce n'est pas à cause de son corps, mais de son âme, que Zeus a fait monter Ganymède dans l'Olympe[1]. Son nom même en témoigne. On lit en effet, vous le savez, dans Homère : « Il est ravi *(ganutai)* d'entendre », ce qui signifie : « il se plaît à entendre. » On lit aussi en un autre endroit : « Ayant dans l'esprit de prudentes pensées *(medea)*. » Ce qui veut dire : « ayant dans l'esprit de sages desseins »[2]. Étant donc composé de ces deux éléments *(ganutai* et *medea)* le nom de Ganymède signifie, non pas « celui qui plaît par son corps », mais « celui qui plaît par sa sagesse »* ; d'où l'honneur obtenu par lui chez les dieux. **31** Ajoutons, Nikératos*, que dans le poème d'Homère, ce n'est pas son mignon, mais son compagnon d'armes* qu'Achille venge d'éclatante façon après la mort de Patrocle. Oreste et Pylade, Thésée et Pirithoüs, et beaucoup d'autres demi-dieux du plus grand mérite, sont célébrés pour avoir, non pas parce qu'ils partageaient la même couche, mais parce qu'ils étaient stimulés par leur admiration mutuelle, accompli ensemble les plus grands et les plus beaux exploits. **32** Quant aux grandes actions qui se font de nos jours, comment ne pas voir qu'elles proviennent toutes de ceux qui par amour de la gloire acceptent les fatigues et les dangers plutôt que de ceux qui ont l'habitude de préférer le plaisir à la renommée? Pourtant Pausanias, l'amant du poète Agathon, a soutenu, en plaidant la cause de ceux qui se vautrent dans la débauche, qu'une armée surpasserait toutes les autres en vaillance si elle était composée de mignons et d'amants*. **33** Il dit qu'à son avis ceux-ci rougiraient plus que personne de s'abandonner les

1. Jeune Phrygien d'une grande beauté enlevé dans l'Olympe par l'aigle de Zeus, à qui il sert désormais d'échanson.

2. La première expression ne se trouve nulle part dans les poèmes homériques. On y rencontre seulement γάνυται (*Iliade*, XIII, 493 ; XX, 405). La deuxième citation non plus ne s'y trouve pas exactement ; on rencontre seulement certaines expressions qui lui ressemblent (*Iliade*, VII, 278 ; XVII, 325, etc.).

ὧν Ἡρακλῆς μὲν καὶ Διόσκουροί εἰσι, λέγονται δὲ καὶ ἄλλοι· 30 Καὶ ἐγὼ δέ φημι καὶ Γανυμήδην οὐ σώματος ἀλλὰ ψυχῆς ἕνεκα ὑπὸ Διὸς εἰς Ὄλυμπον ἀνενεχθῆναι; Μαρτυρεῖ δὲ καὶ τοὔνομα αὐτοῦ· ἔστι μὲν γὰρ δήπου καὶ Ὁμήρῳ

γάνυται δέ τ' ἀκούων.

Τοῦτο δὲ φράζει ὅτι ἥδεται δέ τ' ἀκούων. Ἔστι δὲ καὶ ἄλλοθί που

πυκινὰ φρεσὶ μήδεα εἰδώς.

Τοῦτο δ' αὖ λέγει σοφὰ φρεσὶ βουλεύματα εἰδώς. Ἐξ οὖν συναμφοτέρων τούτων οὐχ ἡδυσώματος ὀνομασθεὶς ὁ Γανυμήδης ἀλλ' ἡδυγνώμων ἐν θεοῖς τετίμηται. 31 Ἀλλὰ μήν, ὦ Νικήρατε, καὶ Ἀχιλλεὺς Ὁμήρῳ πεποίηται οὐχ ὡς παιδικοῖς Πατρόκλῳ ἀλλ' ὡς ἑταίρῳ ἀποθανόντι ἐκπρεπέστατα τιμωρῆσαι. Καὶ Ὀρέστης δὲ καὶ Πυλάδης καὶ Θησεὺς καὶ Πειρίθους καὶ ἄλλοι δὲ πολλοὶ τῶν ἡμιθέων οἱ ἄριστοι ὑμνοῦνται οὐ διὰ τὸ συγκαθεύδειν ἀλλὰ διὰ τὸ ἄγασθαι ἀλλήλους τὰ μέγιστα καὶ κάλλιστα κοινῇ διαπεπρᾶχθαι. 32 Τί δέ, τὰ νῦν καλὰ ἔργα οὐ πάντ' ἂν εὕροι τις ἕνεκα ἐπαίνου ὑπὸ τῶν καὶ πονεῖν καὶ κινδυνεύειν ἐθελόντων πραττόμενα μᾶλλον ἢ ὑπὸ τῶν ἐθιζομένων ἡδονὴν ἀντ' εὐκλείας αἱρεῖσθαι; Καίτοι Παυσανίας γε ὁ Ἀγάθωνος τοῦ ποιητοῦ ἐραστὴς ἀπολογούμενος ὑπὲρ τῶν ἀκρασίᾳ συγκυλινδουμένων εἴρηκεν ὡς καὶ στράτευμα ἀλκιμώτατον ἂν γένοιτο ἐκ παιδικῶν τε καὶ ἐραστῶν. 33 Τούτους γὰρ ἂν ἔφη οἴεσθαι μάλιστα αἰδεῖσθαι ἀλλήλους ἀπολείπειν,

29 4 Διόσκουροι : διόσκοροι G || 30 4 καὶ : ἐν B παρ' Mehler || 5 δέ τ' Stephanus : δ' codd. || 31 2 καὶ οὐχ Q R || παιδικοῖς Stephanus : παιδικὸς Q παιδικῷ R παιδικῶς cet. codd. || ἑταίρῳ : ἑταῖρος Q || 3 τιμωρῆσαι : τιμωρήσας Weiske || 32 5 Καίτοι καὶ Q || γε Athen. V, 216 E : om. Q R τε cet. codd. || 6 συγκυλινδουμένων : συγκαλινδουμένων Athen.; ἐγκαλινδουμένων Cobet || 7 ἀλκιμώτατον : ἀλκιμώτερον Q || 8 τε om. Athen. || 33 2 μάλιστα : μάλιστ' ἂν Athen. || 2 ἀπολείπειν : ἀπολιπεῖν Athen.

uns les autres ; l'étrange langage ! Quoi ! des gens accoutumés à n'avoir aucun souci du blâme et à ignorer entre eux la honte, craindraient plus que personne de commettre une lâcheté ! **34** Il alléguait comme preuve l'opinion semblable des Thébains et des Éléens* : ils couchent, dit-il, avec leurs mignons, et néanmoins les placent à côté d'eux pour le combat. Mais c'est une preuve qui ne repose sur aucune analogie véritable, car ce qui est chez ces peuples une pratique normale est chez nous considéré comme honteux. Pour moi, cependant, il me semble que ceux qui les placent de la sorte ont l'air de douter qu'une fois séparés d'eux leurs mignons se conduisent en braves. **35** Les Lacédémoniens, au contraire, qui estiment que celui dont les désirs s'adressent au corps ne saurait parvenir à rien de beau et de bien, forment si parfaitement leurs bien-aimés à la bravoure que, même à côté d'étrangers et quand ils ne sont pas rangés près de leurs amants, ils n'en rougissent pas moins d'abandonner leurs compagnons d'armes[1]. C'est que la divinité qu'ils honorent n'est pas l'Impudeur, mais la Pudeur*. **36** Je crois que nous serions tous d'accord pour parler comme je le fais, si nous nous demandions duquel de ces deux amours devrait être aimé le garçon en qui nous aurions le plus volontiers confiance pour déposer entre ses mains notre fortune, nos enfants ou nos bienfaits. J'estime, en effet, pour ma part que même l'homme qui tire sa jouissance de la beauté physique de son ami préférerait se fier pour tout cela à celui que l'on aime pour son âme.

37 Quant à toi, Callias, il est juste, ce me semble, que tu sois reconnaissant aux dieux qui t'ont inspiré de l'amour pour Autolycos. Car il a soif de gloire, c'est bien évident, lui qui, pour être proclamé vainqueur au pancrace, supporte tant de fatigues et tant de souffrances. **38** Et s'il n'espère pas seulement acquérir de l'honneur pour lui-même et pour son

1. La pédérastie était, malgré l'assertion de Socrate, bien loin d'être inconnue à Lacédémone.

θαυμαστὰ λέγων, εἴ γε οἱ ψόγου τε ἀφροντιστεῖν καὶ ἀναισχυντεῖν πρὸς ἀλλήλους ἐθιζόμενοι, οὗτοι μάλιστα αἰσχυνοῦνται αἰσχρόν τι ποιεῖν. 34 Καὶ μαρτύρια δὲ ἐπήγετο ὡς ταῦτα ἐγνωκότες εἶεν καὶ Θηβαῖοι καὶ Ἠλεῖοι· συγκαθεύδοντας γοῦν αὐτοῖς ὅμως παρατάττεσθαι ἔφη τὰ παιδικὰ εἰς τὸν ἀγῶνα, οὐδὲν τοῦτο σημεῖον λέγων ὅμοιον. Ἐκείνοις μὲν γὰρ ταῦτα νόμιμα, ἡμῖν δ'ἐπονείδιστα. Δοκοῦσι δ'ἔμοιγε οἱ μὲν παραταττόμενοι ἀπιστοῦσιν ἐοικέναι μὴ χωρὶς γενόμενοι οἱ ἐρώμενοι οὐκ ἀποτελῶσι τὰ τῶν ἀγαθῶν ἀνδρῶν ἔργα. 35 Λακεδαιμόνιοι δὲ οἱ νομίζοντες, ἐὰν καὶ ὀρεχθῇ τις σώματος, μηδενὸς ἂν ἔτι καλοῦ κἀγαθοῦ τοῦτον τυχεῖν, οὕτω τελέως τοὺς ἐρωμένους ἀγαθοὺς ἀπεργάζονται ὡς καὶ μετὰ ξένων, κἂν μὴ ἐν τῇ αὐτῇ τάξει ταχθῶσι τῷ ἐραστῇ, ὁμοίως αἰδοῦνται τοὺς παρόντας ἀπολείπειν. Θεὰν γὰρ οὐ τὴν Ἀναίδειαν ἀλλὰ τὴν Αἰδῶ νομίζουσι. 36 Δοκοῦμεν δ'ἄν μοι πάντες ὁμόλογοι γενέσθαι περὶ ὧν λέγω, εἰ ὧδε ἐπισκοποῖμεν, τῷ ποτέρως παιδὶ φιληθέντι μᾶλλον ἄν τις πιστεύσειεν ἢ χρήματα ἢ τέκνα ἢ χάριτας παρακατατίθεσθαι. Ἐγὼ μὲν γὰρ οἶμαι καὶ αὐτὸν τὸν τῷ εἴδει τοῦ ἐρωμένου χρώμενον μᾶλλον ἂν ταῦτα πάντα τῷ τὴν ψυχὴν ἐρασμίῳ πιστεῦσαι. 37 Σοί γε μήν, ὦ Καλλία, δοκεῖ μοι ἄξιον εἶναι καὶ θεοῖς χάριν εἰδέναι ὅτι σοι Αὐτολύκου ἔρωτα ἐνέβαλον. Ὡς μὲν γὰρ φιλότιμός ἐστιν εὔδηλον, ὃς τοῦ κηρυχθῆναι ἕνεκα νικῶν παγκράτιον πολλοὺς μὲν πόνους, πολλὰ δ'ἄλγη ἀνέχεται. 38 Εἰ δὲ οἴοιτο μὴ μόνον ἑαυτὸν καὶ τὸν πατέρα κοσμήσειν,

33 3 τε Athen : τε καὶ codd. || 5 αἰσχυνοῦνται Valkenäer : αἰσχύνονται codd. Athen. || 34 3 συγκαθεύδοντας A. s. v. : συγκαθεύδοντες cet. codd. || 5 λέγων σημεῖον Q R. || 35 2 τις ὀρεχθῇ Q || τοὺς om. R || 3 οὕτω : οὕτως A B C E G H[1] || 4 καὶ : κἂν ed. Didot || 5 τάξει Reiske : πόλει codd. del. Lange || 6 ὁμοίως : ὅμως Bach || ἀπολείπειν : ἀπολιπεῖν B || 36 2 ἐπισκοποῖμεν Schneider : ἐπισκοπῶμεν codd. || φιληθέντι παιδὶ Q || 4 μὲν om. F || γὰρ om. Q. || 37 5 ἀνέχεται : ἀνέσχεται C ἠνέσχετο Mehler.

père, mais aussi devenir capable par sa valeur de faire du bien à ses amis et d'accroître sa patrie en dressant des trophées pris sur l'ennemi, de telle sorte qu'il attire tous les regards, et qu'il soit illustre à la fois chez les Grecs et chez les Barbares, comment ne penserais-tu pas qu'il entourerait des plus grands honneurs celui qu'il considérerait comme son auxiliaire le meilleur pour atteindre à de tels résultats? **39** Si donc tu veux lui plaire, examine quelles connaissances ont rendu Thémistocle capable de libérer l'Hellade, examine aussi quel savoir a procuré à Périclès la réputation d'être le meilleur des conseillers pour sa patrie, vois comment les profondes méditations de Solon lui ont permis d'établir les meilleures des lois pour la cité, demande-toi à quel entraînement les Lacédémoniens doivent de passer pour les meilleurs des chefs. (Tu es leur proxène, et les plus distingués d'entre eux descendent toujours chez toi.)*. **40** Dès lors, si tu le désires, notre cité ne tardera pas à se confier à tes soins, sois-en bien assuré. Tu disposes pour cela des plus grands avantages. Tu es un Eupatride, prêtre de ces divinités dont le culte fut établi par Érechthée*, qui avec Iacchos* marchèrent contre les Barbares[1]; de nos jours pendant leur fête tu as l'air dans tes fonctions sacrées encore plus imposant que tes ancêtres, tu l'emportes par ta belle prestance sur tous tes concitoyens, et tu sais résister à la fatigue.

41 Je vous parais parler plus sérieusement qu'il ne convient lorsqu'on est en train de boire? Ne vous en étonnez point ; c'est que je ne cesse jamais de partager l'amour de la cité pour ceux qui sont doués d'un bon naturel et se montrent pleins de zèle dans la poursuite de la vertu ».

42 Tandis que les autres discutaient sur ces propos de Socrate, Autolycos tenait les yeux fixés sur Callias. Celui-ci dit alors, tout en regardant Autolycos du coin de l'œil : « Tu veux donc, Socrate, faire l'entremetteur entre moi et la cité, pour que je m'occupe des affaires

1. Cf. Hérodote (VIII, 35) et Plutarque, *Thémistocle*, XV.

ἀλλ' ἱκανὸς γενήσεσθαι δι' ἀνδραγαθίαν καὶ φίλους εὖ ποιεῖν καὶ τὴν πατρίδα αὔξειν τρόπαια τῶν πολεμίων ἱστάμενος, καὶ διὰ ταῦτα περίβλεπτός τε καὶ ὀνομαστὸς ἔσεσθαι καὶ ἐν Ἕλλησι καὶ ἐν βαρβάροις, πῶς οὐκ οἴει αὐτόν, ὅντιν' ἡγοῖτο εἰς ταῦτα συνεργὸν εἶναι κράτιστον, τοῦτον ταῖς μεγίσταις ἂν τιμαῖς περιέπειν ; 39 Εἰ οὖν βούλει τούτῳ ἀρέσκειν, σκεπτέον μέν σοι ποῖα ἐπιστάμενος Θεμιστοκλῆς ἱκανὸς ἐγένετο τὴν Ἑλλάδα ἐλευθεροῦν, σκεπτέον δὲ ποῖά ποτε εἰδὼς Περικλῆς κράτιστος ἐδόκει τῇ πατρίδι σύμβουλος εἶναι, ἀθρητέον δὲ καὶ πῶς ποτε Σόλων φιλοσοφήσας νόμους κρατίστους τῇ πόλει κατέθηκεν, ἐρευνητέον δὲ καὶ ποῖα Λακεδαιμόνιοι ἀσκοῦντες κράτιστοι δοκοῦσιν ἡγεμόνες εἶναι· προξενεῖς δὲ καὶ κατάγονται ἀεὶ παρὰ σοὶ οἱ κράτιστοι αὐτῶν. 40 Ὡς μὲν οὖν σοι ἡ πόλις ταχὺ ἂν ἐπιτρέψειεν αὑτήν, εἰ βούλει, εὖ ἴσθι. Τὰ μέγιστα γάρ σοι ὑπάρχει· εὐπατρίδης εἶ, ἱερεὺς θεῶν τῶν ἀπ' Ἐρεχθέως, οἳ καὶ ἐπὶ τὸν βάρβαρον σὺν Ἰάκχῳ ἐστράτευσαν, καὶ νῦν ἐν τῇ ἑορτῇ ἱεροπρεπέστατος δοκεῖς εἶναι τῶν προγεγενημένων, καὶ σῶμα ἀξιοπρεπέστατον μὲν ἰδεῖν τῆς πόλεως ἔχεις, ἱκανὸν δὲ μόχθους ὑποφέρειν.

41 Εἰ δ'ὑμῖν δοκῶ σπουδαιολογῆσαι μᾶλλον ἢ παρὰ πότον πρέπει, μηδὲ τοῦτο θαυμάζετε. Ἀγαθῶν γὰρ φύσει καὶ τῆς ἀρετῆς φιλοτίμως ἐφιεμένων ἀεί ποτε τῇ πόλει συνεραστὴς ὢν διατελῶ. »

42 Οἱ μὲν δὴ ἄλλοι περὶ τῶν ῥηθέντων διελέγοντο, ὁ δ'Αὐτόλυκος κατεθεᾶτο τὸν Καλλίαν. Καὶ ὁ Καλλίας δὲ παρορῶν εἰς ἐκεῖνον εἶπεν· « Οὐκοῦν σύ με, ὦ Σώκρατες, μαστροπεύσεις πρὸς τὴν πόλιν, ὅπως πράττω τὰ πολιτικὰ

38 4 πολεμίων · H[a] Q : πολέμων G πόλεων cet. codd. || 8 ἂν ἡγοῖτο Q || 39 6 τοὺς νόμους Q || 7 κατέθηκεν : ἔθηκεν Mehler || 8 προξενεῖς Marchant : πρόξενοι codd. ; πρόξενος δ'εἶ Mehler || 40 1 αὑτὴν Stephanus : αὐτὴν codd. || 3 οἳ : αἳ Richards || 7 δὲ καὶ Q.

publiques et ne cesse jamais de lui plaire ? **43** — Oui, par Zeus, répondit Socrate, à condition que l'on voie que ce n'est pas seulement en apparence, mais réellement que tu cultives la vertu. Une fausse réputation, en effet, est à l'épreuve rapidement démasquée ; mais la véritable valeur, à moins qu'un dieu ne lui soit défavorable, accroît par chacun de ses actes l'éclat de sa renommée. »

IX

1 La conversation s'arrêta là. Autolycos se leva[1], car le moment était venu pour lui d'aller faire sa promenade*. Lycon, son père, tout en sortant avec lui, se retourna et dit : « Par Héra, Socrate, tu es, à mon sens, un homme de grand mérite ! »

2 Ensuite on plaça d'abord un siège à haut dossier dans la salle, puis le Syracusain entra et annonça : « Messieurs, Ariadne va venir dans la chambre où elle s'unit avec Dionysos. Puis arrivera Dionysos qui a un peu bu chez les dieux ; il ira vers elle, et tous deux s'ébattront ensemble*. » **3** Alors, pour commencer, Ariadne entra, parée comme une jeune épousée, et elle s'assit sur le siège. Dionysos ne se montrait pas encore ; la flûte entama un air bachique. C'est alors que l'on put admirer le maître de danse[2]. Ariadne, à peine eût-elle entendu cet air, se livra à des gestes qui permettaient à chacun de se rendre compte de la joie qu'elle éprouvait. Elle n'alla pas à la rencontre du dieu, elle ne se leva même pas, mais il était clair qu'elle avait de la peine à tenir en place. **4** Dionysos l'ayant vue s'avança vers elle en se livrant à une danse passionnée, puis il s'assit sur ses genoux, l'enlaça et lui donna un baiser. Ariadne avait un air de pudeur, elle l'enlaça cependant elle aussi avec tendresse. A cette

1. Xénophon le fait sortir au moment où va se dérouler un spectacle dont la vue serait peu convenable pour un jeune garçon.
2. A cause de la façon dont les deux jeunes artistes exécutaient la pantomime qu'il leur avait apprise.

καὶ ἀεὶ ἀρεστὸς ὦ αὐτῇ ; 43 — Ναὶ μὰ Δί', ἔφη, ἢν ὁρῶσί γέ σε μὴ τῷ δοκεῖν ἀλλα τῷ ὄντι ἀρετῆς ἐπιμελούμενον. Ἡ μὲν γὰρ ψευδὴς δόξα ταχὺ ἐλέγχεται ὑπὸ τῆς πείρας ἡ δ' ἀληθὴς ἀνδραγαθία, ἢν μὴ θεὸς βλάπτῃ, ἀεὶ ἐν ταῖς πράξεσι λαμπροτέραν τὴν εὔκλειαν συμπαρέχεται.

IX

1 Οὗτος μὲν δὴ ὁ λόγος ἐνταῦθα ἔληξεν. Αὐτόλυκος δέ, ἤδη γὰρ ὥρα ἦν αὐτῷ, ἐξανίστατο εἰς περίπατον · καὶ ὁ Λύκων ὁ πατὴρ αὐτῷ συνεξιὼν ἐπιστραφεὶς εἶπε · « Νὴ τὴν Ἥραν, ὦ Σώκρατες, καλός γε κἀγαθὸς δοκεῖς μοι ἄνθρωπος εἶναι. »

2 Ἐκ δὲ τούτου πρῶτον μὲν θρόνος τις ἔνδον κατετέθη, ἔπειτα δὲ ὁ Συρακόσιος εἰσελθὼν εἶπεν · « Ὦ ἄνδρες, Ἀριάδνη εἴσεισιν εἰς τὸν ἑαυτῆς τε καὶ Διονύσου θάλαμον · μετὰ δὲ τοῦθ' ἥξει Διόνυσος ὑποπεπωκὼς παρὰ θεοῖς καὶ εἴσεισι πρὸς αὐτήν, ἔπειτα παιξοῦνται πρὸς ἀλλήλους. » 3 Ἐκ τούτου πρῶτον μὲν ἡ Ἀριάδνη ὡς νύμφη κεκοσμημένη παρῆλθε καὶ ἐκαθέζετο ἐπὶ τοῦ θρόνου. Οὔπω δὲ φαινομένου τοῦ Διονύσου ηὐλεῖτο ὁ βακχεῖος ῥυθμός. Ἔνθα δὴ ἠγάσθησαν τὸν ὀρχηστοδιδάσκαλον. Εὐθὺς μὲν γὰρ ἡ Ἀρίαδνη ἀκούσασα τοιοῦτόν τι ἐποίησεν ὡς πᾶς ἂν ἔγνω ὅτι ἀσμένη ἤκουσε · καὶ ὑπήντησε μὲν οὒ οὐδὲ ἀνέστη, δήλη δ'ἦν μόλις ἠρεμοῦσα. 4 Ἐπεί γε μὴν κατεῖδεν αὐτὴν ὁ Διόνυσος, ἐπιχορεύσας ὥσπερ ἂν εἴ τις φιλικώτατα ἐκαθέζετο ἐπὶ τῶν γονάτων, καὶ περιλαβὼν ἐφίλησεν αὐτήν. Ἡ δ'αἰδουμένῃ μὲν ἐῴκει, ὅμως δὲ φιλικῶς ἀντιπεριελάμβανεν.

42 5 ἀρεστὸς : ἄριστος F.
IX 1 5 ἄνθρωπος om. C || 2 5 παιξοῦνται D F : παίξονται A mg. παιζοῦνται cet. codd. || 3 1 Ἐκ δὲ τούτου Q || 3 οὔπω : οὕτω D F αὐτοῦ Naber.

vue les convives d'applaudir en criant « Encore ! ».
5 Mais Dionysos se leva et fit lever Ariadne avec lui ; on put alors les voir, prendre les attitudes des amants qui se baisent et s'étreignent. Et voyant que ce Dionysos si vraiment beau et cette Ariadne si vraiment charmante ne simulaient plus des baisers, mais joignaient réellement leurs lèvres, tous les spectateurs se sentirent vivement excités. **6** Ils croyaient entendre, d'ailleurs, Dionysos lui demander si elle l'aimait, et elle l'affirmer avec un serment si passionné[1] que non seulement Dionysos [pouvait en être persuadé], mais que tous les assistants auraient juré que ce jeune garçon et cette jeune fille étaient réellement amoureux l'un de l'autre. Ils n'avaient pas l'air d'acteurs dressés à cette pantomime, mais d'amoureux auxquels était enfin permis ce qu'ils désiraient depuis longtemps. **7** Enfin quand les convives les virent serrés dans les bras l'un de l'autre et s'en allant comme pour gagner leur couche, ceux qui n'étaient pas mariés jurèrent de prendre femme, tandis que ceux qui l'étaient montaient sur leurs chevaux et couraient rejoindre la leur[2], afin de goûter ces plaisirs. Socrate et ceux qui étaient restés sortirent avec Callias pour aller rejoindre à la promenade Lycon et son fils.

C'est ainsi que se termina ce banquet.

1. Il est peu vraisemblable que les deux acteurs aient pris la parole à ce moment de la pantomime. Je me range à l'avis de Ph.-E. Legrand (*Problèmes alexandrins* II ; *Revue des Ét. Anc.* 18, 1902, p. 16, note 6) qui estime que ἤκουον a bien pu être employé par hyperbole et signifier « il leur semblait entendre ».

2. Il n'a pas été question précédemment de convives venus à cheval. Faut-il supposer que des chevaux ont été amenés pendant le banquet à certains d'entre eux de façon à faciliter leur retour ? Il semble surtout que Xénophon ait voulu donner une idée frappante de la hâte des gens mariés à rejoindre leur femme.

Οἱ δὲ συμπόται ὁρῶντες ἅμα μὲν ἐκρότουν, ἅμα δὲ ἐβόων αὖθις. 5 Ὡς δὲ ὁ Διόνυσος ἀνιστάμενος συνανέστησε μεθ' ἑαυτοῦ τὴν Ἀριάδνην, ἐκ τούτου δὴ φιλούντων τε καὶ ἀσπαζομένων ἀλλήλους σχήματα παρῆν θεάσασθαι. Οἱ δ'ὁρῶντες ὄντως καλὸν μὲν τὸν Διόνυσον, ὡραίαν δὲ τὴν Ἀριάδνην, οὐ σκήπτοντας δὲ ἀλλ' ἀληθινῶς τοῖς στόμασι φιλοῦντας, πάντες ἀνεπτερωμένοι ἐθεῶντο. 6 Καὶ γὰρ ἤκουον τοῦ Διονύσου μὲν ἐπερωτῶντος αὐτὴν εἰ φιλεῖ αὐτόν, τῆς δ' οὕτως ἐπομνυούσης ⟨ὥστε⟩ μὴ μόνον τὸν Διόνυσον... ἀλλὰ καὶ τοὺς παρόντας ἅπαντας συνομόσαι ἂν ἦ μὴν τὸν παῖδα καὶ τὴν παῖδα ὑπ' ἀλλήλων φιλεῖσθαι. Ἐῴκεσαν γὰρ οὐ δεδιδαγμένοις τὰ σχήματα ἀλλ' ἐφειμένοις πράττειν ἃ πάλαι ἐπεθύμουν. 7 Τέλος δὲ οἱ συμπόται ἰδόντες περιβεβληκότας τε ἀλλήλους καὶ ὡς εἰς εὐνὴν ἀπιόντας, οἱ μὲν ἄγαμοι γαμεῖν ἐπώμνυσαν, οἱ δὲ γεγαμηκότες ἀναβάντες ἐπὶ τοὺς ἵππους ἀπήλαυνον πρὸς τὰς ἑαυτῶν γυναῖκας, ὅπως τούτων τύχοιεν. Σωκράτης δὲ καὶ τῶν ἄλλων οἱ ὑπομείναντες πρὸς Λύκωνα καὶ τὸν υἱὸν σὺν Καλλίᾳ περιπατήσοντες ἀπῆλθον. Αὕτη τοῦ τότε συμποσίου κατάλυσις ἐγένετο.

5 2 τούτου : τούτων Q || 4 ὄντως : οὕτως H² || 5 σκήπτοντας Q : σκώπτοντας cet. codd. || 6 2 αὐτὸν : αὑτὸν A αὑτὴν E H¹ || ὥστε add. Stephanus || 3 Post Διόνυσον lacunam recte statuit Shenkl || 4 συνομόσαι : ἐπομόσαι D F.

APOLOGIE DE SOCRATE

NOTICE

Cet opuscule, le plus court — et de beaucoup — de ceux qui nous sont parvenus sous le nom de Xénophon, a suscité, malgré sa brièveté, une masse imposante d'interprétations et de commentaires. Les opinions les plus divergentes ont été émises à son sujet. Elles ont grandement épaissi l'obscurité autour de cet ouvrage dont, si mince soit-il, l'étude présente une importance considérable, puisqu'il s'agit de Socrate, — éternel sujet de discussion, lui aussi, — et de son attitude devant le tribunal et devant la mort. Peut-être cependant cette *Apologie de Socrate* n'est-elle pas aussi déconcertante qu'il peut sembler au premier abord, si l'on veut bien l'examiner en se gardant de toute idée préconçue.

Authenticité.

L'attribution de ce petit ouvrage à Xénophon n'a jamais été, à notre connaissance, mise en doute par l'antiquité. Diogène Laërce (II, 57) le nomme parmi les autres ouvrages de Xénophon, en reproduisant la liste fournie par Démétrios de Magnésie (Ier siècle avant J.-C.). Athénée (218 E) cite un passage emprunté au paragraphe 14 en attribuant l'œuvre dont il est extrait à Xénophon, d'après Hérodicos de Babylone (Ier ou IIe siècle après J.-C.). Les modernes, de leur côté, ont admis sans difficulté, semble-t-il, l'authenticité de l'*Apologie*, jusqu'au moment où elle a été contestée par Valkenaër, à la fin du XVIIIe siècle. Un certain nombre de philologues, et parmi eux Wilamowitz[1], se sont depuis rangés à son avis.

1. *Hermes*, 32, 1897, p. 99 sqq. — Mais dans son *Platon*, II, 50, Wilamowitz semble plus disposé à admettre l'authenticité.

Quels motifs peuvent-ils donc invoquer pour retirer à Xénophon la paternité de cet opuscule? Ce n'est qu'exceptionnellement que l'on s'est appuyé pour en combattre l'authenticité sur la nature du vocabulaire et du style de l'auteur. Il n'y a rien là, en effet, qui puisse s'opposer à l'attribution de l'œuvre à Xénophon[1]. Aucun lecteur de ses ouvrages n'aura de peine à l'y retrouver à cet égard. Les adversaires de l'authenticité se bornent donc ordinairement à déclarer que l'on a affaire à un pastiche très réussi. Ce qui les choque, c'est, à leur sens, l'insignifiance ou la médiocrité de l'ouvrage, ainsi que l'étrangeté et l'invraisemblance des propos attribués à Socrate, qui ne leur paraissent pas dignes du philosophe. L'auteur, à en croire certains, aurait emprunté la matière de ces quelques pages soit à Platon, soit aux *Mémorables* de Xénophon. Quel serait donc cet auteur? On est bien incapable de donner à cette question une réponse satisfaisante. Il est impossible de voir pourquoi ou quand un faussaire aurait composé ce pastiche si étonnamment habile[2]. Si c'était l'œuvre d'un rhéteur appartenant au IIe siècle avant J.-C., ainsi que le supposait C. Shenkl[3], on s'étonnerait à bon droit que ces pages soient si dépourvues des ornements propres à la rhétorique de l'époque. Le plus simple et le plus raisonnable est donc de laisser à Xénophon ce qui porte à ce point la marque de Xénophon, et cela non seulement en matière de vocabulaire et de style, mais aussi, nous le verrons, en ce qui concerne les idées elles-mêmes, qui ne sont pas d'ailleurs aussi dépourvues d'intérêt qu'on l'a prétendu. Ajoutons que le fait de retrouver les mêmes pensées et souvent des expressions semblables dans

1. Cf. notamment H. Richards, *The minor works of Xenophon, X, Apologia Socratis; The Classic Review*, t. XII, 1898, p. 193-5. — O. Immish, *Die Apologie des Xen., Neue Jahrb. f. d. klass. Altert. u. f. Pæd.*, V, 3, 1900, p. 410 sqq.

2. Cf. A. et M. Croiset, *Hist. de la Litt. grecque*, IV, p. 373 sqq. (ed. de 1921).

3. C. Shenkl, *Sitzungsber. der phil.-hist. Class. der Kaiserlich. AK. d. Wiss.* t. 83, 1876 : *Xenoph. Studien*, III, *Apol.*, p. 169.

les *Mémorables* (I, 1-2 et IV, 8) n'infirme en rien l'authenticité de l'*Apologie*, car Xénophon n'hésitait pas à reproduire plus ou moins fidèlement dans un nouvel ouvrage ce qu'il avait déjà écrit ailleurs[1], et d'autres auteurs, Démosthène et Isocrate par exemple, en usaient de même.

Composition. Xénophon montre quelle fut l'attitude de Socrate avant sa comparution devant le tribunal, puis en présence de ses juges, et enfin quand il se fut retiré après sa condamnation. L'ouvrage se divise donc en trois parties, dont celle du milieu, la plus longue, qui reproduit les propos du philosophe en réponse à ses accusateurs, est la seule à justifier vraiment le titre d'*Apologie* de *Socrate.*

La première partie (1-9) se présente comme une introduction toute naturelle à la reproduction des paroles de Socrate devant le tribunal. Xénophon déclare que tout le monde s'accorde au sujet de la fierté hautaine de ce langage (μεγαληγορία), mais il se propose d'en fournir l'explication, ce que personne n'a encore fait de façon satisfaisante. Or, les renseignements qu'il tient d'Hermogène, fils d'Hipponicos, lui permettent d'affirmer que, si Socrate s'est refusé à préparer pour lui-même un discours de défense de nature à plaire à ses juges et à lui éviter une condamnation à mort, c'est pour les raisons suivantes : 1° la vie entière de Socrate constitue par elle-même la meilleure des apologies ; 2° le « démon » de Socrate s'oppose absolument à ce qu'il prépare une défense conçue selon les procédés habituels ; 3° le philosophe accepte volontiers cette interdiction, puisque mourir maintenant lui évitera tous les inconvénients, toute la déchéance de la vieillesse, et qu'au reste la mort qui l'attend est la plus facile de toutes et celle qui le fera le mieux regretter de ceux qu'il aime. Chercher les arguments propres à éviter la condamnation, ce serait donc vouloir

1. Cf. notamment les *Helléniques* et l'*Agésilas*.

se préparer une mort issue d'une maladie plus ou moins pénible ou de la vieillesse. Ainsi il importe peu à Socrate de déplaire à ses juges ; il exposera simplement ce que fut sa vie, et il dira comment au regard de sa conscience il est pleinement satisfait de lui-même.

Les discours prononcés par Socrate devant les juges, qui constituent la deuxième partie de l'opuscule (10-26), répondent entièrement à la décision prise par le philosophe.

Xénophon rappelle d'abord la double accusation proférée contre Socrate : il ne reconnaît pas les dieux de la cité, mais introduit des divinités nouvelles, et il corrompt les jeunes gens.

Le philosophe commence par se défendre contre l'accusation d'impiété. Sa conduite constante montre qu'il s'est toujours acquitté aux yeux de tous des rites de la religion officielle. Il n'a pas, d'autre part, introduit de divinités nouvelles, mais seulement déclaré qu'une voix divine se faisait entendre à lui pour lui donner des avertissements.

Cette première partie (11-13) de la défense de Socrate est suivie d'un long passage (14-18) où Xénophon semble perdre de vue la réponse à l'acte d'accusation. Il n'en est rien cependant, et tout est, de plus, très naturellement amené.

Les affirmations de Socrate relatives aux avertissements de la voix divine ont suscité les protestations du tribunal, soit que les juges l'aient considéré comme un impudent menteur, soit qu'ils lui portent envie pour cette faveur extraordinaire de la divinité. Socrate fait front, d'un ton ironiquement agressif, en citant la réponse de l'oracle que son ami Chéréphon a jadis rapportée de Delphes : personne n'est plus libre que Socrate, ni plus juste, ni plus sage. Cela confirme assurément de façon éclatante ce que Socrate vient d'affirmer au sujet de la voix divine : n'est-il pas naturel que les dieux accordent leur faveur à un homme pour lequel ils professent tant d'estime? Mais, de plus, est-il croyable qu'un tel homme corrompe les jeunes gens? Ainsi s'amorce la réponse au deuxième chef d'accusation.

On ne peut s'étonner que les juges se récrient davantage encore à l'énoncé de l'oracle. Socrate doit donc montrer qu'il n'a en lui-même rien d'incroyable, puisque Lycurgue, le législateur de Sparte, a été traité jadis plus magnifiquement encore par l'Apollon de Delphes. Il s'attache ensuite à justifier les éloges qui lui ont été ainsi décernés, et en des paroles passablement raides et orgueilleuses montre que nul ne l'a jamais surpassé en matière de liberté, de justice et de sagesse. C'est à cause de cette excellence de sa vie et de son caractère que tant de gens veulent être ses disciples, lui font des dons, lui témoignent de la reconnaissance. Tout en faisant voir, comme il y a été naturellement amené, le bien-fondé de la louange reçue du dieu, Socrate suggère fortement l'idée qu'un maître comme lui ne peut avoir qu'une influence excellente sur la moralité de ses disciples.

Mais il est temps pour Socrate de répondre directement et clairement à l'accusation relative à la corruption des jeunes gens. Peu de mots y suffisent (19) après ce qui vient d'être dit : Socrate n'a jamais corrompu personne. Mélétos, l'accusateur, intervenant alors pour lui reprocher de conseiller aux jeunes gens de lui obéir plutôt qu'à leurs parents, Socrate lui répond qu'en matière d'éducation comme en toute chose c'est toujours au plus compétent qu'il sied de demander des avis (20-21).

Socrate en a fini avec la réfutation de l'accusation. Ses propos nous surprendraient par leur brièveté, si Xénophon ne nous avertissait maintenant qu'il ne s'est pas soucié de tout rapporter. Il lui a suffi de faire voir, en réponse à la double accusation lancée contre le philosophe, quelles furent sa piété envers les dieux et sa bienfaisance envers les hommes. Il a voulu montrer aussi comment Socrate, conformément à sa résolution, n'avait rien fait pour échapper à une mort qu'il estimait désirable (22-23).

Socrate est déclaré coupable. Il pourrait encore éviter la mort en proposant lui-même sa peine. Mais sa conduite ne se dément pas, et il s'y refuse, tout comme

il refusera plus tard de s'évader, lorsque ses amis le supplieront de le faire. Cette dernière indication, qui n'est pas chronologiquement à sa place, se justifie cependant ici parce qu'elle se rattache intimement au même motif de la conduite du philosophe : ne pas chercher à se soustraire à la mort (23).

La condamnation une fois prononcée, Socrate adresse une dernière fois la parole à ses juges (24-26). L'impiété et l'injustice ne sont pas de son côté, mais du côté de ceux qui l'ont condamné. Pour lui, il n'a conscience d'aucune des fautes qui lui ont été reprochées. La honte est pour ses seuls adversaires, et l'avenir, comme à Palamède, lui rendra justice. C'est toujours le même ton de hauteur et de dédain. Ce sont aussi, en partie du moins, les mêmes thèmes qui reparaissent.

Voici maintenant la troisième partie (27-34). Socrate a quitté le local du tribunal avec des regards, une attitude et une démarche entièrement d'accord avec les paroles qu'il a prononcées. Devant l'affliction manifestée par ses amis, il reprend le thème de sa mort survenant au moment opportun (27). Ce thème encadre ainsi de façon heureuse les discours tenus par lui devant les juges, dont il explique, plus que tout peut-être, la nature et le ton. L'anecdote relative à Apollodore (28) se place naturellement à la suite, et ramène d'une façon frappante l'idée de l'injustice de la condamnation de Socrate (28). Enfin, les sévères paroles du condamné à l'égard d'Anytos, qu'il voit passer à ce moment-là, et la prédiction concernant le sombre avenir de son fils (29-31) ne constituent pas le moins du monde un hors-d'œuvre. Elles sont destinées à rappeler d'une manière vivante deux des thèmes essentiels de l'*Apologie:* Socrate demeure de beaucoup supérieur à ceux qui l'ont condamné ou fait condamner, Socrate n'a jamais corrompu la jeunesse, puisque, au contraire, le fils d'Anytos aurait certes grandement gagné au point de vue moral à suivre ses conseils.

Il ne reste plus à Xénophon qu'à conclure en exprimant son appréciation personnelle (33-34). Si Socrate a parlé, en faisant son propre éloge, de manière

à déplaire aux juges, on ne saurait lui donner tort puisqu'il évitait ainsi les misères de la vieillesse et obtenait la plus facile des morts. On doit admirer la force d'âme dont il a fait preuve dans sa décision de ne pas se défendre contre la mort, ainsi que sa noblesse de caractère et son éminente sagesse.

Cette analyse un peu longue des quelques pages qui constituent l'*Apologie* n'aura pas été sans doute inutile si j'ai réussi à montrer combien — contrairement à ce que l'on a parfois soutenu — la composition de ce petit ouvrage est satisfaisante. Tout s'y enchaîne, non sans habileté, d'une manière logique, simple et naturelle, tout s'y ordonne autour de quelques thèmes. Il est vrai que ceux-ci sont peu nombreux, et que Xénophon n'a pas dû avoir grand effort à faire pour dominer et organiser une matière qui manque évidemment de richesse et de complexité. Nous sommes loin à cet égard, comme à beaucoup d'autres, de l'*Apologie* de Platon. Il n'en convient pas moins de rendre justice à l'art avec lequel Xénophon a su mener, d'un bout à l'autre, ce petit ouvrage.

Date.

On a cru parfois pouvoir utiliser dans la recherche de la date de l'*Apologie* la phrase où il est question de la mort d'Anytos (31). En effet, dans le discours de Lysias *Contre les marchands de blé* il est question d'un Anytos qui a rempli les fonctions de sitophylaque en 388/87[1]. Mais, sans aller jusqu'à supposer, comme on l'a fait sans raison valable, que la phrase de l'*Apologie* ait été interpolée, ou du moins postérieurement ajoutée par Xénophon lui-même[2], rien ne nous autorise à affirmer l'identité des deux Anytos. La *Prosopographia attica* de Kirchner ne mentionne pas moins de six Anytos vivant entre 445 et 323. La mention de la mort d'Anytos par Xénophon

1. Lysias, *Contre les marchands de blé*, 8.
2. Christ-Schmid, *Gesch. d. griech. Litt.* (6e éd.) I, p. 507, et note 5.

ne nous est donc d'aucune utilité pour fixer la date de l'*Apologie.*

Un problème qui a beaucoup occupé les savants est celui de l'antériorité ou de la postériorité de l'*Apologie* par rapport aux chapitres 1 et 2 du livre I des *Mémorables* et au chapitre 8 du livre IV. Le premier de ces textes contient lui aussi une apologie de Socrate, mais plus détaillée et plus complète, et que l'auteur présente en son propre nom, sans donner la parole au philosophe. Quant au chapitre 8 du livre IV, il rapporte, avec certaines modifications, la conversation de Socrate et d'Hermogène qui constitue la première partie de l'*Apologie*, et la complète au moyen d'idées que le Socrate de l'*Apologie* exprimait dans son dernier discours à ses juges. Or, si Xénophon avait rédigé ce texte antérieurement à l'*Apologie*, aurait-il pu déclarer au début de celle-ci que personne n'avait encore montré clairement pourquoi Socrate préférait désormais la mort à la vie? Pour le chapitre I, 1 des *Mémorables* il ne nous livre aucune indication qui permette de le dater. Il n'en est pas de même, semble-t-il, de celui qui lui fait suite. Socrate y est défendu contre l'accusation d'avoir excité chez ses disciples l'hostilité contre la démocratie, et d'avoir ainsi été responsable de l'activité néfaste d'un Alcibiade et d'un Critias[1]. Or, le κατήγορος auquel répond ici Xénophon ne paraît pas avoir été Mélétos, qui avait déposé la plainte contre Socrate. Nous voyons en effet que dans cette plainte il n'a fait intervenir aucun motif d'ordre politique, mais seulement des motifs religieux et moraux. Il semble donc que, ainsi qu'on l'admet généralement, l'accusateur ici visé par Xénophon ne soit autre que le sophiste Polycratès qui avait publié un violent pamphlet contre Socrate sous la forme d'un discours d'accusation prêté fictivement à Anytos. C'est par lui, comme le montre l'*Apologie de Socrate* de Libanios qui, plusieurs siècles après, s'attache à le

1. *Mémorables* I, 2, 9 sqq.

réfuter[1], que l'accusation avait été portée sur le terrain politique. Étant donné qu'il était question chez Polycratès de la restauration des murs d'Athènes qui avait eu lieu en 394, on ne peut faire remonter la composition de son pamphlet plus haut que l'année 393[2]. A-t-elle pu être de beaucoup postérieure à cette date? C'est peu vraisemblable, car plus s'éloignait dans le temps le procès de Socrate, moins l'ouvrage du sophiste aurait présenté d'actualité et d'intérêt pour le public. Or, l'*Apologie* de Xénophon montre qu'il n'avait pas connaissance du pamphlet de Polycratès. Aurait-il sans cela négligé de répondre, ne serait-ce que brièvement, aux graves imputations du sophiste, lui qui s'est si longuement attaché à les réfuter dans ses *Mémorables?* On dira peut-être qu'il ne s'est soucié dans son *Apologie* que de reproduire la physionomie véritable du procès, au cours duquel Socrate ne pouvait évidemment répondre qu'aux accusations formulées par Mélétos. Mais à supposer, ce qui est bien douteux, que Xénophon ait été aussi soucieux de la pure vérité historique, il ne lui était pas bien difficile d'introduire à titre personnel, en attendant de se livrer à une réfutation plus complète, quelques mots à l'adresse d'un pamphlet qui avait certainement fait du bruit. On peut donc admettre que l'*Apologie* de Xénophon a été composée dans le cours de la dizaine d'années qui a suivi le procès et la mort de Socrate et antérieurement à la parution du pamphlet de Polycratès. On s'expliquerait mal, d'ailleurs, que Xénophon ait attendu une époque tardive pour défendre la mémoire de son maître et donner la véritable explication de son étrange attitude devant le tribunal. L'*Apologie*, d'autre part, n'est qu'une esquisse, si on la compare aux deux premiers chapitres des *Mémorables;* or, il est normal que l'esquisse ait précédé le tableau.

1. Cf. J. Humbert, *Polycratès, l'accusation de Socrate et le Gorgias*, p. 11 sqq.

2. Cf. aussi les raisons invoquées par J. Humbert, *loc. laud.*, p. 11. Il placerait volontiers la composition du pamphlet en 393 ou 392. — C'est l'avis à peu près général.

Valeur historique. Nous abordons ici la question qui est de beaucoup la plus importante. Nous connaissons si peu Socrate en définitive, et nous désirerions tant le bien connaître ! Que peut donc nous apporter à cet égard ce texte de Xénophon? Dans quelle mesure devons-nous nous fier à ce qu'il nous fait connaître du caractère et des propos du philosophe? L'*Apologie*, déclarent les uns, ne possède aucune valeur historique, cependant que d'autres, de plus en plus, la considèrent comme un témoignage d'une grande importance[1]. Ces deux jugements opposés manquent trop souvent de bases solides, et tout dépend d'ordinaire de l'opinion que l'on s'est fait au préalable soit de Socrate, soit de Xénophon.

Il convient de se demander tout d'abord si l'*Apologie* de Xénophon ne serait pas une imitation de celle de Platon. On ne saurait admettre en effet, bien que cela ait été paradoxalement soutenu[2], que Platon ait imité ou même plagié Xénophon. L'ouvrage consacré par Platon à présenter la défense de son maître domine de très haut par sa richesse de pensée et ses mérites littéraires les maigres pages de notre auteur. Mais nous ne pouvons savoir d'une façon sûre si l'*Apologie* de Platon a été publiée avant celle de Xénophon. Force nous est donc de chercher uniquement dans les textes eux-mêmes une solution au problème qui nous occupe.

Wilamowitz a soutenu[3] que l'auteur de notre *Apologie de Socrate* — que ce soit Xénophon ou un écrivain inconnu — imite et déforme plus ou moins Platon, et pas seulement le Platon de l'*Apologie*. C'est ainsi que s'il emprunte à cette dernière[4] l'allusion à

1. Cf. notamment H. von Arnim, *Xenophons Memorabilien und Apologie des Sokrates* (Historik-filologiske Meddelelser, VIII, 1, 1923).

2. P. Vrijlandt, *De Apologia xenophontea cum platonica comparata*, Leyde 1919.

3. *Hermes*, 32 (1897) p. 99 sqq. et *Platon*, t. II (1re éd.), p. 50.

4. Platon, *Apologie de S.*, 41 b.

Palamède (26), c'est au *Phédon* qu'il prend[1], en changeant le nom du disciple de Socrate, le geste du philosophe caressant la tête d'Apollodore (28). Il serait donc vain de vouloir s'appuyer ici sur le témoignage personnel de Xénophon. L'allusion à Palamède, déclare Wilamowitz, se trouve chez Platon dans le troisième discours prononcé par Socrate devant ses juges. Or, ce discours est fictif ; c'est donc bien à Platon que Xénophon doit Palamède, ainsi, d'ailleurs, que l'idée de faire prononcer à Socrate un troisième discours, après sa condamnation à mort. Mais pouvons-nous affirmer que cet ultime discours du philosophe à ses juges, ou tout au moins à quelques-uns d'entre eux, soit une invention de Platon[2] ? Et pourquoi Socrate n'aurait-il pas réellement parlé de Palamède, dont la mort injuste était alors devenue un thème littéraire courant[3] ? Si, d'autre part, Socrate dans l'*Apologie* de Xénophon caresse, avant de lui répondre, la tête d'Apollodore, est-il nécessaire de penser que c'est au Socrate du *Phédon* que l'auteur a emprunté ce geste ? Qu'y a-t-il d'impossible à ce que Socrate l'ait reproduit plusieurs fois ? Il est parfaitement naturel et tout à fait à sa place dans notre *Apologie*, où la caresse de Socrate atténue ce qu'il pourrait y avoir d'un peu brusque et d'un peu rude dans sa réponse à son disciple affligé. Enfin l'expression καταψᾶν τὴν κεφαλήν ne prouve aucune dépendance de la part de Xénophon ; elle se trouve déjà chez Hérodote[4], et c'est d'ailleurs l'expression normale. Rien ne nous autorise donc à affirmer que Xénophon ait plagié Platon. Puisque les deux *Apologies* avaient pour but commun de relater les discours de Socrate devant ses juges, il serait vraiment étonnant, à moins de les considérer l'une et l'autre comme des œuvres de pure fantaisie, qu'elles ne présentent pas un certain nombre de ressemblances.

1. Platon, *Phédon*, 89 a.
2. Cf. A. Croiset, notice pour son édition de l'*Apologie de S.* de Platon (Les Belles-Lettres), p. 137.
3. Cf. la note complémentaire, p. 119
4. Hérod., VI, 61.

Mais il existe aussi entre elles des différences assez considérables. Elles ne sont d'accord, par exemple, ni sur le texte exact de l'acte d'accusation, ni sur le rôle du « démon » de Socrate, ni sur la teneur de la réponse de l'oracle à Chéréphon, ni sur les prédictions énoncées par le philosophe, ni sur la proposition de peine à laquelle il se livre chez Platon et que nie absolument Xénophon, ni sur les raisons pour lesquelles Socrate préfère mourir plutôt que d'avoir recours aux procédés habituels des accusés. On en a conclu parfois que Xénophon avait eu pour but de rectifier Platon. Ce serait lui surtout qu'il aurait visé dans les premières lignes de son *Apologie*, où il déclare que l'on n'a pas encore suffisamment montré les raisons pour lesquelles Socrate considérait que la mort était désormais pour lui préférable à la vie. Mais il faudrait tout d'abord être certain que l'*Apologie* de Platon est antérieure à celle de Xénophon. En admettant même qu'elle le soit, et que Xénophon ait ici pensé à Platon, il n'a pas pensé à lui tout seul, puisqu'il emploie le pluriel, ni peut-être au premier chef, et l'on n'a vraiment pas de raison sérieuse pour estimer que ce soit le désir de redresser Platon sur de nombreux points qui l'ait poussé à entreprendre son petit ouvrage. Une des plus importantes divergences qui existent entre Xénophon et Platon est peut-être d'ailleurs, comme on l'a dit, plus apparente que réelle[1]. Il s'agit de la proposition de peine présentée par le Socrate de Platon à la fin de son deuxième discours[2], proposition à laquelle le Socrate de Xénophon, lui, se refuse absolument (23). On peut bien admettre sur la foi de Platon que Socrate ait d'abord proposé de payer une mine d'amende, puis, sur les instances de ses amis, les trente mines pour lesquelles ceux-ci offraient leur caution[3]. Mais la première proposition était empreinte d'une

1. Cf. von Arnim, *loc. laud.*, p. 74.
2. *Apologie de S.*, 38 b sqq.
3. Cf. E. Derenne, *Les procès d'impiété intentés aux philosophes à Athènes* (Liège, 1930), p. 163 — et en sens contraire Christ-Schmid, *loc. laud.*, p. 652, note 5.

ironie blessante à l'égard du tribunal, et c'était une façon de dire que Socrate ne se considérait nullement comme coupable ; quant à la seconde elle était présentée avec tant de désinvolture qu'elle ne pouvait vraiment être prise au sérieux. En affirmant le refus de Socrate, Xénophon demeurait fidèle à l'esprit, sinon à la lettre, de ses paroles.

Quelles que soient les différences que l'on peut constater entre les deux œuvres, elles s'accordent cependant sur bien des points. Comme l'hypothèse la plus probable, après ce qui vient d'être dit, est qu'elles ont été rédigées indépendamment l'une de l'autre, leurs traits communs doivent nous permettre d'atteindre la vérité historique. Pour le reste, chacun préférera Platon ou Xénophon pour des raisons qui demeureront surtout subjectives[1]. Il me semble cependant possible de présenter quelques observations qui permettront, dans une certaine mesure, d'estimer à sa valeur le témoignage de Xénophon.

Xénophon, on le sait, était absent d'Athènes au moment du procès de Socrate. Le témoignage qu'il apporte est donc indirect, puisqu'il tient ses renseignements, nous dit-il, d'Hermogène, fils d'Hipponicos[2], du moins jusqu'à la fin du troisième discours de Socrate. A-t-on le droit de déclarer, comme on l'a fait[3], qu'Hermogène n'est qu'un garant fictif, qui, étant connu pour un fidèle disciple de Socrate, un de ceux

1. L'épisode d'Anytos chez Xénophon peut, néanmoins, être considéré à bon droit comme suspect. — Cf. cependant Derenne, *loc. laud.*, p. 132.

2. Pour ce personnage, cf. la notice de *Banquet*, p. 26 et suiv. Si Xénophon ne dit pas nettement ici qu'il a recueilli ces renseignements de la bouche d'Hermogène, il sera affirmatif à cet égard dans les *Mém.* (IV, 8).

3. Olaf Gigon, *Xenophons Apologie des Sokrates* (1 Halfte), *Museum Helveticum*, III, 1946, p. 216. — Xénophon dans les *Mémorables*, l'*Économique* ou le *Banquet* a certainement souvent prêté aux personnages qu'il met en scène des propos de son invention. Mais le cas ici n'est pas le même. Il s'agit de paroles d'une exceptionnelle gravité en ce qui concerne la mémoire de Socrate.

qui avaient assisté à sa mort[1], devait faire naître chez le lecteur un sentiment de confiance envers la relation de Xénophon? Je ne crois pas, pour ma part, qu'il soit permis de le jeter expéditivement par-dessus bord, afin de s'efforcer de démontrer ensuite que l'*Apologie* est toute entière fabriquée de pièces et de morceaux, empruntés d'ailleurs à des auteurs supposés et totalement inconnus[2]. Hermogène était un ami de Xénophon, ainsi qu'il ressort du *Banquet* et des *Mémorables*. Il est tout naturel que Xénophon, qui était certainement très désireux d'être renseigné sur le procès de Socrate, se soit documenté auprès de lui. Il a pu s'entretenir avec Hermogène à Athènes, s'il y a séjourné temporairement — ce qui est possible — après la fin de la campagne des Dix Mille terminée au printemps de 399. Sinon ce serait après son retour d'Asie avec Agésilas, en 394, mais hors d'Athènes et dans des circonstances que nous ignorons[3]. Mais si Hermogène a bien véritablement été ici le garant de Xénophon — et nous devons l'admettre jusqu'à preuve du contraire — cela ne veut pas dire que Xénophon se soit borné à reproduire son témoignage avec la fidélité d'un historien de nos jours.

La raison pour laquelle Socrate, dans notre *Apologie*, accepte facilement de mourir a paru à certains déconcertante et peu digne du philosophe, puisqu'il s'agirait uniquement pour lui d'éviter les inconvénients et les misères de la vieillesse. L'attitude de Socrate est assurément beaucoup plus belle chez Platon, qui le montre acceptant de mourir plutôt que d'être infidèle à sa mission et à lui-même[4]. Il ne me paraît pas invraisemblable cependant que Socrate ait pu émettre les propos rapportés par Xénophon d'après Hermogène.

1. Platon, *Phédon*, 59 b.
2. Telle est la thèse soutenue par Ol. Gigon, *loc. laud.*
3. Von Arnim, *loc. laud.*, p. 69, estime que Xénophon a dû entendre le récit d'Hermogène lors des fêtes olympiques de 392.
4. Platon, *Apologie* 28 b. sqq. — Notons cependant que dans le *Phédon* 117 a, Socrate émet l'idée qu'il serait ridicule de sa part de s'attacher au peu de temps qui lui reste encore à vivre.

Le philosophe avait soixante et dix ans ; il pouvait se sentir las à certains moments, et peu désireux de prolonger une existence qui ne lui permettrait peut-être pas jusqu'au bout, à cause des diminutions apportées par la vieillesse, ce libre et puissant exercice de sa pensée, sans lequel la vie ne lui paraissait pas digne d'être vécue. (De ce dernier point de vue, qu'indiquent certaines expressions du paragraphe 6, les préoccupations de Socrate apparaissent ici comme moins mesquines qu'on ne l'a dit). Mais on peut estimer que Xénophon a accordé trop d'importance à ces propos de Socrate, en présentant la pensée qu'ils expriment comme le motif essentiel de l'attitude du philosophe devant ses juges. Rien de surprenant à cela de la part d'un homme jeune, sportif, très amoureux de la vie dans toute sa plénitude, qui devait posséder au plus haut degré l'horreur de la vieillesse — sentiment si fréquent chez les Grecs — et qui, d'autre part, envisageait les choses d'une manière avant tout pratique et souvent assez terre à terre.

On s'est étonné du ton rude et orgueilleux de Socrate s'adressant à ses juges dans l'*Apologie* de Xénophon, et sa μεγαληγορία a paru vraiment excessive. Il faut bien avouer que par moments elle nous choque. Mais sommes-nous bien sûrs que l'admirable Socrate de l'*Apologie* de Platon soit un portrait de tous points fidèle à la réalité ? Platon n'aurait-il pas, dans une assez large mesure, idéalisé son héros ? Laissons de côté, si l'on veut, comme tardifs et suspects, les textes dérivés d'Aristoxène, qui nous font connaître un Socrate qui n'était pas toujours un modèle d'urbanité exempt de rudesse et de violence. Laissons même — c'est plus difficile — Aristophane qui nous présente dans les *Nuées* un Socrate passablement raide et orgueilleux. Mais plusieurs textes de Platon et de Xénophon, montrent que le philosophe n'était pas toujours un modèle de douceur[1]. A travers l'urbanité même qu'on

1. Cf. notamment Platon, *Banquet*, 215 b, 219, 221 b. Autres textes dans Vrijlandt, *loc. laud.*, p. 3 sqq.

lui voit chez Platon transparaît plus d'une fois chez Socrate une fierté dédaigneuse. Je croirais donc volontiers que Socrate, à certains moments du moins, s'est exprimé à peu près comme le rapporte Xénophon. Mais ici encore celui-ci a bien pu se laisser aller à exagérer et à y mettre du sien. Devons-nous être surpris qu'indigné de la condamnation de son maître, habitué d'autre part à la rude franchise de la vie militaire, il ait fait s'exprimer Socrate un peu « en soldat qui sait mal farder la vérité »? S'il n'a pas, ainsi que l'indique nettement le paragraphe 1, inventé la μεγαληγορία dont Socrate fait preuve dans les propos qu'il rapporte, il l'a du moins accentuée. Dans le résumé très succinct qu'il nous donne des discours du philosophe il n'a retenu que ce qui personnellement le satisfaisait davantage, et ce résumé a simplifié en la durcissant l'attitude de Socrate.

Sans avoir sans doute toute la valeur historique que certains, par réaction peut-être contre un dédain excessif, ont voulu lui attribuer, l'*Apologie de Socrate* de Xénophon n'en mérite pas moins d'être sérieusement prise en considération, et ce n'est pas seulement, semble-t-il, lorsqu'elle est d'accord avec l'*Apologie* platonicienne qu'elle nous permet d'atteindre le véritable Socrate.

Le Texte

Les manuscrits, peu nombreux, qui nous ont conservé l'Ἀπολογία Σωκράτους sont les suivants[1] :

B — Vaticanus 1335, du XIIe siècle (ou même, suivant Pierleoni, *Xenophontis opuscula*, 2e ed., 1937, p. XLVI, du XIe ou du Xe siècle). Il a été corrigé successivement par deux mains, dont, suivant C. Schenkl, la première, est du XIVe siècle (B²), et la seconde paraît être du XVIIIe siècle.

La grande valeur de ce manuscrit a été unanimement reconnue par les éditeurs de Xénophon.

1. J'ai revu moi-même sur des reproductions photographiques les manuscrits B et A.

A la même tradition manuscrite se rattachent :

A — Vaticanus gr 1950, du xive siècle (dérivé de B non encore corrigé, suivant Pierleoni, *loc. laud.*, p. L).

Harl. — Britannicus Harleianus 5724, du xve siècle.

C — Mutinensis 145, du xve siècle. — L'autorité de ce manuscrit dont E. Kalinka fait grand cas (*Innsbrücker Festgruss*, 1909, p. 167 sqq.) est, au contraire, très contestable. Il fournit pour notre texte un petit nombre de leçons bonnes ou possibles, qui ne sont peut-être que de simples conjectures. Ajoutons l'édition *princeps* de Reuchlin (Hagenoae, 1520) qui souvent d'accord avec C présente aussi quelques leçons, non négligeables, qui lui sont particulières.
La tradition indirecte est représentée par une courte citation d'Athénée (V, 218 e = *Apol.* 14), et par deux citations de Stobée (*Anthol.* III, 7 = *Apol.* 25 : de θαυμαστὸν ἔμοιγε... à 27 θάνατος, et de 28 παρὼν δέ τις... à 29 ὁ νικῶν. — Mais les mots λέγεται δὲ... ὁ νικῶν ne se trouvent que dans l'édition *princeps* de Stobée due à Victor Trincavellus, Venise, 1535-6).

SIGLA

B Vaticanus gr. 1335, XII[e] s.

A Vaticanus gr. 1950, XIV[e] s.

C Mutinensis 145, XV[e] s.

Harl. Britannicus Harleianus 5724, du XV[e] s.

Reuchl. editio princeps Reuchliniana, a. 1520.

Dans la traduction, l'astérisque renvoie aux notes complémentaires.

APOLOGIE DE SOCRATE

[DEVANT LE TRIBUNAL]

---

1 Il me semble[1] qu'il vaut la peine de rappeler quelle fut l'attitude délibérée de Socrate, après qu'il eut été cité en justice, à l'égard de sa défense et de sa mort. D'autres sans doute ont déjà écrit sur ce sujet, et tous ont reproduit la hauteur de son langage ; ce qui prouve que Socrate s'est bien exprimé ainsi. Mais ils n'ont pas montré suffisamment qu'il considérait désormais la mort comme plus souhaitable pour lui que la vie. Il en résulte que la fierté de son langage paraît assez inconsidérée. **2** Mais ce qu'a rapporté à son sujet Hermogène, fils d'Hipponicos[2], son disciple, met en lumière l'accord de cette fierté de langage avec sa façon de penser. Comme il le voyait, racontait-il, parler de toute espèce de choses plutôt que de son procès, il lui dit : **3** « Ne faudrait-il donc pas, Socrate, que tu penses aussi à ce que tu vas dire pour te défendre ? » Socrate lui répondit tout d'abord : « Ne te semble-t-il donc pas que j'ai passé ma vie entière à préparer ma défense ?[3] — Comment cela ? demanda Hermogène. — Parce que de toute ma vie je n'ai commis aucun acte injuste ; voilà, je pense, la meilleure façon de préparer sa défense. **4** — Ne vois-tu pas,

1. Pour la valeur de δέ, cf. la notice du *Banquet*, p. 7, note 1.
2. Voir à son sujet la notice du *Banquet*, p. 26 et suiv.
3. Cette réponse peut être rapprochée des propos d'Ischomaque dans l'*Économique* (11, 22). Il déclare à Socrate qu'il se préoccupe sans cesse d'être capable de se défendre en justice en ayant toujours une conduite juste.

ΑΠΟΛΟΓΙΑ ΣΩΚΡΑΤΟΥΣ

[ΠΡΟΣ ΤΟΥΣ ΔΙΚΑΣΤΑΣ]

---

1 Σωκράτους δὲ ἄξιόν μοι δοκεῖ εἶναι μεμνῆσθαι καὶ ὡς ἐπειδὴ ἐκλήθη εἰς τὴν δικὴν ἐβουλεύσατο περί τε τῆς ἀπολογίας καὶ τῆς τελευτῆς τοῦ βίου. Γεγράφασι μὲν οὖν περὶ τούτου καὶ ἄλλοι καὶ πάντες ἔτυχον τῆς μεγαληγορίας αὐτοῦ· ᾧ καὶ δῆλον ὅτι τῷ ὄντι οὕτως ἐρρήθη ὑπὸ Σωκράτους. Ἀλλ' ὅτι ἤδη ἑαυτῷ ἡγεῖτο αἱρετώτερον εἶναι τοῦ βίου θάνατον, τοῦτο οὐ διεσαφήνισαν· ὥστε ἀφρονεστέρα αὐτοῦ φαίνεται εἶναι ἡ μεγαληγορία. 2 Ἑρμογένης μέντοι ὁ Ἱππονίκου ἑταῖρός τε ἦν αὐτῷ καὶ ἐξήγγειλε περὶ αὐτοῦ τοιαῦτα ὥστε πρέπουσαν φαίνεσθαι τὴν μεγαληγορίαν αὐτοῦ τῇ διανοίᾳ. Ἐκεῖνος γὰρ ἔφη ὁρῶν αὐτὸν περὶ πάντων μᾶλλον διαλεγόμενον ἢ περὶ τῆς δίκης εἰπεῖν· 3 « Οὐκ ἐχρῆν μέντοι σκοπεῖν, ὦ Σώκρατες, καὶ ὅ τι ἀπολογήσῃ ; » Τὸν δὲ τὸ μὲν πρῶτον ἀποκρίνασθαι· « Οὐ γὰρ δοκῶ σοι ἀπολογεῖσθαι μελετῶν διαβεβιωκέναι ; » ἐπεὶ δ' αὐτὸν ἐρέσθαι· « Πῶς ; » « Ὅτι οὐδὲν ἄδικον διαγεγένημαι ποιῶν· ἥνπερ νομίζω μελέτην εἶναι καλλίστην ἀπολογίας. » 4 Ἐπεὶ δὲ αὐτὸν πάλιν λέγειν· « Οὐχ ὁρᾷς τὰ

Titulus. ξενοφῶντος praef. C, Reuch. || πρὸς τοὺς δικαστάς om. Stob. et Diog. Laert. II, 57 ; del. Marchant.

1 4 οὖν om. A || post πάντες Richards putat participium excidisse ; Marchant propos. θαυμάζοντες vel simile quid || **3** 2 καὶ ὅ τι : ὅ τι καὶ Schneider || 4 ἐπεὶ Dindorf : ἔπειτα codd. || 5 αὐτὸν : αὐτὸς Schenkl || ὅτι om. Harl. || **4** 1 αὐτὸν : αὐτὸς Schenkl.

reprit alors Hermogène, que les tribunaux d'Athènes ont souvent, séduits par d'habiles propos, fait périr des innocents, alors que souvent aussi ils ont acquitté des coupables dont les discours les avaient apitoyés ou charmés? — Eh ! par Zeus, répondit Socrate, par deux fois déjà, j'ai voulu songer à ma défense, mais le signe divin s'y oppose. **5** — L'étonnant propos ! » s'écria Hermogène. Socrate alors de répliquer : « Il est donc étonnant à ton sens que la divinité même estime qu'il vaut mieux que je meure à présent? Ne sais-tu pas que jusqu'à ce jour je n'aurais pu concéder à personne d'avoir vécu mieux que moi? J'avais conscience en effet — quoi de plus agréable? — d'avoir toujours vécu dans la piété et dans la justice. Je m'estimais donc beaucoup moi-même et je me rendais compte que ceux qui me fréquentaient éprouvaient pour moi le même sentiment. **6** Mais maintenant, si j'avance encore en âge, je sais que nécessairement j'aurai à subir les inconvénients de la vieillesse, que ma vue baissera, que j'entendrai moins bien, que j'aurai plus de peine à apprendre et plus de facilité à oublier ce que j'aurai appris. Or, si j'ai conscience de cette déchéance et que je sois mécontent de moi-même, comment ma vie, poursuivit Socrate, pourrait-elle être encore agréable? **7** Peut-être aussi, ajouta-t-il, la divinité me procure-t-elle dans sa bonté non seulement de terminer ma vie au bon moment, mais aussi de le faire le plus facilement possible. En effet, si je suis maintenant condamné, il est clair qu'il me sera donné d'avoir la fin jugée la plus facile par ceux qui se sont occupés de la question[1], et celle aussi qui cause le moins d'embarras à nos amis et fait le plus regretter ceux qui meurent. Car lorsqu'on ne laisse aucun souvenir laid ou pénible dans l'âme

1. C'est la mort provoquée par l'absorption de la ciguë. Le texte le plus précis et le plus pathétique sur la mort de Socrate se trouve dans le *Phédon* de Platon (117 sq.). On y voit comment le poison commence par engourdir les jambes et remonte ensuite jusqu'au cœur sans causer de souffrances.

Ἀθηναίων δικαστήρια ὡς πολλάκις μὲν οὐδὲν ἀδικοῦντας λόγῳ παραχθέντες ἀπέκτειναν, πολλάκις δὲ ἀδικοῦντας ἢ ἐκ τοῦ λόγου οἰκτίσαντες ἢ ἐπιχαρίτως εἰπόντας ἀπέλυσαν ; » « Ἀλλὰ ναὶ μὰ Δία, φάναι αὐτόν, καὶ δὶς ἤδη ἐπιχειρήσαντός μου σκοπεῖν περὶ τῆς ἀπολογίας ἐναντιοῦταί μοι τὸ δαιμόνιον. » 5 Ὡς δὲ αὐτὸν εἰπεῖν · « θαυμαστὰ λέγεις », τὸν δ' αὖ ἀποκρίνασθαι · « Ἦ θαυμαστὸν νομίζεις εἰ καὶ τῷ θεῷ δοκεῖ ἐμὲ βέλτιον εἶναι ἤδη τελευτᾶν ; Οὐκ οἶσθα ὅτι μέχρι μὲν τοῦδε οὐδενὶ ἀνθρώπων ὑφείμην ⟨ἂν⟩ βέλτιον ἐμοῦ βεβιωκέναι ; Ὅπερ γὰρ ἥδιστόν ἐστιν, ᾔδειν ὁσίως μοι καὶ δικαίως ἅπαντα τὸν βίον βεβιωμένον · ὥστε ἰσχυρῶς ἀγάμενος ἐμαυτὸν ταὐτὰ ηὕρισκον καὶ τοὺς ἐμοὶ συγγιγνομένους γιγνώσκοντας περὶ ἐμοῦ. 6 Νῦν δὲ εἰ ἔτι προβήσεται ἡ ἡλικία, οἶδ' ὅτι ἀνάγκη ἔσται τὰ τοῦ γήρως ἐπιτελεῖσθαι καὶ ὁρᾶν τε χεῖρον καὶ ἀκούειν ἧττον καὶ δυσμαθέστερον εἶναι καὶ ὧν ἔμαθον ἐπιλησμονέστερον. Ἂν δὲ αἰσθάνωμαι χείρων γιγνόμενος καὶ καταμέμφωμαι ἐμαυτόν, πῶς ἄν, εἰπεῖν, ἐγὼ ἔτι ἂν ἡδέως βιοτεύοιμι ; 7 Ἴσως δέ τοι, φάναι αὐτόν, καὶ ὁ θεὸς δι' εὐμένειαν προξενεῖ μοι οὐ μόνον τὸ ἐν καιρῷ τῆς ἡλικίας καταλῦσαι τὸν βίον, ἀλλὰ καὶ τὸ ᾗ ῥᾷστα. ἢν γὰρ νῦν κατακριθῇ μου, δῆλον ὅτι ἐξέσται μοι τῇ τελευτῇ χρῆσθαι ἣ ῥᾴστη μὲν ὑπὸ τῶν τούτου ἐπιμεληθέντων κέκριται, ἀπραγμονεστάτη δὲ τοῖς φίλοις, πλεῖστον δὲ πόθον ἐμποιοῦσα τῶν τελευτώντων. Ὅταν γὰρ ἄσχημον μὲν μηδὲν μηδὲ δυσχερὲς ἐν ταῖς

5 1 αὐτὸν : αὐτός Schenkl || 2 λέγεις : λέγειν Reuchl. || 2 ἦ Stephanus : εἰ codd. || 5 ἂν add. Stephanus ex Xenoph. *Comment.* IV, 8, 6 || 6 μοι C, Reuchl : μὲν cet. codd. || 8 ταὐτὰ : ταῦτα Harl. || **6** 2 ἐπιτελεῖσθαι corr. Marchant ex Xenoph. *Comment.* IV, 8, 8 : ἀπολεῖσθαι Harl. ; ἀποτελεῖσθαι cet. codd. || **7** 3 τὸ omis. Harl. || 4 μου Reiske : μοι codd. || 7 τῶν τελευτώντων H. Schenkl. : τῶν τελευτῶν BA[1] (τῶν om. Harl.) τῷ τελευτῶντι A[2] C Reuchl. τοῦ τελευτῶντος Gesner.

des assistants, mais que c'est avec un corps en bonne santé et avec une âme capable d'amitié que l'on s'éteint, comment ne serait-on pas nécessairement regretté?
8 C'est donc avec raison, continua-t-il, que les dieux s'opposaient à la préparation de mon discours lorsque nous pensions qu'il fallait chercher tous les arguments grâce auxquels j'éviterais d'être condamné. A y parvenir, en effet, il est clair qu'au lieu de cesser maintenant de vivre[1] je me serais préparé une mort issue des douleurs de la maladie ou des misères de la vieillesse, qui voit affluer des incommodités de toute sorte sans aucun mélange de plaisirs. **9** Non, par Zeus, Hermogène, je ne souhaiterai jamais un tel sort, mais si je dois déplaire aux juges en faisant connaître tous les avantages que je crois avoir obtenus des dieux et des hommes[2] ainsi que l'opinion que j'ai de moi-même, alors je choisirai de mourir plutôt qu'en mendiant bassement la prolongation de mon existence de gagner en place de la mort une vie bien pire qu'elle. »

10 Sa résolution étant ainsi prise, disait Hermogène, Socrate qui était accusé par ses adversaires de ne pas reconnaître les dieux reconnus par la cité, mais d'introduire des divinités nouvelles, et de corrompre les jeunes gens[3], déclara devant le tribunal : **11** « Il est d'abord une chose, juges, que je me demande avec stupéfaction : sur quoi donc Mélétos* appuie-t-il son opinion pour affirmer que je ne reconnais pas les dieux que reconnaît la cité? Je sacrifiais en effet dans les fêtes de la cité et sur les autels publics, ainsi que pouvaient le constater tous ceux qui se trouvaient alors auprès de moi, et Mélétos lui-même s'il le voulait.
12 Et des divinités nouvelles, serait-ce en introduire quc de déclarer qu'une voix divine se fait entendre à

1. Socrate, qui ne se fait aucune illusion, s'exprime comme si la condamnation à mort avait déjà été prononcée.

2. Quels sont ces avantages ? Sagesse reçue des dieux, considération, amitié, confiance de leur part et de celle des hommes.

3. Même texte d'accusation dans les *Mémorables* I, 1, 1. Dans l'*Apologie* de Platon (24 b) c'est l'accusation de corrompre les jeunes gens qui est indiquée en premier lieu.

γνώμαις τῶν παρόντων καταλείπηταί ⟨τις⟩, ὑγιὲς δὲ τὸ σῶμα ἔχων καὶ τὴν ψυχὴν δυναμένην φιλοφρονεῖσθαι ἀπομαραίνηται, πῶς οὐκ ἀνάγκη τοῦτον ποθεινὸν εἶναι ;
8 Ὀρθῶς δὲ οἱ θεοὶ τότε μου ἠναντιοῦντο, φάναι αὐτόν, τῇ τοῦ λόγου ἐπισκέψει ὅτε ἐδόκει ἡμῖν ζητητέα εἶναι ἐκ πάντος τρόπου τὰ ἀποφευκτικά. Εἰ γὰρ τοῦτο διεπραξάμην, δῆλον ὅτι ἡτοιμασάμην ἂν ἀντὶ τοῦ ἤδη λῆξαι τοῦ βίου ἢ νόσοις ἀλγυνόμενος τελευτῆσαι ἢ γήρᾳ, εἰς ὃ πάντα τὰ χαλεπὰ συρρεῖ καὶ μάλα ἔρημα τῶν εὐφροσυνῶν. 9 Μὰ Δί', εἰπεῖν αὐτόν, ὦ Ἑρμόγενες, ἐγὼ ταῦτα οὐδὲ προθυμήσομαι, ἀλλ' ὅσων νομίζω καλῶν τετυχηκέναι καὶ παρὰ θεῶν καὶ παρ' ἀνθρώπων, καὶ ἣν ἐγὼ δόξαν ἔχω περὶ ἐμαυτοῦ, ταύτην ἀναφαίνων εἰ βαρυνῶ τοὺς δικαστάς, αἱρήσομαι τελευτᾶν μᾶλλον ἢ ἀνελευθέρως τὸ ζῆν ἔτι προσαιτῶν κερδᾶναι τὸν πολὺ χείρω βίον ἀντὶ θανάτου.

10 Οὕτως δὲ γνόντα αὐτὸν ἔφη, ἐπειδὴ κατηγόρησαν αὐτοῦ οἱ ἀντίδικοι ὡς οὓς μὲν ἡ πόλις νομίζει θεοὺς οὐ νομίζοι, ἕτερα δὲ καινὰ δαιμόνια εἰσφέροι καὶ τοὺς νέους διαφθείροι, παρελθόντα εἰπεῖν· 11 « Ἀλλ' ἐγώ, ὦ ἄνδρες, τοῦτο μὲν πρῶτον θαυμάζω Μελήτου, ὅτῳ ποτὲ γνοὺς λέγει ὡς ἐγὼ οὓς ἡ πόλις νομίζει θεοὺς οὐ νομίζω· ἐπεὶ θύοντά γέ με ἐν ταῖς κοιναῖς ἑορταῖς καὶ ἐπὶ τῶν δημοσίων βωμῶν καὶ ἄλλοι οἱ παρατυγχάνοντες ἑώρων καὶ αὐτὸς Μέλητος, εἰ ἐβούλετο. 12 Καινά γε μὴν δαιμόνια πῶς ἂν ἐγὼ εἰσφέροιμι λέγων ὅτι θεοῦ μοι φωνὴ

7 9 καταλείπηταί Stephanus : καταλίπηται codd. || τις add. Schenkl || 8 1 μου Reuchl. : μὲν codd., μοι propos. Schenkl || 2 ἡμῖν : ὑμῖν Weiske || 6 ἔρημα : ἔρημον Schneider || 9 2 ὅσων : ὅσον B (corr. B²) Harl. || 2-3 καλῶν τετυχηκέναι B (καλῶν supra πολλῶν B²) C τετ- καλ- A || 4 ταύτην : ταῦτ' Hirschig || βαρυνῶ Hirschig : βαρύνω codd. ταῦτ' ἣν ἀναφαίνων βαρύνω propos. Marchant || 10 1 ἔφη : ἔφη εἰπεῖν codd.; εἰπεῖν del. Leonclavius || 2 μὲν ἡ C Reuchl. : ἡ μὲν cet. codd. || 11 3 post γνοὺς add. Cobet τεκμηρίῳ; Marchant propos. ὅτῳ ποτὲ τρόπῳ || 4 κοιναῖς : καιναῖς B (corr. B²) || 5 ἄλλοι : οἱ ἄλλοι AC || 6 καὶ : κἄν Richards.

moi pour m'indiquer ce que je dois faire?[1] Car ceux qui interprètent comme des présages les cris des oiseaux ou des paroles humaines, c'est d'après des voix, n'est-il pas vrai? qu'ils forment leurs conjectures. Contestera-t-on que le tonnerre soit une voix ou un présage de très grande importance? Et la prêtresse qui siège à Delphes sur le trépied, n'est-ce pas aussi par la voix qu'elle transmet les oracles du dieu? **13** Oui, certes, que le dieu connaisse l'avenir et le révèle à qui il lui plaît, tous le pensent et le disent aussi, comme je le fais moi-même. Mais tandis qu'ils nomment ce qui les avertit « oiseaux », « paroles », « rencontres fortuites », « devins », moi je l'appelle un « signe divin », et j'estime qu'en usant de ce nom je m'exprime avec plus de vérité et de piété que ceux qui attribuent aux oiseaux le pouvoir qui appartient aux dieux. Et voici la preuve que je ne mens pas en faisant injure à la divinité : j'ai révélé à nombre de mes amis les avertissements que j'avais reçus d'elle sans avoir jamais été convaincu de mensonge à cet égard[2]. »

14 En entendant ces mots les juges se récrièrent ; les uns ne croyaient pas aux affirmations de Socrate, les autres étaient jaloux de ce qu'il obtînt aussi des dieux plus de faveurs qu'eux-mêmes. Socrate reprit alors : « Allons, écoutez encore autre chose, pour que ceux d'entre vous qui le désirent croient encore moins à la faveur dont m'ont honoré les dieux[3]. Un jour que Chéréphon*, à Delphes, interrogeait l'oracle à mon sujet en présence de nombreux témoins, Apollon répondit que personne n'était plus désintéressé que moi, ni plus juste, ni plus sage[4]. »

15 Comme les juges, naturellement, se récriaient davantage encore à ces mots, Socrate continua de la

1. C'est celle dont il a été question dans le *Banquet*, VIII, 5.
2. Même argument, mais plus développé, dans les *Mémor.* I, 1, 3 sqq.
3. Ironie âpre et hautaine de Socrate.
4. Chez Platon, *Apologie*, 21 a, Chéréphon demande seulement à l'oracle s'il existe quelqu'un de plus savant (σοφώτερος) que Socrate. L'oracle se borne à répondre négativement.

φαίνεται σημαίνουσα ὅ τι χρὴ ποιεῖν ; Καὶ γὰρ οἱ φθόγγοις οἰωνῶν καὶ οἱ φήμαις ἀνθρώπων χρώμενοι φωναῖς δήπου τεκμαίρονται. Βροντὰς δὲ ἀμφιλέξει τις ἢ μὴ φωνεῖν ἢ μὴ μέγιστον οἰωνιστήριον εἶναι ; Ἡ δὲ Πυθοῖ ἐν τῷ τρίποδι ἱέρεια οὐ καὶ αὐτὴ φωνῇ τὰ παρὰ τοῦ θεοῦ διαγγέλλει ; **13** Ἀλλὰ μέντοι καὶ τὸ προειδέναι γε τὸν θεὸν τὸ μέλλον καὶ τὸ προσημαίνειν ᾧ βούλεται, καὶ τοῦτο, ὥσπερ ἐγώ φημι, οὕτω πάντες καὶ λέγουσι καὶ νομίζουσιν. Ἀλλ' οἱ μὲν οἰωνούς τε καὶ φήμας καὶ συμβόλους τε καὶ μάντεις ὀνομάζουσι τοὺς προσημαίνοντας εἶναι, ἐγὼ δὲ τοῦτο δαιμόνιον καλῶ καὶ οἶμαι οὕτως ὀνομάζων καὶ ἀληθέστερα καὶ ὁσιώτερα λέγειν τῶν τοῖς ὄρνισιν ἀνατιθέντων τὴν τῶν θεῶν δύναμιν. Ὡς γε μὴν οὐ ψεύδομαι κατὰ τοῦ θεοῦ καὶ τοῦτ' ἔχω τεκμήριον· καὶ γὰρ τῶν φίλων πολλοῖς δὴ ἐξαγγείλας τὰ τοῦ θεοῦ συμβουλεύματα οὐδεπώποτε ψευσάμενος ἐφάνην.

14 Ἐπεὶ δὲ ταῦτα ἀκούοντες οἱ δικασταὶ ἐθορύβουν, οἱ μὲν ἀπιστοῦντες τοῖς λεγομένοις, οἱ δὲ καὶ φθονοῦντες, εἰ καὶ παρὰ θεῶν μειζόνων ἢ αὐτοὶ τυγχάνοι, πάλιν εἰπεῖν τὸν Σωκράτην· « Ἄγε δὴ ἀκούσατε καὶ ἄλλα, ἵνα ἔτι μᾶλλον οἱ βουλόμενοι ὑμῶν ἀπιστῶσι τῷ ἐμὲ τετιμῆσθαι ὑπὸ δαιμόνων. Χαιρεφῶντος γάρ ποτε ἐπερωτῶντος ἐν Δελφοῖς περὶ ἐμοῦ πολλῶν παρόντων ἀνεῖλεν ὁ Ἀπόλλων μηδένα εἶναι ἀνθρώπων ἐμοῦ μήτε ἐλευθεριώτερον μήτε δικαιότερον μήτε σωφρονέστερον.

15 Ὡς δ' αὖ ταῦτ' ἀκούσαντες οἱ δικασταὶ ἔτι μᾶλλον εἰκότως ἐθορύβουν, αὖθις εἰπεῖν τὸν Σωκράτην· « Ἀλλὰ

12 5 τεκμαίρονται C Reuchl : -ρωνται cet. codd. || βροντὰς Gesner : -ταις codd. || τις : τίς Reuchl || 6 ἢ : εἰ AB (corr. B³) || 7 αὐτή : αὐτῆι B (corr. B²) || **13** 1 καὶ om. B (add. B²) || 9 κατὰ : καὶ τα *(sic)* Harl. || καὶ τοῦτ' : καὶ τούτου C A (corr. ex τοῦτ') || **14** 1 ταῦτα : ταῦτ' A || 3 εἰ καὶ : εἴ τις Cobet ; παρὰ θεῶν καὶ C Schenkl || 6 ἐπερωτῶντος : ἐπερωτήσαντος Athen. || 7 περὶ : ὑπὲρ Athen. || πολλῶν παρόντων post Ἀπολ. collocat Athen. || 8 μήτε ἐλευθ. om. Athen. || **15** 2 εἰκ. ἐθορ. : ἐθορ. εἰκ. Reuchl. || ἀλλὰ C Harl. : ἄλλα B A.

sorte : « Pourtant, juges, le dieu par la voix de l'oracle s'est exprimé plus magnifiquement sur le compte de Lycurgue, le législateur de Lacédémone, que sur le mien. On raconte en effet qu'il lui dit, quand Lycurgue entrait dans son temple : « Je me demande si je dois t'appeler un dieu ou un homme[1]. » Pour moi, sans me comparer à un dieu, il a pourtant jugé que je l'emportais de beaucoup sur le reste des hommes. N'en croyez pas cependant non plus le dieu à la légère, mais examinez un à un chacun des éloges qu'il m'a donnés. **16** Qui donc, à votre connaissance, est moins esclave que moi des appétits du corps, et plus désinteressé que moi, qui n'accepte de personne ni dons ni salaire? Qui donc estimeriez-vous avec raison plus juste qu'un homme qui s'est si bien accommodé de ce qu'il possède qu'il n'a aucunement besoin d'y ajouter le bien d'autrui? Comment pourrait-on raisonnablement refuser de m'appeler un homme sage, moi qui depuis le moment où j'ai commencé à comprendre ce que l'on disait[2] n'ai jamais cessé, selon mon pouvoir, de chercher et d'apprendre ce qui est bien? **17** De l'efficacité de mes efforts ne voyez-vous pas la preuve en ceci : beaucoup de mes concitoyens parmi ceux qui veulent atteindre à la vertu, beaucoup d'étrangers aussi font choix de moi, de préférence à tout autre, pour être mes disciples? Comment expliquer que tout le monde sache qu'il me serait absolument impossible, faute d'argent, de rendre la pareille et que nombre de gens cependant désirent me faire des dons? Et que personne ne me réclame de lui être reconnaissant de ses bienfaits, tandis que beaucoup de gens confessent qu'ils me doivent de la gratitude? **18** Pourquoi, pendant le siège[3], alors que les autres s'apitoyaient sur leur sort, n'avais-je pas plus de peine à vivre qu'au temps de la plus grande prospérité de la cité? Pourquoi les autres font-ils de grandes dépenses au marché pour se procurer

1. Cf. Hérodote, I, 65.
2. Le sens et la valeur véritable des paroles. C'est « l'âge de raison ».
3. C'est le siège d'Athènes par Lysandre, en 404.

μείζω μὲν, ὦ ἄνδρες, εἶπεν ὁ θεὸς ἐν χρησμοῖς περὶ Λυκούργου τοῦ Λακεδαιμονίοις νομοθετήσαντος ἢ περὶ ἐμοῦ. Λέγεται γὰρ εἰς τὸν ναὸν εἰσιόντα προσειπεῖν αὐτόν· « Φροντίζω πότερα θεόν σε εἴπω ἢ ἄνθρωπον. » Ἐμὲ δὲ θεῷ μὲν οὐκ εἴκασεν, ἀνθρώπων δὲ πολλῷ προέκρινεν ὑπερφέρειν. « Ὅμως δὲ ὑμεῖς μηδὲ ταῦτ' εἰκῇ πιστεύσητε τῷ θεῷ, ἀλλὰ καθ' ἓν ἕκαστον ἐπισκοπεῖτε ὧν εἶπεν ὁ θεός. **16** Τίνα μὲν γὰρ ἐπίστασθε ἧττον ἐμοῦ δουλεύοντα ταῖς τοῦ σώματος ἐπιθυμίαις ; τίνα δὲ ἀνθρώπων ἐλευθεριώτερον, ὃς παρ' οὐδενὸς οὔτε δῶρα οὔτε μισθὸν δέχομαι ; Δικαιότερον δὲ τίνα ἂν εἰκότως νομίσαιτε τοῦ πρὸς τὰ παρόντα συνηρμοσμένου, ὡς τῶν ἀλλοτρίων μηδενὸς προσδεῖσθαι ; Σοφὸν δὲ πῶς οὐκ ἄν τις εἰκότως ἄνδρα φήσειεν εἶναι ὃς ἐξ ὅτουπερ ξυνιέναι τὰ λεγόμενα ἠρξάμην οὐπώποτε διέλειπον καὶ ζητῶν καὶ μανθάνων ὅ τι ἐδυνάμην ἀγαθόν ; **17** Ὡς δὲ οὐ μάτην ἐπόνουν οὐ δοκεῖ ὑμῖν καὶ τάδε τεκμήρια εἶναι, τὸ πολλοὺς μὲν πολίτας τῶν ἀρετῆς ἐφιεμένων, πολλοὺς δὲ ξένων, ἐκ πάντων προαιρεῖσθαι ἐμοὶ ξυνεῖναι ; Ἐκείνου δὲ τί φήσομεν αἴτιον εἶναι, τοῦ πάντας εἰδέναι ὅτι ἐγὼ ἥκιστ' ⟨ἂν⟩ ἔχοιμι χρήματα ἀντιδιδόναι, ὅμως πολλοὺς ἐπιθυμεῖν ἐμοί τι δωρεῖσθαι ; Τὸ δ' ἐμὲ μὲν μηδ' ὑφ' ἑνὸς ἀπαιτεῖσθαι εὐεργεσίας, ἐμοὶ δὲ πολλοὺς ὁμολογεῖν χαρίτας ὀφείλειν ; **18** Τὸ δ' ἐν τῇ πολιορκίᾳ τοὺς μὲν ἄλλους οἰκτίρειν ἑαυτούς, ἐμὲ δὲ μηδὲν ἀπορώτερον διάγειν ἢ ὅτε τὰ μάλιστα ἡ πόλις εὐδαιμόνει ; Τὸ δὲ τοὺς ἄλλους μὲν τὰς εὐπαθείας ἐκ τῆς ἀγορᾶς πολυτελεῖς πορίζεσθαι,

15 7 πολλῷ Reuchl. : πολλῶν codd. || **16** 4 νομίσαιτε Schaefer : νομίσητε uel -σετε codd. || 4-5 τοῦ πρὸς : τοῦ οὕτω πρὸς Cobet || 8 διέλειπον : διέλιπον C Reuchl. || **17** 3 ξένων : ξένους C || 5 φήσομεν : -μαι AB (correx. s. v. B^2) || πάντας : πάντας μὲν Schneider || εἰδέναι : εἰδότας propos. Thalheim || 6 <ἄν> add. Schneider || ὅμως : ὅμ- δὲ Schneider || 7 Τὸ δὲ : τοῦ δὲ Gesner || 8 εὐεργεσίας : -σίαν Stephanus || **18** 1 Τὸ δὲ : τοῦ δέ Gesner || 3 εὐδαιμόνει AC : -μονεῖ cet. codd. || τὸ δὲ : τοῦ δὲ Gesner.

les plaisirs de la table, alors que mon âme, sans dépense de ma part, m'en fournit de plus agréables[1]? Eh bien, si pour tout ce que je viens de dire de moi personne ne saurait me convaincre de mensonge, comment ne serait-il pas juste que je sois loué aussi bien par les dieux que par les hommes? **19** Et moi qui me conduis ainsi, Mélétos, tu m'accuses de corrompre la jeunesse? Nous savons bien pourtant, n'est-ce pas?, comment sont les jeunes gens corrompus. Dis-nous donc si tu connais un jeune homme que mon influence ait rendu de pieux impie, de modéré violent, de tempérant prodigue, de sobre ivrogne, de laborieux paresseux, ou enfin esclave de quelque autre misérable plaisir. **20** — Par Zeus, répondit Mélétos, j'en sais à qui tu as persuadé de t'obéir à toi plutôt qu'à leurs parents. — Je te l'accorde, répliqua Socrate, du moins s'il s'agit d'éducation, car ils savent que je me suis intéressé à la chose. Or, quand la santé est en question, les gens écoutent les médecins plutôt que leurs parents. Dans les Assemblées du peuple tous les Athéniens, n'est-ce pas? écoutent les orateurs les plus sensés plutôt que leurs proches. Ne choisissez-vous donc pas comme stratèges, de préférence à vos pères et à vos frères — et même, par Zeus, de préférence à vous-mêmes — ceux qui vous paraissent avoir le mieux l'intelligence des choses de la guerre? — Oui, Socrate, dit Mélétos, c'est à notre avantage et c'est l'usage. **21** — Ceci ne te semble-t-il donc pas étrange, reprit Socrate : ceux qui montrent le plus de capacités dans les autres domaines ne sont pas seulement aussi considérés que les autres, mais sont plus honorés qu'eux, et moi, parce que d'aucuns m'estiment le plus capable pour la chose la plus utile aux hommes, je veux dire pour l'éducation, j'encours en conséquence de ta part une accusation capitale? »

1. Ces propos sont tout à fait voisins de ceux que profère Antisthène dans le *Banquet* (IV, 41). Il n'y a pas lieu d'en conclure que les paroles ici attribuées à Socrate sont spécifiquement cyniques. On peut aussi bien admettre qu'Antisthène en cela, comme à beaucoup d'autres égards, se montrait le disciple de Socrate.

ἐμὲ δὲ ἐκ τῆς ψυχῆς ἄνευ δαπάνης ἡδίους ἐκείνων μηχανᾶσθαι ; Εἴ γε μὴν ὅσα εἴρηκα περὶ ἐμαυτοῦ μηδεὶς δύναιτ' ἂν ἐξελέγξαι με ὡς ψεύδομαι, πῶς οὐκ ἂν ἤδη δικαίως καὶ ὑπὸ θεῶν καὶ ὑπ' ἀνθρώπων ἐπαινοίμην ;

19 'Αλλ' ὅμως σύ με φῄς, ὦ Μέλητε, τοιαῦτα ἐπιτηδεύοντα τοὺς νέους διαφθείρειν ; Καίτοι ἐπιστάμεθα μὲν δήπου τίνες εἰσὶ νέων διαφθοραί · σὺ δὲ εἰπὲ εἴ τινα οἶσθα ὑπ' ἐμοῦ γεγενημένον ἢ ἐξ εὐσεβοῦς ἀνόσιον ἢ ἐκ σώφρονος ὑβριστὴν ἢ ἐξ εὐδιαίτου πολυδάπανον ἢ [ὡς] ἐκ μετριοπότου οἰνοφλύα ἢ ἐκ φιλοπόνου μαλακὸν ἢ ἄλλης πονηρᾶς ἡδονῆς ἡττημένον. 20 — 'Αλλὰ ναὶ μὰ Δί', ἔφη ὁ Μέλητος, ἐκείνους οἶδα οὓς σὺ πέπεικας σοὶ πείθεσθαι μᾶλλον ἢ τοῖς γειναμένοις. — 'Ομολογῶ, φάναι τὸν Σωκράτην, περί γε παιδείας · τοῦτο γὰρ ἴσασιν ἐμοὶ μεμεληκός. Περὶ δὲ ὑγιείας τοῖς ἰατροῖς μᾶλλον οἱ ἄνθρωποι πείθονται ἢ τοῖς γονεῦσι · καὶ ἐν ταῖς ἐκκλησίαις γε πάντες δήπου οἱ 'Αθηναῖοι τοῖς φρονιμώτατα λέγουσι πείθονται μᾶλλον ἢ τοῖς προσήκουσιν. Οὐ γὰρ δὴ καὶ στρατηγοὺς αἱρεῖσθε καὶ πρὸ πατέρων καὶ πρὸ ἀδελφῶν, καὶ ναὶ μὰ Δία γε ὑμεῖς πρὸ ὑμῶν αὐτῶν οὓς ἂν ἡγῆσθε περὶ τῶν πολεμικῶν φρονιμωτάτους εἶναι ; — Οὕτω γάρ, φάναι τὸν Μέλητον, ὦ Σώκρατες, καὶ συμφέρει καὶ νομίζεται. 21 — Οὔκουν, εἰπεῖν τὸν Σωκράτην, θαυμαστὸν καὶ τοῦτό σοι δοκεῖ εἶναι, τὸ ἐν μὲν ταῖς ἄλλαις πράξεσι μὴ μόνον ἰσομοιρίας τυγχάνειν τοὺς κρατίστους, ἀλλὰ καὶ προτετιμῆσθαι, ἐμὲ δέ, ⟨ὅτι⟩ περὶ τοῦ μεγίστου ἀγαθοῦ ἀνθρώποις, περὶ παιδείας, βέλτιστος εἶναι ὑπό τινων προκρίνομαι, τούτου ἕνεκα θανάτου ὑπὸ σοῦ διώκεσθαι ;

19 5 ὡς del. Gesner || **20** 2 ἐκείνους : ἐνίους Richards || 3 Σωκράτην : -τη B || 6-7 πάντες ... 'Αθηναῖοι : πάντως οἱ ἀθηναῖοι πάντες δήπου Reuchl. || 9 πρὸ ante ἀδελφῶν om. A || 10 ἡγῆσθε Reuchl. : ἡγεῖσθε codd. || **21** 2 Σωκράτην Harl. : -τη cet. codd. || 5 ὅτι add. Stephanus ; ὅς Castalio || 6 εἶναι : εἶναι εἰ C (fort. recte Marchant).

22 Il est clair que Socrate a dit bien d'autrcs choses, ainsi que les amis qui parlèrent en sa faveur[1]. Mais je ne me suis pas soucié de rapporter tout ce qui s'est dit dans ce procès ; mon but a été seulement de faire voir que Socrate se souciait avant tout de ne commettre aucune impiété envers les dieux et aucune injustice à l'égard des hommes, **23** et qu'il ne pensait pas qu'il lui fallait supplier les juges pour échapper à la mort ; il estimait au contraire que c'était finir sa vie au bon moment. Que telle fût sa façon de penser, on le vit plus clairement encore après la condamnation. D'abord, en effet, lorsqu'on l'invita à proposer sa peine, il s'y refusa personnellemcnt et il interdit à ses amis de le faire ; ce serait, disait-il, reconnaître qu'il était coupable[2]. Ensuite, quand ses amis voulaient le faire évader[3], il n'y consentit pas, mais parut se moquer d'eux en leur demandant s'ils connaissaient hors de l'Attique un endroit qui fût inaccessible à la mort.

24 Une fois la sentence rendue, Socrate déclara : « Eh bien, juges, ceux qui ont fait la leçon aux témoins en leur disant qu'il fallait cn se parjurant porter contre moi de faux témoignages, et ceux qui se sont laissés suborner par eux, doivent nécessairement avoir conscience d'avoir commis une grande impiété et unc grande injustice. Mais pourquoi me conviendrait-il à moi de m'estimer moins qu'avant ma condamnation, puisque je n'ai été convaincu d'aucun des délits pour lesquels on m'a poursuivi ? On ne m'a jamais vu, en effet, délaissant Zeus, Héra et les dieux qui leur sont associés ni sacrifier à des divinités nouvelles, ni jurer par elles, ni nommer d'autres dieux. **25** Et les jeunes gens, comment pourrais-je les corrompre en les habituant à une vie d'endurancc et de frugalité ? Quant aux délits que

1. De qui s'agit-il ? Sans doute d'amis qui, selon Xénophon, auraient témoigné en faveur de Socrate. Cf. Platon, *Apol.*, 34 a.

2. Sur la contradiction avec l'*Apologie* de Platon, cf. la notice p. 94 et suiv.

3. Sur le projet formé par les amis de Socrate et sur le refus du philosophe, cf. le *Criton* de Platon.

22 Ἐρρήθη μὲν δῆλον ὅτι τούτων πλείονα ὑπό τε αὐτοῦ καὶ τῶν συναγορευόντων φίλων αὐτῷ. Ἀλλ' ἐγὼ οὐ τὰ πάντα εἰπεῖν τὰ ἐκ τῆς δίκης ἐσπούδασα, ἀλλ' ἤρκεσέ μοι δηλῶσαι ὅτι Σωκράτης τὸ μὲν μήτε περὶ θεοὺς ἀσεβῆσαι μήτε περὶ ἀνθρώπους ἄδικος φανῆναι περὶ παντὸς ἐποιεῖτο· 23 τὸ δὲ μὴ ἀποθανεῖν οὐκ ᾤετο λιπαρητέον εἶναι, ἀλλὰ καὶ καιρὸν ἤδη ἐνόμιζεν ἑαυτῷ τελευτᾶν. Ὅτι δὲ οὕτως ἐγίγνωσκε καταδηλότερον ἐγένετο, ἐπειδὴ ἡ δίκη κατεψηφίσθη. Πρῶτον μὲν γὰρ κελευόμενος ὑποτιμᾶσθαι οὔτε αὐτὸς ὑπετιμήσατο οὔτε τοὺς φίλους εἴασεν, ἀλλὰ καὶ ἔλεγεν ὅτι τὸ ὑποτιμᾶσθαι ὁμολογοῦντος εἴη ἀδικεῖν. Ἔπειτα τῶν ἑταίρων ἐκκλέψαι βουλομένων αὐτὸν οὐκ ἐφείπετο, ἀλλὰ καὶ ἐπισκῶψαι ἐδόκει ἐρόμενος εἴ που εἰδεῖέν τι χωρίον ἔξω τῆς Ἀττικῆς ἔνθα οὐ προσβατὸν θανάτῳ.

24 Ὡς δὲ τέλος εἶχεν ἡ δίκη, εἰπεῖν αὐτόν· « Ἀλλ', ὦ ἄνδρες, τοὺς μὲν διδάσκοντας τοὺς μάρτυρας ὡς χρὴ ἐπιορκοῦντας καταψευδομαρτυρεῖν ἐμοῦ τοὺς πειθομένους τούτοις ἀνάγκη ἐστὶ πολλὴν ἑαυτοῖς συνειδέναι ἀσέβειαν καὶ ἀδικίαν· ἐμοὶ δὲ τί προσήκει νῦν μεῖον φρονεῖν ἢ πρὶν κατακριθῆναι, μηδὲν ἐλεγχθέντι ὡς πεποίηκά τι ὧν ἐγράψαντό με ; Οὐδὲ γὰρ ἔγωγε ἀντὶ Διὸς καὶ Ἥρας καὶ τῶν σὺν τούτοις θεῶν οὔτε θύων τισὶ καινοῖς δαίμοσιν οὔτε ὀμνὺς οὔτε ὀνομάζων ἄλλους θεοὺς ἀναπέφηνα. 25 Τούς γε μὴν νέους πῶς ἂν διαφθείροιμι καρτερίαν καὶ εὐτέλειαν προσεθίζων ; Ἐφ' οἷς γε μὴν ἔργοις κεῖται θάνατος ἡ ζημία, ἱεροσυλίᾳ,

22 4 τὸ Reuchl : τότε codd. ; fort. τότε τὸ scribendum est || 23 4 ἐγένετο B : ἐγίγνετο cet. codd. || ἐπειδὴ ἡ BC : ἐπειδὴ καὶ ἡ A ἐπεὶ καὶ ἡ Harl., Reuchl. || κατεψηφίσθη : διεψηφίσθη A B (κατε s. v. B²) || 5 αὐτὸς AC : αὐτὸν cet. codd. || 24 4 πολλὴν : πολλὴ B Harl. || 7 ἐγράψαντο : -ψατο Reuchl. || 7 οὐδὲ Hartung : οὔτε codd. || 9 καινοῖς : κακοῖς B (corr. B²) || οὔτε alter. del. Thalheim || ὀνομάζων : νομίζων Schaefer || 25 2 καρτερίαν καὶ εὐτέλειαν : καρτερίᾳ καὶ εὐτελείᾳ Reiske.

l'on punit de mort : pillage d'objets sacrés, vols par effraction[1], asservissement d'hommes libres, trahison envers la cité, mes adversaires eux-mêmes ne m'en imputent aucun[2]. Je me demande donc avec stupéfaction comment j'ai pu vous paraître agir de manière à mériter la mort. **26** Mais ce n'est pas non plus parce que je meurs injustement que je dois rabaisser ma fierté ; la honte en effet n'est pas pour moi, mais pour ceux qui m'ont condamné. J'ai de plus une consolation, c'est le souvenir de Palamède[3], de sa mort presque semblable à la mienne. Maintenant encore il fournit le thème de chants beaucoup plus beaux que ne fait Ulysse, injuste auteur de sa mort*. Pour moi aussi, je le sais, l'avenir et le passé à la fois porteront témoignage que je n'ai jamais fait tort à personne ni perverti qui que ce soit, mais que, au contraire, j'ai rendu service à ceux qui conversaient avec moi en leur enseignant gratuitement tout le bien que je pouvais. »

27 Ayant ainsi parlé Socrate se retira, et la sérénité de son regard, de son attitude et de sa démarche était en parfait accord avec les propos qu'il avait tenus. Voyant alors les pleurs de ceux qui l'escortaient, il s'écria : « Qu'est-ce à dire? C'est maintenant que vous pleurez? Ne savez-vous pas depuis longtemps, que dès ma naissance la nature m'a condamné à mort? Si pourtant je meurs prématurément au milieu d'une affluence de biens, il est clair que nous devons nous affliger moi et mes amis. Mais si, touchant au terme de ma vie, je ne puis m'attendre qu'à des misères, j'estime que vous devez tous vous réjouir dans la pensée que mon sort est heureux. »

1. Le mot τοιχωρυχία désigne exactement l'action de percer une muraille pour aller voler dans une maison.

2. Cf. *Mémor.* I, 2, 62-63.

3. Palamède — de la mort duquel il est aussi question dans les *Mémor.* IV, 2, 33 — est un des héros grecs qui ont participé à la guerre de Troie. Inventeur plein d'ingéniosité, sa mort fut injustement causée par la jalousie d'Ulysse. Sa légende était restée très célèbre au v[e] et au iv[e] siècle. — Chez Platon (*Apolog.* 41 b) Socrate cite Palamède, conjointement à Ajax, fils de Télamon, comme victime d'une vengeance injuste.

τοιχωρυχίᾳ, ἀνδραποδίσει, πόλεως προδοσίᾳ, οὐδ' αὐτοὶ οἱ ἀντίδικοι τούτων πρᾶξαί τι κατ' ἐμοῦ φασιν. Ὥστε θαυμαστὸν ἔμοιγε δοκεῖ εἶναι ὅπως ποτὲ ἐφάνη ὑμῖν τοῦ θανάτου ἔργον ἄξιον ἐμοὶ εἰργασμένον. 26 Ἀλλ' οὐδὲ μέντοι ὅτι ἀδίκως ἀποθνῄσκω, διὰ τοῦτο μεῖον φρονητέον· οὐ γὰρ ἐμοὶ ἀλλὰ τοῖς καταγνοῦσι τοῦτο αἰσχρόν ἐστι. Παραμυθεῖται δ'ἔτι με καὶ Παλαμήδης ὁ παραπλησίως ἐμοὶ τελευτήσας· Ἔτι γὰρ καὶ νῦν πολὺ καλλίους ὕμνους παρέχεται Ὀδυσσέως τοῦ ἀδίκως ἀποκτείναντος αὐτόν· οἶδ' ὅτι καὶ ἐμοὶ μαρτυρήσεται ὑπό τε τοῦ ἐπιόντος καὶ ὑπὸ τοῦ παρεληλυθότος χρόνου ὅτι ἠδίκησα μὲν οὐδένα πώποτε οὐδὲ πονηρότερον ἐποίησα, εὐηργέτουν δὲ τοὺς ἐμοὶ διαλεγομένους προῖκα διδάσκων ὅτι ἐδυνάμην ἀγαθόν.»

27 Εἰπὼν δὲ ταῦτα μάλα ὁμολογουμένως δὴ τοῖς εἰρημένοις ἀπῄει καὶ ὄμμασι καὶ σχήματι καὶ βαδίσματι φαιδρός. Ὡς δὲ ᾔσθετο ἄρα τοὺς παρεπομένους δακρύοντας, «Τί τοῦτο, εἰπεῖν αὐτόν, ἦ ἄρτι δακρύετε ; οὐ γὰρ πάλαι ἴστε ὅτι ἐξ ὅτουπερ ἐγενόμην κατεψηφισμένος ἦν μου ὑπὸ τῆς φύσεως ὁ θάνατος ; Ἀλλὰ μέντοι εἰ μὲν ἀγαθῶν ἐπιρρεόντων προαπόλλυμαι, δῆλον ὅτι ἐμοὶ καὶ τοῖς ἐμοῖς εὔνοις λυπητέον· εἰ δὲ χαλεπῶν προσδοκωμένων καταλύω τὸν βίον, ἐγὼ μὲν οἶμαι ὡς εὐπραγοῦντος ἐμοῦ πᾶσιν ὑμῖν εὐθυμητέον εἶναι.' »

3-4 ἱεροσυλίᾳ, τοιχωρυχίᾳ, ἀνδραποδίσει, ... προδοσίᾳ Zeune : ἱεροσυλίαι, τοιχωρυχίαι, ἀνδραποδίσις, ... προδοσία codd. || 5 ὥστε om. Stob. || 6 εἶναι om. Stob. *(Paris.)* || ὅπως Stob. : ὅπου codd. || ἐφάνη ὑμῖν : ὑμῖν ἐφάνη Stob. || 7 τοῦ Stob. : τὸ τοῦ codd. τοῦ del. Cobet || ἄξιον ἐμοὶ Stob. : ἐμοὶ ἄξιον codd. || εἰργασμένον Stob. : om. codd. || **26** 3 οὐ : οὔτε Stob. || 4 αἰσχρόν Stob. : αἰσχρὸν γάρ codd. || δ'ἔτι : δέ τί Reiske || 7 μαρτυρήσεται Stephanus : -σετε codd. || **27** 1 Εἰπὼν δὲ : Εἰπὼν δὴ Stob. omisso quod sequitur δὴ || 2 ὄμμασι : ὄμματι Stob. || σχήματι Stob. : σχήμασι codd. || 4 ἦ del. Cobet ; ἢ A || 5 ὅτι Stob. : om. codd. post ἐγενόμην add. C || ὅτουπερ ἐγενόμην : ὅτου παρεγ— A Stob. || 6 ὁ ante θάνατ. om. B[1] Stob.

28 Il y avait là un certain Apollodore*; c'était un ami passionné de Socrate, par ailleurs un homme simple ; il déclara : « Mais moi j'ai beaucoup de peine, Socrate, à te voir mourir injustement. » Socrate alors, à ce qu'on rapporte, lui répliqua en lui caressant la tête : « Préférerais-tu, mon bien cher Apollodore, me voir mourir justement plutôt qu'injustement? », et il accompagna ces mots d'un sourire.

29 On raconte aussi qu'il dit en voyant passer Anytos : « Voilà un homme bien fier, comme après un grand et noble exploit, d'être cause de ma mort, parce que, voyant la cité l'honorer des plus hautes charges*, j'ai dit qu'il ne devait pas enseigner à son fils le métier de tanneur[1]. Quel piètre personnage ! ajouta-t-il ; il ne sait pas, apparemment, que celui de nous deux dont les actions demeureront à jamais les plus utiles et les plus belles est le véritable vainqueur. **30** Mais, poursuivit-il, tout comme ceux de ses personnages auxquels Homère* a attribué au moment de leur mort la prescience de l'avenir, je veux moi aussi prophétiser[2]. J'ai un peu fréquenté le fils d'Anytos, et son esprit ne m'a pas semblé dépourvu de vigueur. Je le déclare donc, il ne persistera pas dans le métier servile qu'il tient de son père. Mais faute d'avoir un conseiller vertueux, il tombera dans quelque honteuse passion, et il ira loin dans le chemin du vice. » **31** Ce ne furent pas des paroles mensongères, car le jeune homme ayant pris goût au vin ne cessa plus de boire ni le jour ni la nuit, si bien qu'à la fin il ne valut plus rien ni pour la cité,

1. C'était la profession exercée par Anytos lui-même, en qualité de riche fabricant. — Socrate ne méprisait sans doute pas en lui-même le métier d'Anytos (cf. *Mém.* II, 7), mais il estimait que son fils, bien doué intellectuellement, avait mieux à faire. Il déclare dans les *Mémor.* IV, 1, 3 sqq. que les natures les meilleures sont celles qui ont le plus besoin d'être cultivées, faute de quoi elles tournent le plus mal. Quant à Anytos il exprime avec force dans le *Ménon* de Platon (91 c) son désir que jamais ses proches ou ses amis ne suivent l'enseignement des « sophistes », au nombre desquels il range évidemment Socrate.

2. Cf. Platon, *Apologie*, 39 c-d.

28 Παρὼν δέ τις Ἀπολλόδωρος, ἐπιθυμητὴς μὲν ὢν ἰσχυρῶς αὐτοῦ, ἄλλως δ'εὐήθης, εἶπεν ἄρα· « Ἀλλὰ τοῦτο ἔγωγε, ὦ Σώκρατες, χαλεπώτατα φέρω ὅτι ὁρῶ σε ἀδίκως ἀποθνῄσκοντα. » Τὸν δὲ λέγεται καταψήσαντα αὐτοῦ τὴν κεφαλὴν εἰπεῖν· « Σὺ δέ, ὦ φίλτατε Ἀπολλόδωρε, μᾶλλον ἂν ἐβούλου με ὁρᾶν δικαίως ἢ ἀδίκως ἀποθνῄσκοντα ; » καὶ ἅμα ἐπιγελάσαι.

29 Λέγεται δὲ καὶ Ἄνυτον παριόντα ἰδὼν εἰπεῖν· « Ἀλλ' ὁ μὲν ἀνὴρ ὅδε κυδρός, ὡς μέγα τι καὶ καλὸν διαπεπραγμένος, εἰ ἀπέκτονέ με, ὅτι αὐτὸν τῶν μεγίστων ὑπὸ τῆς πόλεως ὁρῶν ἀξιούμενον οὐκ ἔφην χρῆναι τὸν υἱὸν περὶ βύρσας παιδεύειν. Ὡς μοχθηρὸς οὗτος, ἔφη, ὃς οὐκ ἔοικεν εἰδέναι ὅτι ὁπότερος ἡμῶν καὶ συμφορώτερα καὶ καλλίω εἰς τὸν ἀεὶ χρόνον διαπέπρακται, οὗτός ἐστι καὶ ὁ νικῶν. 30 Ἀλλὰ μέντοι, φάναι αὐτόν, ἀνέθηκε μὲν καὶ Ὅμηρος ἔστιν οἷς τῶν ἐν καταλύσει τοῦ βίου προγιγνώσκειν τὰ μέλλοντα, βούλομαι δὲ καὶ ἐγὼ χρησμῳδῆσαί τι. Συνεγενόμην γάρ ποτε βραχέα τῷ Ἀνύτου υἱῷ, καὶ ἔδοξέ μοι οὐκ ἄρρωστος τὴν ψυχὴν εἶναι· ὥστε φημὶ αὐτὸν ἐπὶ τῇ δουλοπρεπεῖ διατριβῇ ἣν ὁ πατὴρ αὐτῷ παρεσκεύακεν οὐ διαμενεῖν· διὰ δὲ τὸ μηδένα ἔχειν σπουδαῖον ἐπιμελητὴν προσπεσεῖσθαί τινι αἰσχρᾷ ἐπιθυμίᾳ, καὶ προβήσεσθαι μέντοι πόρρω μοχθηρίας. » 31 Ταῦτα δ'εἰπὼν οὐκ ἐψεύσατο, ἀλλ' ὁ νεανίσκος ἡσθεὶς οἴνῳ οὔτε νυκτὸς οὔτε ἡμέρας ἐπαύετο πίνων, καὶ τέλος οὔτε τῇ ἑαυτοῦ πόλει οὔτε τοῖς φίλοις

28 2 ὢν Stob. : om. codd. || ἄρα om. Stob. || 3 ὅτι ὁρῶ om. Stob. || 6 μᾶλλον ἂν A. Stob. : μᾶλλον Harl. ; μαλ'ἂν B (corr. B²) || ἢ ἀδίκως om. Stob. || 29 2 ὅδε : ὅδε γε Stob. || καὶ om. Harl. || 3 με ... μεγίστων : με οὕτως καὶ τῶν μεγίστων αὐτὸν Stob. || 4 οὐκ : οὐκέτι Stob. || 5 ὡς : ὦ Stob. || 6 ὅς Stob. : ὡς codd. || 6-7 συμφορώτερα καὶ καλλίω : συμφορώτερος καὶ καλλίων Stob. || 7-8 διαπέπρακται ... ἐστι : διαπέπλασται χείρων δέ ἐστιν Stob. || 7 οὗτός : ὅτι οὗτος Harl. || 8 καὶ omis. Stob.

ni pour ses amis, ni pour lui-même. Quant à Anytos, à cause de la lamentable éducation donnée à son fils et à cause de son manque de jugement, sa mauvaise réputation persiste maintenant encore après sa mort[1].

32 Socrate en faisant son propre éloge devant le tribunal suscita la jalousie des juges et les incita davantage encore à le condamner. Mais il me semble à moi que son sort fut un bienfait des dieux, puisqu'il a ainsi évité la partie la plus pénible de l'existence et trouvé la plus facile des morts. 33 Il a aussi montré sa force d'âme, car après avoir décidé que mourir valait mieux pour lui que de continuer à vivre, faisant aussi bon visage à la mort qu'il l'avait fait aux biens de la vie, il ne fléchit pas devant elle, et ce fut d'un cœur joyeux qu'il l'attendit et la subit.

34 Pour moi, quand je pense à la sagesse et à la noblesse d'âme d'un tel homme, je ne puis me défendre de parler de lui et, ce faisant, de le louer. Si l'un de ceux dont l'ambition est d'atteindre à la vertu a jamais fréquenté quelqu'un qui lui fût plus utile que Socrate, j'estime que l'on doit, plus que personne au monde, le considérer comme un homme heureux[2].

1. Tout au moins dans les milieux où l'on demeurait attaché au souvenir de Socrate ; cette κακοδοξία y tenait surtout au fait qu'Anytos avait été le principal auteur de la mort du philosophe. Dans l'*Eroticos* de Plutarque 18 (762 D) Zeuxippe, un des interlocuteurs du dialogue, parle de la haine contre Anytos « que nos ancêtres nous ont transmise à cause de Socrate et de la philosophie ».

2. Xénophon termine ironiquement sur l'énoncé de ce qu'il considère comme une véritable impossibilité.

οὔτε αὐτῷ ἄξιος οὐδενὸς ἐγένετο. Ἄνυτος μὲν δὴ διὰ τὴν τοῦ υἱοῦ πονηρὰν παιδείαν καὶ διὰ τὴν αὑτοῦ ἀγνωμοσύνην ἔτι καὶ τετελευτηκὼς τυγχάνει κακοδοξίας.

32 Σωκράτης δὲ διὰ τὸ μεγαλύνειν ἑαυτὸν ἐν τῷ δικαστηρίῳ φθόνον ἐπαγόμενος μᾶλλον καταψηφίσασθαι ἑαυτοῦ ἐποίησε τοὺς δικαστάς. Ἐμοὶ μὲν οὖν δοκεῖ θεοφιλοῦς μοίρας τετυχηκέναι· τοῦ μὲν γὰρ βίου τὸ χαλεπώτατον ἀπέλιπε, τῶν δὲ θανάτων τοῦ ῥᾴστου ἔτυχεν. 33 Ἐπεδείξατο δὲ τῆς ψυχῆς τὴν ῥώμην· ἐπεὶ γὰρ ἔγνω τοῦ ἔτι ζῆν τὸ τεθνάναι αὐτῷ κρεῖττον εἶναι, ὥσπερ οὐδὲ πρὸς τἆλλα τἀγαθὰ προσάντης ἦν, οὐδὲ πρὸς τὸν θάνατον ἐμαλακίσατο, ἀλλ' ἱλαρῶς καὶ προσεδέχετο αὐτὸν καὶ ἐπετελέσατο.

34 Ἐγὼ μὲν δὴ κατανοῶν τοῦ ἀνδρὸς τήν τε σοφίαν καὶ τὴν γενναιότητα οὔτε μὴ μεμνῆσθαι δύναμαι αὐτοῦ οὔτε μεμνημένος μὴ οὐκ ἐπαινεῖν. Εἰ δέ τις τῶν ἀρετῆς ἐφιεμένων ὠφελιμωτέρῳ τινὶ Σωκράτους συνεγένετο, ἐκεῖνον ἐγὼ τὸν ἄνδρα ἀξιομακαριστότατον νομίζω.

31 4 αὑτῷ B[2] : αὐτῷ cet. codd. || Ἄνυτος C : αὐτὸς cet. codd. || 5 αὑτοῦ Steph. : αὐτοῦ codd. || 32 2 ἐπαγόμενος : ἐπαγαγόμενος Cobet || 33 2 αὐτῷ : αὐτὸ Harl. || 3 τἆλλα τἀγαθὰ: τἆλλ' ἀγαθὰ Richards || 34 2 μὴ : μὴ οὐ Cobet.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

Page 40, ligne 24.

Cette arrivée inattendue et telle qu'elle a été décrite était plus amusante que si Philippe ayant été invité avait été mêlé aux convives dès le début.

Page 41, ligne 3.

En signe de chagrin et de honte.

Page 43, lipne 34.

Accepter le γνώμης fourni par nos manuscrits serait attribuer à la femme l'infériorité intellectuelle, ce qui contredirait l'*Économique* (III 11 et VII 4 sqq.). Comment d'ailleurs la nature féminine pourrait-elle être dite nullement inférieure à celle de l'homme, si elle l'était à la fois par le corps et par l'esprit ? Pour le redoublement d'expression (ἰσχύς représentant le principe interne de la force, ῥώμη sa manifestation extérieure), cf. Platon, *Banquet*, 190 b et *Lois*, VIII 833 A.

Page 44, ligne 18.

La femme de Socrate avait mauvais caractère, mais dans les *Mémorables* (II, 2) il fait du moins ressortir ses qualités comme mère.

Page 45, ligne 21.

Ce sont les coureurs de fond, ceux qui avaient souvent un trajet très long à parcourir dans le stade.

Page 45, ligne 28.

La vieillesse de Socrate à l'époque du banquet de Callias est relative. Il n'a pas encore cinquante ans. Socrate est « vieux » par comparaison avec les jeunes gens qui hantent les gymnases, et qui doivent déjà le considérer comme tel ; il faut d'ailleurs se souvenir que la durée moyenne de la vie humaine était alors beaucoup plus courte qu'aujourd'hui.

Page 46, ligne 14.

Les dix magistrats athéniens chargés de la police des marchés et de prévenir les fraudes. Ils vérifient notamment que tous les pains aient bien le même poids.

Page 46, ligne 27.

La danse de Philippe aurait été naturellement grotesque : il l'outre encore délibérément.

Page 49, ligne 15.

Sur la sottise des rhapsodes, qui déclamaient professionnellement en public les vers d'Homère et parfois aussi les commentaient, cf. l'*Ion* de Platon et Xénophon, *Mémor.* IV, 2, 10.

Page 49, ligne 21.

Allusion ironique de Socrate à l'exégèse allégorique d'Homère telle que la pratiquaient entre autres, à la suite d'Anaxagore, Stésimbrote de Thasos et Anaximandre de Milet. Voir F. Buffière, *Les mythes d'Homère et la pensée grecque*, Paris, 1956.

Page 49, ligne 32.

C'est faire entendre plaisamment qu'il n'en possède absolument point, par une allusion à la coutume qu'avaient les athlètes de se frotter le corps avec du sable ou de la poussière. Cf. Lucien, *Anacharsis*, 2.

Page 52, ligne 22.

C'est la borne placée dans l'hippodrome autour de laquelle on tourne pour revenir à son point de départ. L'opération exécutée en pleine vitesse était délicate et dangereuse.

Vage 52, ligne 26.

Iliade, XXIII, 335 sqq. Conseils de Nestor à son fils Antiloque. Xénophon a remplacé αὐτὸς par αὐτὸν : même chose pour ὁμοκλήσαντ'.

Page 52, ligne 29.

Iliade, XI, 630 (traduction Mazon). Ce texte a trait à une collation offerte à des guerriers dans la tente de Nestor.

Page 52, ligne 29.

L'oignon était un mets vulgaire et méprisé par les gens de la bonne société. La proposition de Nikératos montre jusqu'où va son homérolâtrie.

Page 53, ligne 27.

Clinias fils d'Axiochos, cousin germain d'Alcibiade, est montré dans l'*Euthydème* de Platon entouré d'un très grand nombre d'adorateurs (273 a). — Sur les goûts pédérastiques de Critobule, cf. *Econom.* II, 7, et sur son amour pour Clinias, *Mémor.* I, 3, 8 et 10, passage dans lequel ce dernier est donné à tort — le texte étant peut-être corrompu — comme le fils d'Alcibiade.

Page 54, ligne 25.

Cf. l'interrogation moqueuse de Socrate en III 7.

Page 54, ligne 31.

Il semble qu'il y ait eu au moment des grandes Panathénées des concours de beauté pour les différents âges (cf. notamment Xén. *Mémor.* III, 3, 12). Il aurait donc existé un εὐανδρίας ἀγών spécialement réservé aux vieillards. Vainqueurs, ils avaient une place d'honneur dans la procession où ils figuraient portant à la main des rameaux d'olivier (θαλλοφόροι).

Page 55, ligne 11.

Plus souvent appelé Pâris, il fut choisi par les trois déesses : Athéna, Héra et Aphrodite, pour décerner à l'une d'elles le prix de la beauté.

Page 55, ligne 35.

Studniczka *(Festschrift Th. Gomperz*, p. 429 sq.) éclaire ce passage au moyen d'un rapprochement frappant avec la coupe célèbre de Sosias (Berlin), qui représente Achille soignant Patrocle blessé. Achille n'a qu'un léger duvet descendant depuis l'oreille, tandis que la barbe de Patrocle remonte du menton sur les joues.

Page 57, ligne 13.

Les murs de beaucoup de maisons étaient en briques crues. Les cambrioleurs étaient donc souvent des perceurs de murailles (τοιχωρύχοι).

Page 57, ligne 16.

Les sycophantes, dénonciateurs calomnieux, s'en prenaient souvent aux riches qu'ils essayaient ainsi de faire « chanter ». Cf. Xén. *Mémor.* IX, 1.

Page 57, ligne 18.

Ces dépenses étaient surtout occasionnées par les *liturgies*. Les sycophantes y trouvaient ample matière à exercer leur industrie en accusant de s'y dérober ou de s'en acquitter de façon insuffisante. — Quant aux entraves mises aux voyages des riches à l'étranger, elles paraissent avoir été destinées, si toutefois le fait est exact, à empêcher l'évasion des capitaux.

Page 57, ligne 21.

La ruine de Charmide — comme celle de nombreux Athéniens — est sans doute un résultat de la guerre du Péloponnèse, et notamment du ravage de l'Attique par l'ennemi. Charmide a été réduit à vendre son mobilier.

Page 57, ligne 27.

Ce sont les riches maintenant qui ont peur des pauvres toujours prêts à les envier et à leur nuire. Satire ironique de la démocratie.

Page 57, ligne 31.

Allusion à toutes les mesures d'assistance publique organisées à Athènes (cf. Glotz, *la Cité grecque*, p. 154), et à la solde des héliastes.

Page 57, ligne 34.

Les Athéniens attachés à la démocratie voyaient d'un mauvais œil les jeunes aristocrates réunis autour de Socrate, qu'ils soupçonnaient de les pousser à la haine des traditions et du gouvernement démocratique.

Page 59, ligne 24.

Les vins de l'île de Thasos étaient particulièrement appréciés. Cf. notamment Aristophane, *Lysistrata*, 196, *Plutus*, 1021, et J. Pouilloux, *Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos* I, pages 39, 44, 52, 121, 130, etc.

Page 59, ligne 35.

Le texte grec renferme un jeu de mots intraduisible sur φθονῶ et ἀφθονίαν.

Page 64, ligne 5.

Prodicos de Céos, célèbre sophiste du ve siècle, auquel Xénophon a emprunté l'apologue d'Héraklès entre le vice et la vertu (*Mém.* II, 1, 21 sq.).

Page 64, ligne 9.

Hippias d'Élis, célèbre sophiste du ve siècle, lui aussi, qui s'était en particulier beaucoup attaché à l'art de développer la mémoire.

Page 64, ligne 12.

Il s'agit peut-être du célèbre peintre Zeuxis, qui était originaire d'Héraclée (cf. Pline, *Hist. Nat.* XXXV, 9, 36 ; Élien, *Hist. Var.* IV, 12).

Page 64, ligne 16.

Personnage inconnu.

Page 65, ligne 10.

Parodie des formes de la procédure de la justice athénienne. L'ἀνάκρισις était l'instruction de l'affaire par le magistrat saisi d'une contestation par le demandeur. Il réunissait tous les éléments de décision qui seraient produits devant le tribunal.

Page 66, ligne 24.

Comme Critobule l'avait fait d'abord approcher du visage de Socrate (V 2).

Page 67, ligne 25.

Acteur tragique de grande réputation cité aussi par Plutarque, *De gloria Athen. VI.* Il s'agit ici de la παρακαταλόγη, récitatif soutenu par la flûte.

Page 68, ligne 13.

Pour Socrate s'occupant des phénomènes célestes, cf. Aristoph., les *Nuées*, 225 sqq.

Page 68, ligne 19.

La plaisanterie de Socrate consiste à feindre de comprendre le terme ἀνωφελεστάτων employé par le Syracusain comme s'il était composé non au moyen du préfixe négatif ἀν, mais au moyen de l'adverbe ἄνω : en haut. Il est impossible de rendre exactement ce jeu de mots.

Page 68, ligne 23.

Texte incertain. Mais allusion certaine aux *Nuées* d'Aristophane, 144. On y voit Socrate demander à son disciple Chéréphon.

ψύλλαν ὁπόσους ἅλλοιτο τοὺς αὑτῆς πόδα,.
combien de fois une puce saute la longueur de ses pattes.

Page 68, ligne 24.

C'était un des amusements habituels des *symposia* que de jouer aux portraits en se livrant à des comparaisons plus ou moins caricaturales. Cf. Lucien, *Banquet*, 18.

Page 68, ligne 27.

Philippe est tout prêt à montrer ses talents en matière de comparaisons.

Page 68, ligne 33.

Le placer au même rang que les καλοὶ et les βέλτιστοι ne pourrait être de la part de Philippe que de l'ironie.

Page 70, ligne 29.

Les θιασῶται sont exactement les membres d'un *thiase*, c'est-à-dire d'une association religieuse vouée à la célébration du culte d'une divinité. Le mot de Socrate ne doit pas être pris, bien entendu, dans son sens strict.

Page 74, ligne 39.

Le centaure Chiron, plein de science et de sagesse, aurait été le précepteur de nombre de héros, dont Pélée et Achille. — A Phénix, fils d'Amyntor, roi d'Éléon en Béotie, réfugié chez Pélée, fut aussi confiée par lui l'éducation d'Achille, qu'il suivit sous les murs de Troie.

Page 76, ligne 12.

Étymologie des plus fantaisistes, du genre de celles auxquelles se complaisaient souvent les Anciens.

Page 76, ligne 14.

Socrate s'adresse ici à Nikératos en tant que spécialiste d'Homère, qui sait par cœur l'*Iliade et* l'*Odyssée*.

Page 76, ligne 15.

C'est cependant ainsi qu'Eschyle représentait les rapports d'Achille et de Patrocle dans ses *Myrmidons*. Cf. Platon, *Banquet*, 180 a.

Page 76, ligne 32.

Sur l'amour de l'Athénien Pausanias pour le poète tragique Agathon, voir le *Banquet* de Platon. Cf. aussi l'*Agathon* de Pierre Lévêque. Les propos qui lui sont attribués dans ce passage le sont à Phèdre, chez Platon (*Banquet*, 178e sq.) ; il y a eu confusion de la part de Xénophon.

Page 77, ligne 6.

Sur la pédérastie chez les Thébains et les Éléens et la différence de leur façon de faire avec celle des Lacédémoniens, cf. Xénophon, *Républ. des Lacédém.* II, 12 sq. — Platon, dans son *Banquet* (182 a-b), distingue de même, d'après le texte de tous les manuscrits, entre les Thébains et les Éléens, d'une part, et d'autre part les Spartiates et les Athéniens. Mais on s'est demandé s'il ne convenait pas de transposer ou de supprimer les termes καὶ ἐν Λακεδαίμονι. Cf. sur ce point, le commentaire de mon édition de la *Rép. des Lacédém.* de Xénophon, p. 30-1, et en sens contraire G. Daux, *Sur quelques passages du Banquet de Platon*, dans *Rev. Ét. Gr.*, tome LV (1942), p. 258 sqq.

Page 77, ligne 21.

Αἰδώς (la Pudeur) avait, selon Pausanias le Périégète (3, 20, 10), un autel de date ancienne au voisinage de Sparte. Les Athéniens, en revanche — que Xénophon semble viser ici — avaient élevé un autel à l'Ἀναιδεία. Cf. Cicéron, *Lois* II, 11 : « Epimenide Crete suadente fecerunt Contemeliae fanum et Impudentiae ». Il y avait aussi à Athènes un temple consacré à l'Αἰδώς (Pausanias, I, 17, 1).

Page 78, ligne 18.

Le proxène est un citoyen influent auquel une cité étrangère a confié le soin de prendre en main, dans sa propre cité, les intérêts de ses ressortissants. — Cf. Xénophon, *Helléniques* VI, 3, 4, où Callias déclare : « Citoyens de Lacédémone, je suis votre proxène, et ce titre ne m'est pas personnel, mais le père de mon père qui le tenait de son père l'a transmis à sa descendance. » (trad. J. Hatzfeld).

Page 78, ligne 22.

Sur cette prêtrise de Callias cf. l'*Introduction*, p. 21. — Selon Diodore de Sicile (I, 29, 1), Érechthée, héros éponyme d'Athènes, serait venu d'Égypte et aurait introduit en Attique les mystères d'Éleusis. Les divinités dont il est ici question sont surtout Déméter et Coré, mais non pas sans doute elles seules, ce qui légitime l'emploi du masculin (οἷ).

Page 78, ligne 23.

Iacchos, divinité souvent assimilée à tort à Dionysos. C'est le « génie qui personnifie et le chant mystique et la procession tout entière » selon P. Foucart, *Mystère d'Éleusis*, p. 111.

Page 79, ligne 10.

Cette promenade nocturne qui a paru parfois surprenante, ainsi que celle à laquelle vont se livrer un peu plus tard certains convives, peut s'expliquer, semble-t-il, par des motifs hygiéniques, un peu de marche au grand air paraissant nécessaire après un repas copieux prolongé par un συμπόσιον (cf. Élien, *Hist. Var.* II, 5). — Cf. J. Mesk, *J.A.W.* 230 (1931), p. 30-31.

Page 79, ligne 18.

On peut trouver, semble-t-il, une illustration assez frappante de cette pantomime dans une peinture murale de Pompéi. Cf. Otto Rossbach, *Szenen des Pantomimus auf den Wandbildern der Villa Gargilo* (*Berl. Phil. Woch.* XXXI, 1911, p. 503).

Page 104, ligne 26.

C'est le jeune poète tragique qui, à l'instigation d'Anytos, avait présenté l'accusation. Cf. Platon, *Apologie de Socrate*, 23 e ; *Euthyphron*, 2 b.

Page 105, ligne 28.

Disciple enthousiaste de Socrate. Cf. sur lui *Mémor.* II, 3 ; Platon, *Apologie* 21 a, *Charmide* 153 b.

Page 107, ligne 13.

Eschyle, Sophocle, Euripide avaient composé des *Palamède*. Nous possédons un court fragment lyrique de la tragédie d'Euripide (fr. 588, Nauck). Il semble cependant que ce soit surtout au *Palamède* de Gorgias que se rapporte ici l'allusion. Le mot de Socrate (27) sur la nature qui condamne les hommes à mort se retrouve, en effet, sous une forme voisine, au début de cette œuvre de Gorgias. L'emploi du mot ὕμνοι dans notre texte ne fait pas difficulté. C'est celui-là même que Gorgias employait pour ses discours d'éloges (cf. J. Morr, *Des Gorgias Palamedes und Xenophon Apologie*, *Hermes*, t. 61, 1926, p. 467 sqq.)

Page 110, ligne 1.

Sur Apollodore de Phalère, admirateur passionné de Socrate, cf. Platon, *Banquet*, 172 b-c ; *Phédon* 59 a-b, 117 d, et Xénophon, *Mémor.* III, 2, 17. — Pour cette anecdote, cf. *notice*, p. 93.

Page 110, ligne 12.

Anytos fut notamment stratège en 409. Ennemi des Trente et l'un des chefs de l'armée de Phylé, il était un personnage très influent dans la démocratie restaurée.

Page 110, ligne 19.

Cf. *Iliade* XVI, 851 sqq. et XXII, 358 sqq.

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN MARS 1961
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE A. BONTEMPS
A LIMOGES, HAUTE-VIENNE

DÉPOT LÉGAL : 1er TRIMESTRE 1961
IMPR. N. 30037, ÉDIT. N. 844